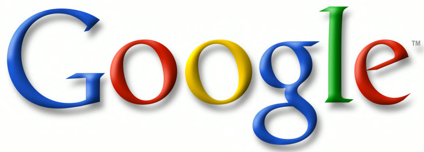
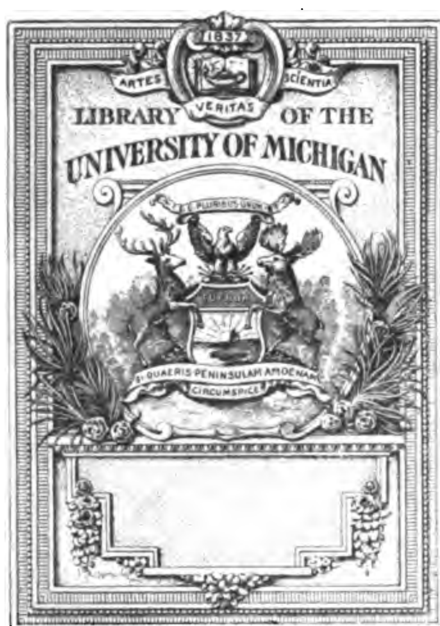



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

SCÈNES DE LA VIE RUSTIQUE

LE CHÈVRIER

PAR

FERDINAND FABRE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867

LE CHEVRIER

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & C[ie]

OUVRAGES DE FERDINAND FABRE

LES COURBEZON

SCÈNES DE LA VIE CLÉRICALE

(*Première série*)

1 volume in-18.................. 1 fr.

JULIEN SAVIGNAC

SCÈNES DE LA VIE CLÉRICALE

(*Deuxieme série*)

1 volume in-18................. 1 fr.

MADEMOISELLE DE MALAVIEILLE

SCÈNES DE LA VIE RUSTIQUE

(*Première série*)

1 volume in-18.................. 3 fr.

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOUSSIN

SCÈNES DE LA VIE RUSTIQUE

LE CHEVRIER

PAR

FERDINAND FABRE

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1867

LE CHEVRIER

PRÉAMBULE

La vaste plaine qui s'étend de Cette aux premiers échelons des Cévennes méridionales, le *Pays-Bas*, comme on l'appelle dans le département de l'Hérault, est peu giboyeuse. Le court espace de temps qui sépare la fin de la moisson du commencement de la vendange, et qui fait à nos paysans une halte délicieuse entre deux corvées terribles, suffit et au-delà pour abattre les quelques perdrix, les quelques lièvres, les quelques lapins égarés dans nos vignes luxuriantes et touffues. Aussi, les derniers raisins coupés et le vin tiré des cuves, ceux pour qui la chasse est une passion véritable, sachant bien qu'il n'y a plus un coup de fusil à tirer aux bas-fonds, assemblent-ils leurs chiens

et, guêtres aux mollets, sac au dos, prennent-ils avec eux le chemin de la montagne.

La montagne, d'une immense étendue, couronne le département tout entier de ses masses tour à tour schisteuses, calcaires, granitiques, et, selon la partie de l'énorme chaîne que vous choisissez, vous tuez telle ou telle espèce de gibier. Le tourde et le lapin se complaisent aux terrains noirâtres des monts de l'Espinouse, la caille et la perdrix aux coteaux pierreux des monts d'Orb, le lièvre et la grive aux pentes abruptes des monts Garrigues.

De la mer, trois grandes routes rayonnent vers le haut pays; mais sur la route de Lodève se coudoient les plus nombreux chasseurs. Tandis qu'à la fin de l'automne, vers Olargues, vers Lunas, cheminent, isolés les uns des autres, quelques rares disciples de saint Hubert, vers Lodève marchent des multitudes d'hommes et de chiens. Ces bandes, qui remplissent les auberges de bruyants festins et sèment de gaies chansons leur voyage, s'en vont toutes, ou de peu s'en faut, chasser les *pattes-courtes,* sur le Larzac.

Parmi les dix plateaux qui, noués solidement les uns aux autres, composent le chaînon des monts Garrigues, le plateau du Larzac est le plus large et le plus élevé. Qu'on se figure, à une hauteur de quinze

cents mètres au-dessus du niveau de la mer, un vaste espace granitique à peu près nu, recouvert seulement çà et là de quelques bouquets de chênes verts, de hêtres et de châtaigniers sauvages. Ces arbres, autour de qui ne croît aucun arbuste ni ne pousse le moindre brin d'herbe, éclatent vigoureusement hors de la roche, la soulevant et la brisant pour se frayer un passage. Les fortes essences seules sont parvenues, par un effort commun, à fendre la croûte de granit qui pesait sur elles. Hélas! que pouvaient tenter, pour arriver à la lumière, le genêt, la fougère, la frigoule, la lavande, le romarin? Toutes ces jolies plantes qui, dissimulant les rudes aspérités du Larzac, en eussent parfumé l'air, sont restées enfouies aux profondeurs de la montagne. Dans l'âpre nature cévenole, les faibles sont voués à la mort.

Cependant le plateau, qui n'est pas d'une coulée unique, en maints endroits se crevasse, se fend, s'entr'ouvre. Dans une fente, apparaît tout à coup une ferme, et au fond d'une ouverture, un village. Rien de plus doux à l'œil attristé par des horizons désolément grandioses, que la vue subite d'un de ces hameaux perdus tapi sous les roches menaçantes, au bord d'un filet d'eau qui s'échappe, joyeux et clair, du milieu des éboulements. Les maisons sont basses, la

plupart n'offrent qu'un rez-de-chaussée. Quelques-unes pourtant ont un premier étage, auquel on arrive par une échelle dressée extérieurement le long des murs, au travers des ruelles montueuses et bouleversées. C'est dans ces dernières habitations, plus spacieuses et plus commodes, que d'habitude viennent chercher un abri les chasseurs, lorsque, la tempête ravageant les cimes, les chiens ne peuvent plus suivre une piste, ou que, la neige tombant à trop lourds flocons, il n'y a plus d'espoir de rencontrer une *patte-courte* dans toute l'étendue du Larzac.

La *patte-courte* est un lièvre d'une configuration plus mesquine à tous égards que le lièvre ordinaire. Son nom dit qu'il est moins haut perché que les autres individus de son espèce. Sans ses oreilles fort longues, presque traînantes, ses moustaches de vieux sapeur roussies au feu, on prendrait plutôt la *patte-courte* pour un lapin que pour un lièvre. Née sur un sol inhospitalier, obligée pour se nourrir de faire, dès l'âge le plus tendre, de véritables voyages, dans ses courses continuelles cette bête n'a pu contracter le moindre embonpoint. Le système lymphatique, qui acquiert un développement quelquefois monstrueux chez le lièvre du Pays-Bas dormant sa sieste dans les vignes ou les bas-fonds humides, tend chez le lièvre du

Larzac, en raison d'un exercice forcené, à une réduction de volume incessante. Les viscères abdominaux par exemple se logent où ils peuvent; le fait est que la *patte-courte* n'a presque pas de ventre. Chez ce singulier quadrupède, les jarrets, par leur activité éternelle, ont absorbé la graisse qui eût dépravé telle ou telle partie du corps, et ont conservé à toute la machine une légèreté, une prestesse merveilleuses. Aussi il faut voir les bonds démesurés de cette bête débusquée par les chiens! Quels zigzags rapides! quels crochets brusques! quelles gambades insensées! Sur les granits, dont elle sait tous les refuges, la *patte-courte* est un éclair qui passe, et il arrive souvent que le chasseur, ébloui, n'a pas le temps de faire feu.

Je fis, l'année passée, la connaissance d'un paysan des monts Garrigues. Cet homme, à qui mon père avait jadis rendu un léger service, m'embrassa la première fois qu'il me vit, et voulut incontinent m'emmener à sa ferme de Mirande, en plein Larzac, pour chasser avec lui sur le plateau.

« Vous tuerez des *pattes-courtes*, » me dit le brave Érembert.

J'hésitai d'abord; puis, malgré l'espoir de goûter un morceau fort délicat et la certitude de contempler un

pays inconnu, l'hiver me pressant de revenir prendre gîte à Paris, j'allais refuser cette invitation si cordialement offerte, quand Érembert ajouta :

« Dans les temps, votre père, bien qu'il estimât ce métier de maigre rapport et vous en voulût un peu de l'avoir entrepris, me dit que vous viviez à Paris pour y raconter des histoires en des livres imprimés. Si vous montez au Larzac avec moi, je vous promets la mienne, et, je vous en baille mon assurance, vous n'aurez point perdu votre journée. »

Je savais déjà, par des récits faits dans la famille à des époques antérieures, que le mariage de cet homme avait été entouré de circonstances à la fois étranges et terribles.

« Vous me raconterez votre histoire! m'écriai-je, flairant une découverte.

— Oui, monsieur, la mienne et celle de Félice avec. »

Le jour même, à la nuit, nous arrivions à Mirande, et le lendemain, à l'aube, nous traversions le village de Navacelle, gagnant par des sentiers de chèvre les hautes crêtes du Larzac. Toute *patte-courte* assez imprudente pour montrer le bout de ses moustaches, tombait sous le coup d'Érembert, lequel, familiarisé avec la gymnastique déliée de la bête, l'atteignait dans

ses élans les plus audacieux, les moins prévus. Quant à moi, bien qu'épaulant mon fusil aussi souvent que le faisait mon hôte, je jetais ma poudre et mon plomb aux rochers, et, brûlant le granit, les *pattes-courtes* épouvantées disparaissaient à travers le plateau.

Cependant Érembert ne parlait aucunement de ses aventures, et si j'étais humilié de rentrer chaque soir *bredouille* à la ferme, j'étais encore plus ennuyé de voir mon homme tenir si peu ses engagements envers moi. Avait-il oublié sa promesse? Je ne sais. Le fait est que, tout entier à la chasse des *pattes-courtes*, il ne me disait un mot ni de Félice, ni de lui. Dans nos courses quotidiennes, j'eus beau plus d'une fois essayer de ramener son esprit à ce qui, malgré moi, devenait le sujet unique de mes préoccupations, il affecta de ne rien entendre à mes insinuations et se tut.

Un jour, pressé par mes questions, Érembert, pour y couper court sans répondre, feignit de voir passer une *patte-courte*. Il fit feu. Les chiens, lancés, ne rapportèrent rien. Quoique exaspérée par cette obstinée réserve, ma curiosité céda devant ce coup de fusil tiré au hasard, et, renonçant à la jouissance profonde, bien que souvent douloureuse pour l'artiste, de plonger dans une âme nouvelle, je résolus de quitter Mirande le lendemain.

Le lendemain, la campagne était couverte de neige, et, du haut du ciel embrumé, les flocons continuaient à tomber sur les toits et dans la cour de la ferme. Il ne fallait pas songer à mettre le pied dehors. Quant à quitter le Larzac, les chemins se trouvant comblés, la chose était absolument impraticable.

Le visage collé aux vitres de la vaste cuisine, je laissais mélancoliquement errer mes yeux sur la nappe éclatante qui s'étendait à perte de vue, quand mon hôte entra, tenant deux bouteilles à la main. Érembert, calme d'ordinaire et les joues fortement colorées, était pâle et sa démarche trahissait je ne sais quelle agitation singulière. Il déposa les deux bouteilles sur la table, mit deux verres à côté, puis, congédiant d'une parole dure les journaliers qui se chauffaient sous le manteau de la large cheminée, il m'invita à prendre place avec lui près du feu.

Je m'assis, et voici, autant que ma mémoire peut le retracer fidèlement, le récit que me fit le paysan du Larzac.

LIVRE PREMIER

FRÉDÉRY

— —

I

Puisque vous faites métier de coucher par écrit des histoires pour amuser ces Parisiens de Paris, lesquels, à ce que disait un escamoteur en foire de Caylar, sont fainéants et grands liseurs de sornettes, je vas, monsieur, vous conter la mienne, plus plaisante à ouïr que pas une. Aussi bien, la neige tombant à ne point voir le canon de son fusil, il est plus sage de se rôtir les pieds dedans les cendres du foyer et de se réchauffer les intérieurs du corps avec quelques verres de notre vin cuit, que de s'encourir à travers champs poser un grain de sel sur la queue des *pattes-courtes*, toutes, à cette heure, blotties comme nous en leurs terriers. Soyez

tranquille, demain, nous aviserons plus d'une piste sur le sol, puis je vous mènerai aux bons endroits de notre Larzac. Donc trêve pour ce jour, à Mirande, de fusils et de chiens. Le bon Dieu ayant, en ses greniers du ciel, ramassé trop grande provision de neige, qu'il la jette sur les Cévennes à son accoutumance et à loisir, nous n'irons pas à l'encontre. Après tels devis, venons, s'il vous plaît, à mes almanachs.

En ce temps-là, pour parler comme le saint Évangile, la belle métairie de Mirande appartenait aux Agathon, de Navacelle. Mais il faudrait bien vous donner garde de croire, monsieur, que les choses eussent pour lors la bonne mine que vous leur voyez présentement. D'abord, la maison où nous sommes n'avait qu'un étage au lieu de deux ; puis c'est moi qui fis agrandir les étables où renfermer plus commodément en hiver la *cabrade*, le troupeau de chèvres, si vous entendez mal les mots du pays.

Quelles gens ces Agathon ! gens de religion, de franchise et d'assistance à tous les pauvres. Malheureusement leur fils Frédéry était un véritable cheval échappé, toujours prêt aux sottises, jetant les écus de ses poches comme on fait les grains de touselle à l'époque des semailles, toujours en course après quelque cotillon mal attaché. Le père Agathon avait beau, à

toute occasion convenable, chapitrer ce vaurien emporté aux plus misérables folies, il baissait la tête à l'égal d'un mulet qu'on étrille, ne répondait le mot, et repartait, la nuit d'après, vers les fermes voisines, qu'il remplissait de ses ravages amoureux.

M. le curé s'en mêla à la fin. Tout marri de voir arriver sur les fonts baptismaux plus de nouveau-nés que n'en réclamait le registre de la paroisse, M. Alquier vint un soir à Mirande, et, devant les Agathon qui pleuraient, reprocha sa conduite à Frédéry, le menaçant, s'il continuait sa vie de damnation, de le prêcher le dimanche à l'église et de prévenir les familles de la contrée qu'elles eussent à le chasser comme un loup, quand il montrerait son museau au seuil de leur maison.

Quoique je marchasse sur mes vingt-cinq ans, ayant eu toujours, à Mirande, de la besogne par-dessus la tête, il ne m'avait été loisible de m'en distraire pour aller, à l'exemple des enfants, écouter le catéchisme, et je n'avais fait encore ma première communion, cette scène se passant en la métairie. Mais, j'en ai conservé la souvenance, les regards, les gestes, les paroles de M. Alquier m'avaient bouleversé tout le cœur.

« Mon Dieu, me disais-je, les dents serrées et dévisageant Frédéry debout à quelques pas de moi, mon

Dieu, se peut-il que votre main ait semé cette ivraie en le champ béni des Agathon ! »

Cependant notre homme, frappé par les discours de M. le curé, peut-être fatigué tant seulement de ses courses et prenant du repos comme en a besoin toute créature après trop longue carrière, s'amendait visiblement de jour en jour. Étant en force, avec l'aide de sa mère, une femme vaillante et douce, et de son père, un homme rude à la peine, de suffire aux travaux de la métairie, Frédéry me rendit la *cabrade*, laquelle, pour m'utiliser à Mirande, on avait donnée en garde à Félice, et je repris, non sans plaisir, mon premier métier de pastour dans la montagne. Si vous suivez mon raisonnement, vous connaîtrez sans trop de retard cette Félice, la fille la plus... la plus...

En attendant, sachez, monsieur, pour votre gouverne, que cette Félice était une enfant de l'hospice, une *hospitalière*, comme nous appelons, aux monts Garrigues, les petits bâtards que les sœurs du Caylar placent en nourrice chez nous. L'Agathonne ayant, quinze mois durant, baillé du lait à bouche que veux-tu à son garçonnet Frédéry, la pauvre mère sentait encore ses tétins prêts à craquer sous l'abondance, et mêmement en éprouvait de grandes souffrances aux côtés. Que fit-elle ? Les sœurs

étant venues à passer par Mirande avec Félice, elle leur prit l'enfant à dix sous par mois et le savon, et, dans les temps, quand l'Hospitalière, ronde et grasse, fut sevrée, elle la garda au logis, moitié parce que la petite était gente et accorte, moitié parce qu'elle était son nourrisson,et que les femmes, sans comparaison, à l'égal des chèvres, aiment toujours les cabris qui se sont suspendus à leurs mamelles.

A présent vous dire en quel état de dépérissement pitoyable Félice me rendit mon troupeau, je ne le pourrais jamais. Certes, la pauvre fille avait bien tâché à maintenir mes bêtes vaillantes! Mais comment auraitelle grimpé aux pics escarpés, où chèvres paissent herbes nourricières et savoureuses, elle de corporence délicate comme une demoiselle de la ville ? Dieu lui avait donné les pieds de l'oiseau, malheureusement non les ailes. Ce nonobstant, je ne lui adressai nul reproche d'avoir mené la ***cabrade*** aux bas-fonds brûlés du soleil, et même je la remerciai, ne sachant trop pourquoi, par exemple. On fait comme ça de ces choses dans la vie...

Donc tout allait pour le mieux à Mirande : Frédéry ne se dérangeait de son ouvrage, ni les Agathon, ni Félice pareillement. Quant à moi, chaque matin, au premier cri de l'alouette, je larguais mon troupeau,

et gagnais les crêtes de notre Larzac, l'âme et le corps rafraîchis, autant par le contentement de toutes les affaires des Agathon en bonne conduite, que par le sommeil de la nuit. Je n'en disais rien à personne, mais je songeais à part moi que, le courage continuant à Frédéry et à tout le monde par ici, possible serait-il peut-être, au bout de l'an, de payer non-seulement ses intérêts à M. Malgrison, de Nadalet; mais aussi de prendre le chemin de lui solder petit à petit le capital.

La joie me trémoussait, pensant que la jolie métairie de Mirande, où je servais depuis que mes pieds pouvaient chausser sabots, ne serait pas vendue comme tant d'autres, aux environs. J'aimais Mirande, et la preuve c'est que, l'usurier de Nadalet, car ce Malgrison était un voleur d'héritages, ayant un jour apporté au père Agathon une page de papier marqué, puis ayant menacé mon maître de faire exproprier son bien par la justice, je m'en allai vitement me cacher en les étables, où je pleurai toute l'eau de mes yeux. Il faut me pardonner cela : à ces temps lointains, j'étais encore dans la jeunesse et je m'estomaquais plus facilement qu'aujourd'hui.

Sûrement, vous ignorez ce qu'aux monts Garrigues, nous entendons par le mot ***abouquir***. Ce mot veut dire soumettre la chèvre au bouc. En toute l'étendue des

Cévennes, c'est un commerce rapportant gros à son entreprenant.

Pour lors, me creusant la tête où trouver l'argent nécessaire à la délivrance tant souhaitée des Agathon et aussi de Frédéry, lequel, ses vingt ans comptés, courait vers le sort à belles jambes, je m'arrêtai à l'idée de l'*abouquissage*. Je ne pus me tenir d'en toucher un mot à notre gars de Mirande, devenu méconnaissable tant il avait viré d'eau en son vin; puis, une fois nos deux volontés bien délibérées, nous les aboutâmes à cette fin d'être plus forts contre les deux vieux Agathon, qu'il s'agissait de décider à notre convenance. La partie fut engagée coup sur coup, et nous la gagnâmes. Par ainsi nous étions maîtres de faire à notre fantaisie, et il fallait marcher d'un bon pas dans notre dessein, car, octobre sifflant sa chanson, si le lait de nos chèvres ne remplissait les seilles qu'à demi, l'heure allait sonner où les seilles inutiles seraient abandonnées aux rebuts en le pailler.

M. Alquier nous disait un dimanche au prône qu'Ève, ayant longuement désiré la pomme du Paradis, se trouva fort embarrassée, pomme cueillie, et que si elle la mangea, c'est ne sachant qu'en faire. Ainsi de moi, ayant obtenu le congé des Agathon. De vrai, n'avais-je pas été un peu fol de me bouter cette

songerie en la tête? Ouvrirais-je la campagne avec notre bouc seul, lequel, déjà sur l'âge, n'était plus autant féru d'amour qu'il convenait à pareille fête de chèvres? Ah! si les Fontenille, de Madières, qui ne faisaient plus *abouquir* faute de pâture pour la *cabrade*, voulaient nous céder Sacripant, Sacripant le bien nommé, Sacripant le hardi, Sacripant le terrible!...

Frédéry était allé en l'Aveyron vendre le blé de la métairie et avait rapporté de Millau trois cents francs environ de beaux écus blancs. J'agrippai le sac et m'encourus devers Madières. J'endoctrinai les Fontenille. Le soir même de cette journée, Sacripant prenait gîte en les étables de Mirande.

Le lendemain et les jours d'après, le cœur me sautait de contentement, voyant en tête de ma *cabrade* marcher Sacripant, fier et superbe comme un roi. Ah! monsieur, que c'est donc beau les bêtes! Il m'est souvente fois venu l'idée qu'avant d'être hommes durs, querelleurs, méchants, avions-nous été peut-être animaux doux, affectueux, paisibles... Le dimanche qui suivit la bienvenue du bouc des Fontenille, Félice rentrée de la messe matinale, je lui livrai le troupeau, et ma trompe de corne collée aux lèvres, je volai dans tous les hameaux, les fermes et les métairies du Lar-

zac, annonçant que, Sacripant appartenant aux Agathon, aurait lieu dorénavant à Mirande l'*abouquissage* des chèvres. On m'entendit partout sur notre plateau : à Navacelle, à Soulaget, à Madières, à Nadalet, à Saint-Maurice et jusques par delà le Mas-Bernat. Chèvres tombèrent en nos étables comme tombent noix de l'arbre, quand en automne la gaule en bat les branches, deux par deux, trois par trois, vingt par vingt. Vous m'en croirez, monsieur, si vous prêtez quelque fiance à mon dire, nous fûmes obligés de refuser des bêtes. Je fis publier par le précon du Caylar que, tout étant au comble chez nous, ce serait pour l'année au delà, à la nouvelle saison de l'*abouquissage*.

II

Mais voici que l'hiver commence à faire des siennes; on ne fréquente plus les gros rochers fendillés et tout feutrés d'herbe du haut Larzac. Chaque jour, on se retire davantage devant la neige qui gagne, gagne toujours monts, combes et vallées. Encore une semelle de recul, et nous sommes enfermés à Mirande, pris par le mauvais temps du bon Dieu, comme souris en une ratière.

Et pensez-vous que mon cœur devienne lourd parce qu'il neige, pleut, vente, givre? Ah! monsieur, jamais il ne fut plus léger. Hélas! à notre pauvre nature humaine chagrin est une pierre, mais contentement lui pèse tout comme une plumule de roitelet, et j'étais content! D'abord, une fumée joyeuse dansait au-dessus des toits de Mirande, ce qui prévenait le passant

qu'il y avait du feu dans l'âtre et que les Agathon cuisinaient meilleure soupe, brûlant meilleur fagot; puis... Félice, me rencontrant à toute minute du jour en les étables, au pailler, à la fontaine, au coin du feu, semblait, de demande en réponse et de réponse en demande, s'apprivoiser de plus en plus avec moi... Oh! cette fille! cette Hospitalière! enfin...

Les chèvres, c'est un instinct qu'elles ont comme çà au bout de la langue, sont bêtes très-gourmandes. Elles aiment grignoter en hiver les ramures sèches des frênes : premier coup de dent donné, tout y passe, feuille, écorce et bois avec. Par ainsi j'avais comblé les râteliers de branchages feuillus, et, planté à la porte des étables, je faisais métier de bourrelier, reboutant le collier à sonnailles de Sacripant, quand survint M. le curé.

« Eh bien! chevrier, et le catéchisme? me dit-il avec ses grosses lèvres souriantes.

— Ça sera pour l'année prochaine, monsieur Alquier, soyez tranquille.

— Mais tu vas avoir vingt-cinq ans, méchant garçon.

— C'est faute à mes parents, si je vieillis trop vite, monsieur le curé.

— Tu ne veux donc point faire ta première communion?

— Dieu me garde de pareille sottise! m'écriai-je. C'est le travail qui jusqu'à cette heure m'a tenu loin de la *doctrine.* »

M. Alquier passa tout d'un coup au sérieux.

« Éran, me dit-il, je sais que tu es le plus brave chevrier de la montagne, et si je t'ai en détestation pour le mal que tu te veux à toi-même, refusant de venir à la Sainte-Table, je t'aime pour le bien que tu fais à tes maîtres. Grâce à toi, les Agathon, que leur faiblesse pour les vices de Frédéry acheminait vers la ruine, se relèvent, et revivent de demi-morts qu'ils étaient déjà. Vienne Noël, et les cinq cents francs indispensables à l'acquittement des intérêts de Malgrison se trouveront prêts. Éran, je te remercie au nom de Dieu de ta conduite, elle est, malgré tes péchés, la conduite d'un bon chrétien. »

Sur ce, il s'éloigna. Moi, j'avais envie furieuse de pleurer. Je m'encourus après lui.

« Monsieur le curé, lui dis-je, l'arrêtant par le bras, si, rentrant à la paroisse, vous coudez par Madières, certifiez au père Fontenille que, ce soir, je grossirai la bande de ses écoliers, pour entendre la *doctrine.* Il me fâche, à la fin des fins, de vivre comme un chré-

tien n'ayant souci du ciel non plus que d'une gourde vide, et je souhaite, du plus vif de moi, être éduqué sur la religion.

— Mon ami, le père Fontenille a été enterré ce matin, et c'est, à l'avenir, Agathon, de Mirande, qui enseignera le catéchisme aux communiants. Quelques idées venant à lui manquer sur le chapitre, Félice lui communiquera les siennes, lesquelles sont excellentes. Les chèvres attirées ici par tes soins, payent la pâture de leurs corps trois francs par mois ; les garçons et les filles que j'y amène, payeront dix sous celle de leurs âmes. Ce sera une goutte de plus d'eau fraîche en la gueule assoiffée d'argent de Malgrison. »

Ces paroles étaient douces à l'égal du vin cuit, quand il a séjourné dans la jarre, et je les buvais à me griser comme un tourde.

« Quoi! monsieur Alquier, ce sera Félice!... »

Il ne m'entendait, coupant à grandes enjambées en droiture devers Navacelle.

En nos Cévennes âpres et rudes, un curé, s'il voulait entendre à tout, devrait marcher pour le moins vingt-quatre heures par jour. Le Juif-Errant refuserait la soutane à cette condition. Une paroisse, figurez-vous cela si faire se peut, souvente fois a une

contenance de près de deux lieues carrées. Dans cet espace, où montagnes et vallées ne manquent, où torrents coulent en hiver entraînant troncs d'arbres et rochers en leurs eaux neigeuses, se trouvent éparpillées fermes et métairies des riches, bordes et huttes des pauvres gens. Pierre a bâti sa maison à la cime d'un quartier de granit coupant et glissant comme verre, Paul a creusé son trou en la roche nue tout au fond d'un précipice. Hardi! monsieur le curé, portez donc le bon Dieu en haut, en bas, car il convient à Pierre et à Paul, agonisant ensemble, d'entrer ensemble au Paradis en ce jour. Point n'est besoin d'une longue expérience des hommes pour savoir qu'ils n'ont ni quatre bras ni quatre jambes, et qu'ils font déjà bravement et saintement, employant au secours du prochain les membres que Dieu leur a départis. S'il vous plaît, deux pieds et deux mains chauffés par un bon cœur, c'est quelque chose cela! Au surplus, M. Alquier l'a prouvé...

C'est parce que les habitations des gens et des bêtes sont si éloignées de l'église et de la cure, au long de trente-six chemins juste aussi rudes à la montée qu'à la descente, que tout le monde ne va point aux offices en nos monts Garrigues. L'été, passe encore, tout étant beau au dehors et de facile enjambée. Mais lors

même que le bon Dieu en personne chanterait messe à Navacelle, allez donc, l'hiver, pour l'entendre, vous casser la tête sur les glaçons énormes, ou rester enterré sous la neige, qui tombe à quintaux sur nos pics. Oh! s'il s'agissait de Noël, le Cévenol risque gentiment sa vie à cette fête, et tous les sacs d'écus de Malgrison ne le retiendraient au logis, la messe de minuit faisant flamber les vitres de l'église comme si le feu brûlait dedans. Mais Notre-Seigneur ne naît pas chaque jour, et, eu égard au danger qu'il y a pour nous à sa naissance, je trouve qu'une fois par an c'est assez, et même trop, révérence parler pour notre religion.

Jugez à présent, n'allant à la messe, laquelle est une obligation de tous les dimanches pour le chrétien, comme on doit aller à la *doctrine* ! Tellement peu, qu'il n'est pas rare, en nos montagnes, de rencontrer des hommes de trente et de quarante ans n'ayant jamais appuyé leurs coudes à la Sainte-Table... Et tenez! mon père, le grand Érembert de son nom, reçut pour la première fois le bon Dieu à septante ans, en mourant.

M. Alquier avait, dès son arrivée aux Cévennes, conçu crève-cœur des plus méchants de tant d'âmes où le Démon faisait seul ménage, Dieu ne pouvant

y entrer, faute du catéchisme qu'on ne savait mie, et, se creusant la cervelle à cette fin de jouer le tour à *l'Autre*, lui fut avis que si, au lieu d'une *doctrine* à l'église, il en établissait cinq, voire six, en toute l'étendue de la paroisse, le mal dont il souffrait serait arraché dans sa racine. Une fois plan levé de son dessein, il courut à l'exécution. Un dimanche, en pleine grand'messe, il interrogea, nul ne s'attendant à pareille question, les hommes vieux et les hommes jeunes, choisit les plus sapients, acheva, durant plusieurs mois d'instruction particulière, de leur tourner l'esprit à la chose, et, l'hiver d'après, on put étudier la *doctrine* en six fermes ensemble, sans compter l'église : au Màs-Bernat, aux Combettes, à Soulaget, à Saint-Maurice, à Nadalet, à Madières, à Navacelle enfin. Nous autres, gens de Mirande, étions de la *doctrine* de Madières, chez les Fontenille.

Voyez-vous, cette Félicie me remplissait les yeux et le cœur, et, bien que je n'en soufflasse le mot à personne, je n'en étais pas moins travaillé par elle, âme et corps, comme la pâte en le pétrin. A qui fier ma souffrance ou mon éjouissance intérieure, car pour moi, je ne sais guère si la première amitié pour fille est joie ou tristesse, bonheur ou désolation? Peut-

être aurais-je mis fiance en M. Alquier, mais il était parti devers Navacelle n'ayant ouï aucunement le cri échappé de mes lèvres :

« Eh ! quoi, Félice !... »

Je ramassai le collier de Sacripant tombé sur mes sabots, et, nonobstant mes doigts mal dévoués à la besogne, puis mes yeux qui voyaient danser les étables et Mirande avec, je glissai la ficelle dans les trous creusés par mon poinçon en le cuir blanc.

Le dernier point tiré de ma force et noué, Félice vint à passer en la cour de la métairie.

« Tu sais la nouvelle, Éran ? » me dit-elle.

Je la savais, mais la voix de l'Hospitalière me rafraîchissant tout l'être, il convenait prolonger le plaisir. Je mentis.

« Non, Félice, répondis-je, non ! Quelle nouvelle?

— Le père Fontenille est mort, et le père Agathon fera la *doctrine* à Mirande.

— Doucement, ma Félicette, ne va si vite, conte-moi tout cela, longuement, miette à miette.... De vrai, le père Agathon !... Voyons, voyons.... Tiens, voilà mon bissac de peau de cabri, il est mollet, et la neige ne l'a imbibé de cette année, sieds-toi dessus.... Ne crains point, il est vide.... Donc tu dis que M. le curé.... non, les Fontenille.... non, les Agathon ?....

— Fol, fol! » s'écria-t-elle, riant.

Elle s'envola.

Il est de fait qu'à la regarder tant seulement, j'avais senti fondre tout mon homme.

III

Sacripant ne se lassait de s'ébattre en les étables et au dehors, partout où il trouvait chèvre malade d'amour, et moi, ravi à l'idée des chevreaux naissants, je ne me mêlais aucunement de le divertir des belles œuvres de nature. Bien plus, avisant maintes bêtes de la *cabrade* délaissées par le galant, avec des herbes de notre Larzac je leur parfumais la peau, à cette fin d'attirer Sacripant de leur côté. Ce sont là ruses de berger en le pays, pour que toute femelle de bouc chevrote à son heure.

Mais métier de pâtre n'empêche métier de chrétien, et, le premier soir de la *doctrine,* filles et garçons des endroits voisins ayant encombré la grange de Mirande, je pris ma place parmi eux.

Tout le monde, les lanternes soufflées, s'était vautré

dans notre paille. Sur un banc, au fond, se montraient Félice et Frédéry. Au milieu d'eux, était sis le père Agathon armé d'une longue latte, pour marquer à tous que c'était lui qui avait reçu charge de *doctrine*. Nous n'y voyions guère, éclairés tant seulement par la lampette des Agathon, suspendue pour la circonstance à la poutrelle du toit.

Soudain, sans qu'il me fut possible de l'éviter en l'obscurité, la latte tomba sur ma tête nue. On m'appelait. Je me levai.

« Combien y a-t-il de Dieux, Éran? me demanda le père Agathon.

— Trois.

— Trois?

— Oui : le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

— Ce que tu dis là est faux comme un écu de six francs, qui ne passe plus, mon garçon, et il faut que ton esprit soit aussi noué qu'une souche de buis pour soutenir pareille menterie. Il n'y a qu'un Dieu, entends-tu, tête de bouc? un, un seul en trois personnes.

— Donc ces trois personnes, si je les compte sur mes doigts...

— Trêve de sottises. Tais-toi, Éran! Félice va t'expliquer la chose, elle est simple comme le B-A BA.

Vrai est que tu ne le sais point, le B-A BA... Allons, Félice! »

Avez-vous jamais, chassant sur notre Larzac, ouï chanter la grive parmi les genevriers? Il n'est pas, automne courant, de plus plaisante voix pour oreilles d'homme. Quand l'Hospitalière commença, tout le monde hocha la tête et même quelques-uns la balancèrent de gauche à droite et de droite à gauche, croyant entendre musique de violons. Pour moi, j'eus grand'-peine à me tenir de danser, tant j'étais éjoui en mon âme. Les yeux ouverts jusqu'aux sourcils, je regardais Félice qui me parlait, et ne faisais nul mouvement, me sentant courir des frissons par tout le corps. C'était comme si, m'étant endormi au long de l'ombre, sur le chaud du midi, d'aventure, des régiments de lézards me fussent venus manger la chair.

« Éran, m'as-tu comprise? » demanda-t-elle.

Je ne sais encore comment il était advenu qu'écoutant avec mes oreilles, mes yeux, tout mon entendement, je n'avais rien ouï, sinon un bruit qui m'aurait fait rire ou qui m'aurait fait pleurer, si, n'étant pas enclavé dans la grange avec les communiants, je me fusse trouvé à la pâture, en compagnie de mes chèvres, en pleine liberté de pastour.

« Éran, m'as-tu comprise? » répéta-t-elle.

— Oui, Félice, répondis-je, oui, il n'y a qu'un Dieu en trois personnes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est né de la sainte Vierge, en la nuit de Noël, à la messe de minuit, et qui est mort avec des voleurs de son pays, qu'on appelait larrons à ces temps lointains, pour nous ouvrir le Paradis, où il a établi sa demeurance jusqu'à la fin du monde... »

La gaule du père Agathon ne m'eût, par un coup sec, coupé le mot, que je parlerais encore. Dieu du ciel, de quel train j'étais parti! Ayant Félice devant moi, Félice sur qui la lampette versait sa lumière jaune comme l'or, rien n'était plus capable de m'arrêter, un mystère pesait une once à mon raisonnement.

« Éran, me dit le père Agathon, pas un mot sorti de ta bouche n'est à sa place. Tu vas dans la doctrine ni plus ni moins qu'une bartavelle du Larzac, laquelle ne rend compte à personne de son parlage enragé. Pourquoi confondre Jésus-Christ avec Dieu le Père? Je te l'ai chanté plus d'une fois aux oreilles et je te le répète derechef en ce jour : — Éran, Éran, le bon Dieu te punira de ton ignorance...

— Le bon Dieu est bon, tout le monde au pays l'appelant le bon Dieu, » répliquai-je.

Nos langues firent paix une minute.

« Éran, aimes-tu le jambon? reprit mon maître.

— Je l'aime mieux roussi à la poële avec des œufs et des oignons doux que tout cru sur une tranche de pain, répondis-je.

— Écoute un peu mon dire, et tu verras que le bon Dieu, par manière de parler s'entend, ressemble beaucoup au jambon. »

Je ne bougeai ni pieds ni langue.

« Éran, continua le père Agathon, quand, ce matin, avant de larguer la *cabrade*, tu as passé ton couteau dans le jambon et en as vaillamment abattu une mâle tranche, que t'a dit le compère?

— Il n'a soufflé le mot, comme il fait d'habitude.

— Et demain, renouvelant ta goinfrerie, que dira-t-il?

— Ni plus ni moins qu'aujourd'hui.

— Et les jours suivants, le sabrant de même?

— Toujours muet comme membre de bête morte qu'il est.

— Et quand, cherchant la chair, laquelle déjà toute a pris le chemin de ta gueule de loup, ton couteau aura ébréché sur l'os nu le fil de sa lame, que dira le jambon?

— Il sera dur.

— Donc, tu le reconnais clairement, après t'avoir

nourri, sans tenir compte de tes coups de couteau, le jambon s'est lassé à la fin des fins, et voilà maintenant qu'il te repousse. Ainsi le bon Dieu du ciel, lorsque, mille sottises achevées, il te plaira revenir à lui... Éran, Éran, mangeant la tranche mollette à belles dents, souviens-toi de l'os qui est dur, et le Paradis te sera ouvert au jour du jugement. »

La sapience n'étant le fait de la grande quantité des communiants, Félice dut, pendant cette *doctrine*, redresser les propos de nombreuses langues égarées sur les matières de la religion. Ah! monsieur, vous l'entendant, dès cette heure, à mon exemple, vous lui eussiez dévoué toute l'amitié de votre vie; car, pour commencer, je vous avouerai que, si l'Hospitalière me tenait par un fil, la veille de la *doctrine* chez les Agathon, à présent je me sentais lié à elle par une corde aussi grosse, aussi bien filée, que la corde du clocher de Navacelle, laquelle met en branle, tous les dimanches, une cloche pesant vingt quintaux et au delà.

Avez-vous jamais englué des linottes autour des mares de notre Larzac? Elles se prennent d'abord les pattes, puis les ailes, puis le bec, puis roulent dans l'eau, et, de là, en la lèchefrite de l'Agathonne, à

Mirande. Voulant boire à la fontaine d'amour, dont tout homme, paraît-il, est altéré en sa fleur d'âge, du premier coup le gluau se colla à mes jambes, à mes bras, et, me débattant, je tombai au plus profond de l'eau, d'où nulle main amie ne me retira. — Et Félice? me direz-vous. — Félice!... Nous verrons en la suite, nous verrons comme il en alla de tout ceci, et si cette Hospitalière m'empêcha de me noyer...

L'envie me brûlait de remercier Félice de ses explications, et, le père Agathon ayant dressé sa gaule au long de la muraille, annonçant la *doctrine* finie, je m'en vins tourner autour de l'Hospitalière, la bouche mi-ouverte, semblablement le cœur, prêt à lui faire confidence entière de ce qu'il en était de moi. Devina-t-elle la chanson auparavant que je la chante, et, en fille sage et prudente, voulut-elle éviter bavarderies d'amoureux? Vrai est qu'elle prit vitement le bras de Frédéry et disparut avec lui parmi les communiants, lesquels descendaient l'escalier de la grange, serrés les uns aux autres, comme chèvres affamées cabriolant hors des étables. J'eusse pu la poursuivre à travers la cour de la métairie; mais, me sentant les jambes flageolantes et les intérieurs

du corps tout brouillés, je gagnai mon lit d'hiver en les étables, à l'haleine chaude de mes bêtes, où je m'endormis bravement et bien, en récitant ma prière.

IV

Maintenant, janvier courant, je ne larguais la *cabrade* qu'à heure haute, et même le jour était failli si vite, que nous n'allions guère, mes bêtes et moi, qu'à une portée de fusil de Mirande, au champ de Sauve-Plaine par exemple. Encore se fallait-il contenter de pouvoir bouter pieds hors du logis, car notre Larzac, recevant trop de neige pour son compte, en laissait couler grosses masses dans les vallées environnantes à nous enterrer vivants.

Donc, pensant à Félice, laquelle me tenait bien, tenant mon cœur par tous les endroits ensemble, me fut avis que je l'attacherais à mon tour elle-même, si je parvenais à l'émouvoir en quelque plaisante manière. Pourquoi ne l'obligerais-je point à tourner œil de

mon côté, lui faisant gentil présent, le jour de la foire du Caylar? Quel présent?... Mais cette Hospitalière n'étant ma promise, accepterait-elle bague, croix, collier, ou telle autre coûteuse babiole, comme jeunes gens, en nos pays, sont coutumiers d'en offrir à la fillette leur rendant amitié pour amitié, regard pour regard, embrassement pour embrassement?

Quant à moi, depuis que Félice n'était plus jeunette et ne folâtrait plus aux champs en garde des troupeaux, point ne m'était arrivé de l'accoler, et, tout délibéré, je sentais bien qu'aujourd'hui possible ne serait de tenter la chose. Je me souvenais du temps où ensemble, tout enfants, moi jeune pastour, elle gente pastourelle de huit ans, nous nous baisions à bouche pleine, nous ébattant parmi nos chèvres, et cette souvenance m'estomaquait davantage à mesure que, réfléchissant, je voyais ces temps être finis, bien finis.

« Ah! pensais-je, pourquoi ne fis-je point provision de baisers, quand saison était propice? S'il m'en restait un, un tant seulement, quel fruit rafraîchirait mieux mes lèvres brûlantes!... Et dire que cette Hospitalière qui s'ensauve au loin de moi, à qui je n'ose envoyer une parole non plus qu'un regard, je l'ai tenue là sur mes genoux et me suis soûlé de sa présence, jouant ensemble comme chevreaux nouveau-nés, tout

au long de la journée ! Pourquoi, à ces temps anciens, ne l'ai-je point mordue ? Pourquoi ne l'ai-je point mangée avec mes dents, comme loup fait la brebis ? Au lieu d'être affamé d'elle, je serais rassasié maintenant.... »

Croyez-moi, monsieur, l'homme est bête méchante et capable, son désir le poussant, des plus terribles escapades.

Jugez par moi.

Jusque-là, j'avais été doux, tranquille, appliqué uniquement aux travaux venant en profit aux Agathon. A présent, parce que cette Hospitalière avait grandi, que sa voix chantait comme flûte de sureau, qu'elle vous regardait comme biche sauvage traquée par le chasseur en nós bas-fonds herbus, je m'emportais aux plus chaudes colères. Etant si peu que rien éduqué sur la *doctrine*, je m'étais éjoui de mon ignorance, espérant qu'il plairait à Félice, sapiente à la mode de M. Alquier, redresser mon jugement sur la religion. Mais si, en public, dans la grange, pressée par le père Agathon, elle avait remis droit sur pieds mon idée chancelante à propos des sacrements, communiants partis de Mirande, possible ne m'avait été de lui arracher une parole sur les errements quelconques de mes esprits.

« Donc tu ne veux pas que je fasse ma première communion ? lui dis-je un jour, en grand dépit de son silence.

— Tu la feras, Éran ; tu en sais déjà assez long sur le bon Dieu pour qu'il vienne à toi dans l'occasion, répondit-elle.

— Mais il viendrait plus vite, si tu t'en mêlais un peu, ma Félicette.

— Point n'est besoin que je m'en mêle, Éran. Le Démon recule toujours davantage devant la latte du père Agathon ; petit à petit ténèbres d'Enfer prennent fin pour toi.

— C'est manière de dire que tu refuses de préparer mon âme, comme répète M. Alquier.

— Cela est besogne au bon Dieu, Éran, et non à moi.

— Félice, te souvient-il qu'étant tous trois enfantelets, il y a des années de cela, nous nous sîmes, toi, Frédéry et moi, sous les ronces formant clôture au champ de Sauve-Plaine ? Le chaud du midi nous avait forcés de chercher l'ombre, et, tapie tout au fond, en le plus frais de l'endroit, comme tu étais la plus fatiguée de nos amusements, étant la plus mignonne, tu t'endormis. Qu'arriva-t-il pendant ton sommeil ? Frédéry, qui était un méchant garçonnet toujours à la

malice, égréna des mûres noires, lesquelles, des ronces, pendaient sur ton visage, et, les ayant écrasées en sa main, te barbouilla avec la liqueur le front, les joues et le menton. Qui pleura en se réveillant ? Toi. Qui se moqua de tes larmes ? Frédéry. Qui te mena par la main jusqu'au bord du ruisseau des Fontinettes, et, le déshabillé mis bas, te lava dans l'eau comme une petite grenouille ?

— Toi, mon bon Éran, toi, dit-elle devenue rouge.

— A ce moment là, tu te suspendais à mon col et me baisais...

— Nous sommes grands à cette heure.

— A ce moment-là, tu me répétais : — Je t'aime bien, mon Éran ; je t'aime autant que je déteste Frédéry...

— Frédéry est mon frère de lait, le fils unique de ma mère Agathonne.

— Raison pour ne pas l'aimer à l'égal de moi qui ne te suis rien, qui suis un homme de Soulaget et point du tout ton frère... A présent me montreras-tu la *doctrine ?*

— Non.

— Méchante bâtarde ! pourquoi les sœurs du Caylar t'ont-elles laissée en notre pays ?... »

A me la couper je me mordis la langue ; mais plus n'était possible de retenir mes cruelles paroles ; elles

étaient parties et avaient frappé Félice comme la décharge fait une *patte-courte*. Je la vis une minute flageoler sur ses jambes, prise de subit évanouissement.

J'allai à elle.

« Ah ! Félice, combien je suis malheureux de t'avoir causé déplaisir ! » lui dis-je, essayant de la soutenir de mes deux bras.

Elle m'échappa hardiment et s'encourut à la maison.

Moi, je demeurai au milieu de la cour de Mirande, aussi immobile, aussi froid qu'une quille de pierre. Ayant assassiné père et mère, sœur et frère, je n'eusse pas à ce point été saisi. De vrai, me semblait-il, je venais de commettre un crime, et certainement un gendarme m'aurait agrippé au collet, que je me fusse laissé mener en prison sans lui demander le pourquoi de la chose, tant l'idée de ma faute était entrée profondément en mes esprits.

Je m'appliquai sur le milieu du front un coup de poing terrible, et, brâmant comme bête blessée, je m'ensauvai dans la campagne.

V

En mon récit, vous ai-je parlé de Françoise Lazaire, de Françon, pour lui donner le nom de chez nous? C'était une grande et jolie fille, taille bien ronde et joues roses comme pommes de septembre. Pour lors, elle servait à Madières, chez la veuve Fontenille, l'aidant, en compagnie de Jean Bernadel, à supporter son veuvage et à retourner son jardin.

Cette Françon avait le bruit de prendre plaisir aux amourettes, et, bien que sachant la *doctrine* sur le bout du doigt, sa mauvaise renommée la tenait encore, à vingt-deux ans, éloignée de la Sainte-Table. Il fallait, en fin de compte, se préparer une bonne fois à la première communion, et, ayant baillé congé à ses galants, d'abord à Bernadel, neveu de sa maîtresse, elle s'en était venue à la *doctrine* chez nous. Pourquoi

cette fille, laquelle n'était aucunement de ma connaissance, choisit-elle sa place dans la grange à côté de moi? Jamais elle ne me l'a dit. Vrai est que, sans y être invitée, elle se sit sur la même botte de paille que moi, et, le père Agathon m'interrogeant, tantôt elle murmurait les mots à répondre, tantôt elle me pinçait à me faire crier. Passe pour les murmures, mais les pinçons !... Enfin, je vous l'ai dit, c'était une fille, comme ci, comme ça, toute drôle et toute extravagante.

Donc, j'étais parti au galop de Mirande, et, courant à travers nuit, j'avais atteint en les sentiers plusieurs communiants, lesquels, lanterne ou rameau de genévrier allumé à la main, gagnaient vitement leurs endroits, qui Nadalet, qui le Mas-Bernat, qui Soulaget, qui Madières. Quand je les voyais me regarder étonnés, je me jetais en un autre chemin; puis, à leur tour, ils prenaient leurs jambes à leur cou, criant :

« L'Ane-Rouge ! voilà l'Ane-Rouge ! »

Je marchai de ce pas enragé tant que pieds me purent porter, toujours me complaignant à l'envi. Enfin, je tombai sur une pierre où je restai. L'eau coulait de mon front et je me sentais tout courbatu. L'air doux du printemps ayant fondu les dernières neiges de l'hiver, le sol autour de moi était tout gentiment

feutré d'herbe haute. Je glissai de ma pierre dure, et m'étendis de mes quatre membres sur le matelas que nature, tant précautionnée aux malheureux, avait exprès rembourré pour moi.

Ah! qu'on est commodément, couché sur les violettes de février, quand le vent qui tire dans l'air est tiède et qu'au lieu de bramer à l'oreille, il chante plaisamment comme flûte de pastoureau! J'étais plus tranquille, et, rêvant que cette Félice, prise de compassion à ma douleur, me pardonnait mon méchant coup de langue, j'allais m'endormir sous la roue de la lune, un peu barbouillée ce soir-là parmi les étoiles ses filles, quand une voix, d'aventure, s'en vint frapper mon entendement. La campagne, hommes et bêtes couchés, faisait entier silence. J'écoutai.

— « .... Ah! mon Dieu! si j'avais su, quel bon coup de fourche je t'aurais baillé en le dos, le jour où tu me contas tous tes almanachs de commande. Mais, pour lors, j'étais la plus belle jeunesse de la paroisse de Navacelle et de bien loin en pays cévenol. A te prêter fiance, ni au Caylar, ni à Saint-Affrique, ni même en tout l'Aveyron, jamais on n'avait vu yeux pareillement jolis, bouche pareillement grande et bien meublée, nez pareillement moulé à ton plaisir... Pourquoi me dire toutes ces menteries, puisque tu devais m'a-

bandonner et courir tout aussitôt après une autre?... Eh bien! va-t'en, continue ton méchant métier d'emboiseur; mais sache bien que tous les affiquets achetés pour moi en foire de Caylar, je les garde et les porterai à ta barbe jusqu'à complète usure. Attrapées la chaîne et la jeannette en or! attrapée la croix d'argent! attrapés mon fichu à franges de soie et mes deux bonnets à rubans rouges! attrapées mes quatre jupes, trois de fin molleton, une de mérinos! attrapés mes souliers bronzés! attrapé, attrapé, attrapé tout!... Oh! encore quelques fillettes aux dents longues, et, malgré votre chevrier, qui est un homme vaillant, Malgrison vous aura bientôt tous couchés sur la paille, à Mirande... Adieu, Frédéry, adieu, la ruine et le Démon t'accompagnent ensemble!... »

Vous devinez bien qu'entendant ces dernières paroles, je n'avais mis une heure à me lever du gazon où j'étais vautré. Écarquillant les yeux, je vis d'abord une ombre qui s'encourait à travers champs, puis une autre venant à moi. J'attendis au milieu du sentier ronceux et enténébré, ne bougeant non plus qu'un tronc de châtaignier.... L'ombre avançait encore. Elle me touchait quasiment. Je mis la main dessus.

« Aïe! aïe!

— N'ayez crainte si vous n'avez mal agi, dis-je, prenant une grosse voix tout au rebours de la mienne, laquelle fut toujours grêle comme miaulement de chat.

— Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ?

— Ne tremblez point, Françoise Lazaire, je suis Celui que vous avez nommé à Frédéry Agathon.

— Le Démon !

— Le Démon de l'Enfer ! »

Croyant me faire rentrer en mon pays par dessous la terre, elle se signa vitement. Il n'en fut ni plus ni moins, et je restai debout devant elle, la main à son col, tâtant du doigt la jeannette d'or.

« Vos croix au visage ne me sont de rien, lui dis-je. Il faut être en état de grâce pour mettre en fuite le Démon, et vous, Françoise, vous êtes en état de péché mortel.

— Par ainsi je suis perdue ?

— C'est selon.

— Donc je pourrais être sauvée ?

— Oui bien, votre bonne volonté aidant.

— Que faut-il faire ?

— Deux choses : se convertir et restituer.

— Restituer ?

— Tous les objets volés à Frédéry Agathon : jean-

nette d'or, croix d'argent, fichus à frange de soie, bonnets à rubans rouges, jupes de molleton et de mérinos, souliers bronzés, surtout, un par un, les écus qu'il vous a donnés.

— Mais ils sont dépensés, ces écus, et je n'ai plus où les prendre.

— Il les faudra cependant, il les faudra, ou l'Enfer!... Je vous accorde huit jours. Mardi prochain, à cette même heure, je vous attendrai en ce sentier obscur. Jurez d'y venir.

— Je le jure!

— Prenez garde à présent à ne me fausser la foi jurée, car lors je viendrais vous quérir chez la Fontenille, et.....

— Oh! croyez-en ma parole, j'apporterai tout le paquet.

— Cela regarde votre sort, pensez-y! En attendant, décrochez la jeannette de votre col et donnez-la-moi avec tout ce que vous portez venant de Frédéry. »

La jeannette, la croix d'argent, le bonnet qu'elle retira vivement de sa tête, et le fichu qu'elle dénoua de sa taille tombèrent en mes mains.

« Partez! lui dis-je, et, à mardi, les écus et le reste! »

VI

Après ce pillage sur Françoise, je me sentis la tête brouillée et point ne me rendormis. J'appliquai tous mes sens de nature à réfléchir, ne me pouvant rendre facilement compte de l'abominable conduite de Frédéry. Mais aucune honnête raison en sa faveur ne combattit mon jugement.

Eh quoi! c'était quand tout le monde, à Mirande, préoccupé de ce Malgrison et du tirage au sort, faisait à la besogne rage de ses quatre membres; quand le père Agathon et l'Agathonne ne prenaient ni repos ni trêve; quand moi, ne larguant pas tant seulement mes chèvres, trouvais encore moyen de mettre le poignet à la charrue, c'était ce moment-là que ce drôle avait choisi pour continuer ses fredaines! Aux temps jadis, avait-il au moins la franchise de ses esca-

pades; tandis qu'à cette heure, c'était à nuitée qu'il courait les jupons....

« Ah! pensai-je, si le sort que ce mange-profit va tirer, lui mettait au dos le sac de soldat, quelle bénédiction du ciel pour ces braves Agathon! »

Regardant en mon dedans pour y voir toutes ces idées, mon pauvre corps, imbécile sans mon âme, avait perdu son chemin, et, au lieu de couper en droiture devers Mirande, s'était égaré au long du ruisseau des Fontinettes.

Vous ne connaissez nullement ce ruisseau clairet? Jamais, en aucun endroit du Larzac, mêmement des Cévennes, on ne vit eau plus jolie et de meilleur goût. Ce ruisseau qui babille sous les saules, parmi les cailloux ronds, avec bruit de coqs et de poules en basse-cour, provient d'une mare large et profonde, laquelle, à son tour, est formée par les jets de six fontaines sourdant de la roche nue. De ces six fontaines, à la roche, à la mare, au ruisseau, le nom de *Fontinettes*. C'était au ruisseau des Fontinettes, lequel, après une promenade de fainéant, arrive enfin à deux pas de Mirande, qu'on puisait l'eau nécessaire à la ferme; mais c'était à la mare que, depuis tant et tant, j'abreuvais mes chèvres chaque matin.

Moi, j'aimais cette mare. En nul endroit de nos monts Garrigues, je ne me trouvais mieux qu'aux Fontinettes, et point ne s'offrait une occasion de m'y arrêter que je ne le fisse en joie. Et ici, tout en demandant pardon de la chose, laissez-moi vous répéter que l'homme ressemble aux bêtes beaucoup plus qu'on ne le croit communément en notre paroisse de Navacelle. Ainsi quel vent me poussait vers les Fontinettes, m'apercevant que j'avais donné en fausse route, et me faisait trouver aise à marcher au rebours de Mirande? sinon celui qui pousse la chèvre à séjourner délicieusement à la place où elle se souvient avoir été cabri, à y bondir, à y bêler amoureusement. Oh! combien de journées passées avec Félice, tout jeunets, au bord de cette mare! l'hiver, tapis contre le rocher, à l'abri du vent et de la neige; l'été, sis sur la margelle de granit, les pieds noyés à la source, suivant en l'eau pure notre troupeau qui s'y mirait tout entier.

Par ainsi les Fontinettes étaient devant moi; je ne les voyais, perdu en une nuit sombre comme la gueule d'un loup, mais je les entendais, les jets tirant à la coutume. Je me reposai sur une pierre qui me connaissait bien, et moi aussi je la connaissais, elle, et tout de suite ma pensée tourna du côté de Félice. La souvenance me vint du jour où, pertuisant pour elle

un bout de sureau mûr, la flûte bouchée par le cap avec la cire molle de nos abeilles, elle en joua plaisamment et si bien, qu'elle accompagna ma voix tout au long de cette chanson connue au pays cévenol et commençant par ce couplet :

« Gente pastourelle,
Viens, ton pastoureau
T'appelle :
C'est le renouveau,
La belle,
C'est le renouveau... »

Cette remembrance me remplit d'aise, et, tout éjoui, j'allais, ressuscitant l'époque de mon enfance, réveiller les échos endormis aux rochers des Fontinettes, quand brilla, non guère loin de la mare, comme si, du ciel, une étoile fût tombée dans la campagne, une lumière éclatante. Véritable fusil à deux coups, je braquai mon regard en l'obscurité, et sans retard je distinguai une longue forme armée d'une lanterne. Etait-ce homme, femme, bête? Je ne savais. On allait à droite, à gauche, puis on revenait à gauche, à droite, devant, derrière, derrière et devant. Etait-ce le sorcier de Soulaget, en quête de brider l'Ane-Rouge? Que cherchait cette lanterne folle? Etait-ce un revenant lequel, altéré par l'Enfer, s'en venait boire à la mare ?...

Soudain, la pensée me sauta dans la cervelle que peut-être le Démon, fâché de ma comédie avec Françoise Lazaire, marchait-il à ma poursuite pour me punir de l'avoir contrefait. Que deviendrais-je? Mes cheveux se dressèrent sur ma tête droits comme des roseaux. Je voulus m'ensauver. Mais point ne me fut possible de décoller mes pieds du sol : ils avaient poussé des racines jusqu'au fond de la mare.

Pendant ce temps, la lanterne, à chaque seconde, dirigeait un pas de plus vers moi. Affolé de peur, je jetai un petit cri étranglé, aussi aigu qu'un cri de femme.

Incontinent la forme inconnue s'arrêta.

« Est-ce toi, Françoise ? » dit-on.

Encore cette fille !

« Ah ! coquine, tu me payeras cela... »

L'homme et la lanterne se précipitèrent vers les Fontinettes.

« Comment, c'est toi, Eran ?

— Oui, monsieur Malgrison, c'est moi, Eran ou Erembert, de Soulaget, comme il vous plaira m'appeler.

— Et elle, où s'est-elle cachée?

— De qui parlez-vous?

— De Françoise Lazaire, de Françon.

— Je n'ai vu personne ; il n'y a ici que moi.

— Et cette voix de tout à l'heure?

— C'était la mienne.

— Tu mens, chevrier. »

En cet âge, j'étais plus robuste qu'aujourd'hui, à l'égal d'un baliveau jeunesse gonflant tout mon corps de séve. Je soulevai l'usurier comme un fétu, et, à cette fin de lui rafraîchir le jugement à mon endroit, je lui tins un long moment la tête sous le gros jet d'une des six fontaines. Le bonhomme éternua. Mais la souvenance me vint que, dans mon enfance, Malgrison m'avait fait pleurer par ses menaces aux Agathon, et l'occasion s'y prêtant à souhait, je ne me marchandai aucunement la vengeance.

« J'en mourrai, s'exclamait-il, j'en mourrai!

— Pour vous apprendre, monsieur Malgrison, lui dis-je, qu'il ne faut faire affront aux gens qui ont plus d'honneur que vous... Maintenant, s'il vous plaît avoir des nouvelles de la Françon des Fontenille, allez en demander au jeune Agathon, de Mirande.

— Quoi, Frédéry!... balbutia-t-il, se secouant comme un caniche après la pluie.

— Oui, Frédéry Agathon.

— Lui qui, ce matin encore, est venu à Nadalet...

— Vous emprunter de l'argent, n'est-il pas vrai?

— Il a peur de tirer un mauvais numéro, et huit cents francs lui conviendraient pour mettre à la masse, au Caylar... Ah! je t'en baillerai des écus!..

— Si vous avez quelque amitié pour Françoise Lazaire, laquelle, nonobstant sa fréquentation avec Jean Bernadel, est une brave et jolie fille, croyez-moi, monsieur Malgrison, laissez partir Frédéry pour la guerre. Restant au pays, il pourrait bien vous débaucher Françon.

— Pourvu qu'il n'ait essayé déjà! Ah! Dieu l'en préserve, chevrier, car, dans les huit jours, Mirande serait à moi. »

Un frisson terrible me fit trembler tout le corps, et l'envie me vint au bout des doigts d'étrangler cet homme ou de le précipiter en la mare des Fontinettes. Ce néanmoins, je saisis le fichu de Françon et, comme il ne pouvait en distinguer la couleur ni conséquemment le reconnaître, je me mis à essuyer soigneusement l'habit, voire jusqu'aux souliers imbibés de l'usurier.

« Moi vous ayant mouillé à l'eau de ces fontaines, il faut me pardonner, monsieur Malgrison, lui dis-je. Ma langue n'a menti de ma vie vivante, et, accusé par vous de menterie, excusez-moi si je vous ai causé déplaisir. J'ai regret à mon sot emportement, j'en jure la

Vierge et saint Joseph, et ma conduite envers vous, dans les années, vous prouvera ma repentance... Maintenant écoutez, à l'endroit des Agathon et de Frédéry, ce que je m'en vas vous dire. Et d'abord Frédéry s'étant assotté d'un joli cotillon de Soulaget, il n'en veut aucunement pour l'heure à Françoise Lazaire. Natif de Soulaget, j'ai été informé de la chose. Mais parce que Frédéry poursuit, du côté de Soulaget, le chemin de ses aventures, cela veut-il dire qu'un de ces quatre jours il ne prendra pas son galop devers Madières, ensorcelé par les jolis yeux de Françon? Point je ne répondrai de la route où sa rage amoureuse peut jeter notre poulain de Mirande. Raison pourquoi je vous répétais tout à l'heure : — Ne prêtez écus ni sous à Frédéry, laissez-le partir pour la guerre, pour cette guerre de l'Afrique, un pays situé au soleil, paraît-il, de l'autre côté de la mer qui est à Cette... — Et puis, cet enfant à l'armée, pensez-vous que son départ ne sera pas un gros allégement pour les Agathon? Que, pour aujourd'hui ou demain, Frédéry s'en aille manger à la gamelle avec les autres soldats africains, et bientôt, en votre sac de Nadalet, rentreront petit à petit les pièces rondes versées par vous en le sac de Mirande. Vous savez si, pour nous agrandir le revenu, nous nous escrimons le tempérament là-bas et si Sacripant

fait des siennes! Nous voici fin février tant seulement, et sept vingts bêtes, lourdes à ne se pouvoir traîner, sont au moment de chevroter. En tombera-t-il en notre escarcelle des sous et des liards, de l'argent et même de l'or! Tout cela pour vous, monsieur Malgrisson, pour vous seul.... »

Ayant essuyé l'usurier de cap en pied, je sautai en le chemin de Mirande.

VII

Les chèvres sont bêtes aimantes : boutant sabots en la cour, elles m'avaient entendu et remplirent la métairie de bêlements. Pour apaiser ce charivari, je m'approchai des étables, et dis un mot d'amitié à Sacripant. Lui s'étant tu, les autres l'imitèrent. Ce néanmoins, je ne grimpai à mon lit suspendu au-dessus des râteliers, et quittant mes chèvres, les mains humides de leurs pourlèchements, je m'en vins sous la fenêtre de Félice. Il m'avait paru, un petit jour filtrant à travers les contrevents de la chambre, qu'il y avait de la lumière en dedans. Je ne me trompais mie : accoté à la mangeoire de pierre de taille, le rayon frappa sur moi. Que faisait Félice à cette heure presque matinale? Peut-être, ayant conservé grand crève-cœur de mes paroles et ne pouvant dormir, tra-

vaillait-elle à la couture, comme elle avait coutume, le soir, à côté de l'Agathonne. Comment lui restituer paix et sommeil que je lui avais ravis? D'abord, je pensai à l'appeler, frappant sur ses contrevents, et à lui redemander mon pardon. Mais en quels mots lui conter ma peine? Ma langue se trouverait-elle assez déliée pour cette délicate besogne? et puis lui plairait-il m'écouter longtemps, car il faudrait parler longuement, ayant tant, tant de chagrin en l'âme? D'ailleurs si, entendant du bruit à sa fenêtre, elle allait prendre peur? une fille, c'est sauvage comme un oiseau, et une feuille émue au plus petit vent la peut effrayer...

Me perdant à mille réflexions, me fut avis que, pour annoncer à notre Hospitalière ma présence et mon déplaisir de l'avoir si durement traitée, point n'était besoin de heurter à ses contrevents, ni de lui parler. Il suffisait de lui chanter bien doucement, de façon à être tant seulement entendu d'elle, une chanson plaisante, comme aux temps anciens, quand nous étions enfants, elle, Frédéry et moi. Donc, pour ce faire, je suivis le rayon devant moi jusqu'à la fendille d'où il s'échappait, et, collant mes lèvres à même le bois, je commençai à basse voix ma romancine :

« Gente pastourelle,
Viens, tòn pastoureau

T'appelle :
C'est le renouveau,
La belle,
C'est le renouveau... »

Rien ne bougeant en la chambre non plus qu'en une tombe, je continuai :

« Jà, de sa voix grêle,
Entends le chevreau
Qui bêle :
C'est le renouveau,
La belle,
C'est le renouveau... »

Les contrevents s'ouvrirent tout d'un coup à m'aplatir la tête, et, de la fenétre, un homme sauta sur moi.

« Vas-tu te taire, stupide chevrier, vas-tu te taire ! »

Je me débarrassai vitement des mains que l'inconnu m'avait appliquées sur la bouche, et je l'étreignis en mes deux bras. Nous roulâmes dans l'ombre noire, accrochés vigoureusement l'un à l'autre. Les coups allaient bon train, comme vous pensez. Enfin, nous traînant sur le sol, la lumière de la fenêtre passa sur nous. Je reconnus Frédéry.

« Il faut que je t'écrase, méchante vipère d'Enfer ! » m'écriai-je, aveugle de rage.

Et, me tenant debout de toute ma taille, mon pied, armé d'un sabot ferré, était déjà levé sur la poitrine du fils Agathon, quand Félice, à demi-nue, parut à la fenêtre.

« Eran, mon Eran, s'écria-t-elle, cause de moi, ne lui fais de mal, je l'aime ! »

Mes doigts crispés et durs se ramollirent incontinent, et je courus vers l'Hospitalière... Elle avait refermé les contrevents... Je tombai évanoui au long de la muraille...

En nos monts Garrigues, les curés, connaissant chacun de la paroisse par son nom, interpellent volontiers leurs ouailles, du haut de la chaire, au prône du dimanche. Si Pierre, compatissant aux malheureux, sans tambour ni trompette, a assisté quelque voisin de son argent ou de son pain, s'il l'a aidé à rentrer le foin avant l'orage près de crever, ou bien encore à retirer son âne tombé en le profond du puits, comme il est dit aux Saintes Écritures, Pierre reçoit remercîments en l'église, devant le bon Dieu sur l'autel. Mais si, par contre, Paul, entendant ses intérêts tant seulement, cœur dur au pauvre monde, n'a aidé les indigents de ses deniers, a laissé le foin se mouiller, conséquemment se perdre, car l'erbes trempées fermentent

comme le vin en la tonne et chèvres n'en veulent plus; s'il a préféré, au lieu de donner un bon coup de main, que l'âne se noyât en le puits, Paul est molesté de la belle façon, devant les gens de tous les environs.

Depuis tant et tant, M. Alquier connaissait la conduite de Frédéry; ce néanmoins, crainte de lui porter tort, et par ainsi aux Agathon et à Félice qu'il avait en grande amitié, en chaire il s'était toujours tenu coi sur notre méchant sujet de Mirande. Il avait fallu que Frédéry remplît la paroisse de désolation pour que, des larmes en ses yeux, M. Alquier le menaçât de le prêcher. Croyez-vous qu'il le fit? Point. Bien au contraire : ayant cru avec nous autres que, touché de Dieu, Frédéry avait renoncé à faire carrousse avec filles perdues et à emboiser filles sages, il le loua en pleine Fête des Rois de son amendement, et lui promit, s'il continuait sa perfection commencée, le Paradis comme à un saint... Je vous dis cela, monsieur, à cette fin de vous prouver que le Démon se peut masquer en ermite, et même, aux yeux d'un curé, passer pour un ermite pénitent, s'il a bien caché ses cornes par-dessous son capuchon.

Les sens m'étant un peu revenus, je fus tout émer-

veillé de me trouver accoté derechef contre la mangeoire de pierre de taille, au milieu de la cour. Comment, de la fenêtre de Félice, étais-je avenu là?...

Un vent frais tirait parmi les noyers de Mirande, et le ciel, obscur encore, blanchoyait à la cime des montagnes prochaines. Le jour mettait un pas devant l'autre, lentement. Bientôt sonnerait l'heure de larguer le troupeau...

Je sentis faillir mon courage, et compris qu'en cet état je n'irais guère loin de la métairie. Volontiers je me fusse jeté en la mare des Fontinettes... Avec peine je marchai jusqu'aux étables, bien décidé à m'étendre en mon lit et à ne lancer chèvres dehors de ce jour. Viendraient les Agathon, Frédéry, Félice, point je ne mènerais au pâtis mes bêtes, et je quitterais Mirande, eux me contraignant à ma besogne accoutumée.

Quand j'entrai, les chèvres, pesantes, étaient couchées sur les brindilles de frêne tombées des râteliers, les unes dormant encore, les autres remâchant leur nourriture. Sacripant seul était debout, la barbe haute, les yeux ouverts. Me voyant, il vint à moi... Monsieur, si le cœur vous en dit, amusez-vous : j'embrassai mon bouc... Hélas! avais-je d'autre ami sur la terre!...

Tout aise d'être accolé, Sacripant bêla, et les chè-

vres, aussitôt sur pattes, répondirent. Lors, voulant avenir à mon lit, aucunement je ne le pus, empêché par le troupeau qui m'environnait tout entier. Ému, j'allongeai les mains sur quelques têtes préférées et les grattai à travers poils, comme chèvres aiment être caressées. Elles bondirent autour de moi et s'élancèrent vers la claire-voie qui barrait les étables...

Le jour avait grandi, et là-bas, du côté des Fontinettes, l'herbe de l'année nouvelle verdoyait à travers les arbres au feuillage grêle. J'étais bien las, bien malheureux; mais pourquoi rendre aux chèvres, si éjouies à ma vue, le mal qu'elles ne m'avaient fait, et, quand Frédéry seul m'avait blessé à la mort, les priver, elles, de pâture à leur accoutumance? Je quitterais sûrement Mirande, ne voulant m'exposer à verser du sang chez les Agathon; mais, pour l'aise de mes bêtes, je ne retournerais en mon pays, à Soulaget, que le nouveau pastour arrivé, et je les lui recommanderais encore, Sacripant surtout...

J'enfouis sous une pierre les affiquets de Françon, puis je tirai la chevillette, et s'abattit la claire-voie.

« Au large, Sacripant! » m'écriai-je.

Les chèvres, levant le museau pour humer l'air

pur et frais de la matinée, de suivre en colonne serrée leur beau capitaine.

Nous nous enfonçâmes sous les noisetiers, en le chemin descendant au long du ruisseau des Fontinettes.

Monsieur, moi, je suis né à la campagne, et je prends plaisir aux arbres, aux belles herbes et mêmement aux rochers de notre Larzac. Comment, étant fait de chair, se peut-on attacher au bois, à la pierre? Point ne me l'a dit le bon Dieu au jour du baptême. Mais, certainement, il doit vous être arrivé tout comme à moi d'aimer autre chose que vous-même et ceux de votre pays. Puis, sans parler de la beauté de ce qui vient de la terre, comme fleurs et plantes, ou qui tombe de la main de Dieu, comme oiseaux et chèvres, combien toutes ces choses et tous ces êtres sont plus doux que les humains! A moi, nature ne me fit de mal de la vie; mais gens... Et, tenez! ce Frédéry, cette Félice!...

VIII

Donc moi, Sacripant sur les talons et la *cabrade* avec, je m'en allais au long du ruisseau des Fontinettes. Mon estomac était serré, et ne sachant à quoi tenait telle faiblesse, il me semblait, ayant mis un pied en avant, qu'aucunement ne me serait possible de lever l'autre. Ce néanmoins je marchais, me soutenant, de ci, de là, aux ramures des saules et des noisetiers penchés sur l'eau.

En nos Cévennes, le jour du saint Patron, on s'éjouit en longs festins : plats, bouteilles et baisers enflamment le sang des jeunes et des vieux, et l'on croirait, à tels ébattements, le Paradis descendu sur la terre. Mais, la troisième nuit venue, léchés sont plats, vides bouteilles, couchées par fatigue fillettes; la voix

du maître appelle les hommes au travail, et chacun de reprendre le chemin de son endroit. En droiture celui-ci s'encourt à ses bœufs s'il est bouvier, ou à ses chèvres si pastour. Mais celui-là s'est perdu cent fois au long de la route, la tête troublée par le vin, et tombe finalement sur la neige ou sur la mousse, selon que saison conduit hiver ou été, auparavant que de toucher au logis.

A l'égal de ce dernier festoyeur, les jambes me faillirent, et je donnai contre le tronc d'un chêne vert à me faire éclater la cervelle hors des os du front. En fin de compte, étais-je ivre, moi aussi? Oui, oui! j'avais bu mon malheur, je l'avais bu tout entier en la cour de Mirande, d'une gorgée, sans ménagements, sans penser au lendemain, en prodigue, et mon malheur, plus fort que le vin d'aucune fête, m'avait grisé comme un tourde ayant pris son soûl dans les vignes.

Combien de temps demeurai-je de mon long étendu au pied du chêne vert? Je ne m'en souviens mie. Le fait est que je n'y étais point malheureux. La chose vous paraîtra extraordinaire, monsieur; mais, je dois vous l'avouer, adossé au tronc de l'arbre, les pieds noyés à l'eau des Fontinettes, c'était pour moi comme une existence nouvelle. Frédéry venait de planter le

couteau en la chair vive de mon corps, Félice en la chair vive de mon âme; eh bien! je ne m'occupais de Félice et de Frédéry non plus que si je ne les eusse connus. De vrai, j'étais là, ne me rappelant aucunement ma vie passée, attentif tant seulement aux rossignols, dont les chants aigus, mêlés au bruit des jeunes feuilles émues par la brise matinale, chatouillaient mon oreille plus plaisamment que ne le fit jamais flûte ou chanson de pastoureau.

Comme si rien au monde ne me touchait davantage, je suivais, dans les noisetiers, l'oiseau sautelant de branche en branche, tour à tour interrompant et reprenant son couplet. En ce moment où je devais être malheureux plus qu'il n'est permis à un homme, un rossignol m'intéressait, et tellement que je n'entendais d'autre occupation possible sur la terre...

Mais bientôt, se détournant de cet objet, mon attention passa au ruisseau clairet des Fontinettes. De mes deux yeux grands ouverts, je regardais l'eau et m'amusais beaucoup aux combats des petits poissons qui y nageaient, frétillaient gentiment... Tiens! une fourmi volante se posa sur ma main et me mordit au sang. Je la pris et lui coupai les ailes... Ah! cette fourmi volante, combien je me divertis avec elle! D'abord, plaçant mon long bâton de pastour en équilibre sur une

pierre, au milieu du ruisseau, je l'obligeai, de mon mieux l'engardant de tomber avec une brindille de saule, de cheminer de bout en bout. Tant pis, si, nonobstant mes précautions, le bâton venant à pencher sur l'eau, elle se noyait. Que de fourmis volantes devaient s'être noyées déjà, depuis la première fourmi volante au monde! Et puis combien passaient par le bec affamé des oiseaux! La mienne ne se noya point. Je la repris en mes doigts, et... Monsieur, monsieur, excusèz-moi de toutes ces *innocences* que je vous baille là. Si j'étais fol, au long du ruisseau des Fontinettes, véritablement fol, ce n'était point ma faute à moi, mais la faute à Félice, à cette Hospitalière de Mirande...

« Eran ! Eran ! »

Vivement je me retournai. C'était le père Agathon.

« Et ton bissac ? dit-il.

— Gardez-le.

— Par ainsi tu ne déjeuneras point ce matin ?

— Je ne me soucie de reprendre goût au pain de Mirande. »

Il laissa aller le bissac sur l'herbe, puis, son cœur pour moi donnant des forces à ce vieux, il me souleva de manière à me planter droit sur pieds.

« Eran, tu es malade ?

— Peut-être un peu, notre maître.

— La femme est au Caylar, où Frédéry tire le sort, et ne te pourra préparer tisane; mais, en l'attendant, retourne te coucher en ton lit, j'aurai vigilance à la *cabrade*.

— Père Agathon, vous plairait-il me mettre contentement en l'âme ? Donnez dorénavant, pour tout à fait, votre œil au troupeau. Moi, à ce que je pense, j'aurais affaire pressante du côté de Soulaget.

— Tu veux t'ensauver de Mirande ?

— Savez-vous que j'étais juste tout jeunet de huit ans, quand je chaussai sabots à seule fin de suivre vos chèvres, et que me voici à présent avec vingt-cinq hivers, autant de printemps, d'automnes et d'étés sur le dos ?

— Donc les heures te durent à ma demeurance ?

— Il ne me fâcherait de revoir Soulaget et la hutte où j'ai tété le lait de l'Eremberte, aux jours anciens de mon enfance. »

A tels devis, le père Agathon se fit soudain plus pâle que sa longue barbe, laquelle était blanche à souhait, et à moi vint le tour de le soutenir en mes bras.

« Ah ! mon Dieu-Seigneur, balbutia-t-il, ah ! mon Dieu-Seigneur, tous les malheurs à la fois : — Malgri-

son menace Mirande avec du papier marqué, le sort à cette heure menace Frédéry avec ses numéros, toi, tu menaces l'Agathonne, Frédéry, Félice et moi avec ta partance... »

Je le fis seoir à mon côté, comptant que la force me resterait de l'endoctriner par raisons douces et câlinantes. Mais lors, en place des mots tendres qui devaient tomber de mes lèvres, grosses larmes s'échappèrent de mes yeux.

« Oh! père Agathon! répétai-je, oh! père Agathon!

— Eran, il est remède à ta maladie.

— Non, non.

— A quelle fillette en as-tu?

— Fillette! fillette!... Qu'en savez-vous?

— J'ai aimé en mon jeune temps, et j'ai connu comme toi grands crève-cœur d'amour.

— Vous, père Agathon, vous si sage et si prudent!

— Jeunesse animant tout l'homme, il n'est ni sagesse ni prudence capables de le contenir. Il faut que le sang fasse sa folie : ne débordant du cœur trop plein, il le crèverait... Eran, mon ami, les larmes que tu verses, je les versai auparavant que toi.

— A n'en point douter, c'était pour l'Agathonne?

— On l'appelait la *Reine* de Navacelle.

— Mais elle au moins vous rendait sou à sou l'ami-

tié que vous lui donniez, et, à la nuit, jamais elle n'ouvrait sa fenêtre aux galants. »

Les lèvres riantes du père Agathon devinrent sérieuses et tristes.

« Eran, me dit-il, à présent je connais ta Reine.

— Vous connaissez!... vous connaissez!...

— Pourquoi t'assotter de cette méchante fille?

— Mais elle est bonne, père Agathon, elle est bonne... Ah! si vous saviez... Certes ses égarements me mettent deuil au cœur; mais, moi les lui pardonnant, pourquoi, vous, lui en tenir intérêt?

— A moi ils sont plus dommageables qu'à toi-même.

— Plus dommageables!... Hélas! père Agathon, si, en mon cœur, vous pouviez lire comme en le livre de la *doctrine*, vous verriez lequel de nous deux est crucifié sur la croix du bon Dieu... Plus dommageables qu'à moi!... Tenez! j'aimerais mieux recevoir le dernier coton en la bouche, être couché sur la planche dernière, jeté au fond du trou, que revoir ce que j'ai vu cette nuit.

— Cette créature d'Enfer causera ma ruine...

— Elle, père Agathon, elle!... »

Il se leva en grande colère, ramassa le bissac, le relança au pied du chêne vert; puis, me regardant fer-

mement dans les yeux, comme fait loup dévisageant chien de berger :

« Par ainsi tu veux tirer droit devers ton pays? me dit-il.

— Il le faut.

— A ton plaisir, Eran.

— Merci, notre maître. »

Ce disant, derechef je me laissai choir. Le père Agathon vers moi fit diligence.

« Courage, Eran, me dit-il, souriant de nouveau. Souffrances d'amour sont cruelles et piquent plus profond qu'épines d'églantier ou de houx; mais Dieu ne voulant que tout le sang de l'homme parte par ces piqûres, sa main les ferme qui les a ouvertes. N'aie crainte, demeure à nous, tu reviendras à bien.

— Comment! la ruine des gens de Mirande est de son fait?

— Les affiquets de son cou, c'est mon argent.

— Les affiquets!... Quels affiquets? Jamais je ne vis à sa personne ni or, ni argent, ni laiton.

— O aveuglé! aveuglé par amour!... Et ses fichus franchés de soie, et ses bonnets à rubans... par ainsi aucunement tu ne les vis?

— Françon! m'exclamai-je, étouffant de joie.

— Oui, Françon, Françon des Fontenille, Françon

l'emboiseuse, la mort du pays, laquelle, si tu ne te ravises tôt, te mettra à la besace et au bâton.

— Au moins, si je la prends pour femme, elle n'allongera plus la dent sur votre bien, où, si à la légère, la laisse pâturer Frédéry.

— Frédéry ! dit-il, riant à bénédiction. Pauvre Eran ! Frédéry est en bonne voie de fils, et ne galantise plus à la ronde, comme il faisait. Le renard ripaillant en ton terrier, vient, non de Mirande, mais de Nadalet.

— Malgrison !

— Malgrison l'usurier, Malgrison qui me tient en ses doigts où il me serre toujours davantage, et où j'éclaterai sans nul retard comme une noisette de la Madeleine. »

Levant, aux étables, la pierre qui cachait les dépouilles de Françon, combien à moi devenait facile la confusion de mon maître ! Mais à quoi allait, pour le père Agathon, telle découverte cruelle, sinon à pleinement le contrister, connaissant que Frédéry, non Malgrison, était le vrai, l'unique artisan de sa ruine. Je n'eus point le cœur de convertir en larmes les rires dont ses lèvres étaient coutumières, et je me tins coi sur le compte de son enfant, nonobstant une

envie furieuse de mordre à belles dents en la peau de mon ennemi. Crainte de ne point maîtriser ma langue, laquelle, chargée de méchantes paroles, me sifflait en la bouche comme langue de vipère gonflée de venin, je me levai vitement, et, passant mon bissac au col :

« Père Agathon, dis-je, je mangerai le pain de votre fournée durant trois jours encore; mais, la chose étant délibérée, la troisième journée faillie, je piquerai devers mon Soulaget. Ce néanmoins, n'ayez nul chagrin : ma partance ne vous sera dommageable. Demain, au calendrier de l'année, sonne le premier jour de mars, et va commencer la dispersion des chèvres en leurs endroits par la montagne. Là, elles chevroteront tranquillement, loin de Mirande, nourriront cabris et vivront jusqu'au prochain ***abouquissage***. Les étrangères parties, le nouveau pastour n'aura pas grand'peine à garder le demeurant du troupeau, réduit à vingt bêtes, Sacripant avec... Vous voyez, nécessité n'est pas de moi par ici... A présent, pour cette Françon et l'homme de Nadalet, mettez fiance en mon amitié... »

Ma voix s'enrouait à telles paroles douces, et finalement elle ne trouvait passage en mon gosier, qui se serrait à mort d'homme s'ensuivre, quand, avisant

mon bouc, lequel écimait un amandier de ses fruits tout jeunets et tout tendres :

« Sacripant! m'écriai-je, Sacripant! »

Le bâton levé, je traversai le ruisseau, pieds et sabots en l'eau courante.

Une fois de l'autre côté des Fontinettes, je ne regardai plus derrière moi, et j'entrepris, la *cabrade* me mangeant les talons, le chemin pierreux de Sauve-Plaine.

IX

Vrai est que la terre de Sauve-Plaine, de soi, était plus belle et plus plaisante que pas une aux environs de Mirande. Enfouie en une combe profonde et par ainsi abritée des vents toujours en guerre aux montagnes, pommiers n'y manquaient, ni amandiers, ni figuiers, ni autres arbres de bon rapport et de joyeuse venue. Le ruisseau des Fontinettes, endigué à l'effet d'aller tourner la roue du moulin, au Mas-Bernat, passait au-dessus; et, les pluies ou les neiges venant à grossir les eaux, elles débordaient au long des pentes. L'herbe poussait drue parmi les rigoles humides, et moi, quand d'aventure le dégoût me prenait des pâtures lointaines ou que les provisions d'hiver tiraient sur la fin, j'étais coutumier de conduire mes bêtes se rafraîchir la dent en cet endroit peu distant de

la métairie. Après nos granges encombrées de luzerne, de trèfle, d'esparcette, de ramures sèches de frêne et de bouleau, Sauve-Plaine était comme une seconde réserve à la *cabrade.*

Ce matin-là, je plantai mon bâton en Sauve-Plaine; non que les râteliers eussent, brin à brin, avalé toutes nos conserves, ni que l'envie faillît à mes jambes de pousser plus haut dans la montagne. Non, non! Je m'arrêtai à Sauve-Plaine tant seulement parce que possible ne me fut de bouter les pieds plus loin. Le souffle mourant sur mes lèvres, je ne pouvais marcher. Accoté au rocher, derrière qui clapotaient les eaux des Fontinettes, j'étais là tout comme la lampette de l'Agathonne, quand, l'huile manquant au fin bout de la mèche, elle menace de mourir. A moi aussi, l'âme me vacillait...

Monsieur, à ce moment où je ne voyais que barres rouges et barres noires devant mes yeux, ayant bien les trois quarts de mon homme en le pays des taupes, Sacripant me sauva. Je vous ai parlé de ce bouc, le plus beau, le plus fort, le plus vaillant aux entreprises de nature qu'on eût jamais connu aux Cévennes-Hautes. Mais, à sa beauté non pareille, à sa force surprenante, à sa vaillance aux époques marquées de

l'*abouquissage* des chèvres, ne se bornaient les qualités de ce mien ami. Sacripant avait de l'esprit et de la connaissance à en revendre au maître d'école de Navacelle, et M. Alquier, lequel, ayant folâtré avec lui, aimait à le caresser, malgré le dire des gens qui veulent que bouc soit bête du Démon, souvente fois m'a répété :

« Voilà un animal qui en remontrerait à plus d'un humain. »

Donc, me voyant battre de l'aile, à l'égal de l'oiseau frappé par la décharge tout à la cime de la branche, Sacripant avait grimpé au long de la roche nue qui remparait les Fontinettes ; puis, grattant la terre gazonnée de ses quatre pattes au bord du bief profond, l'eau s'était précipitée en la rigole, et le jet avait coulé en droiture sur mon front. D'abord, je n'eus guère le sentiment de ce qui se passait, mes yeux étant presque fermés et mon jugement perdu. Mais, Sacripant élargissant toujours la rigole, l'eau devint si abondante, que j'en fus complétement inondé. Je relevai la tête et appelai le bouc. Il accourut joyeusement.

« Marchons ! » m'écriai-je.

La *cabrade* cabriola par-dessus le ruisseau, et,

Sacripant tirant vers le haut de la montagne, tout entière elle le suivit.

Moi, je marchais et mêmement j'aurais couru comme une *patte-courte*, si Sacripant, moins bien intentionné à son maître, au lieu d'aller d'un pas mesuré et de contenir le troupeau, eût battu vitement des quatre jambes, comme il faisait à son accoutumance, entraînant chèvres et berger. Rafraîchissant tout mon corps, l'eau des Fontinettes lui avait restitué force et agilité, et j'allais en avant tout éjoui de ma vaillance, ouvrant la bouche et le nez pour prendre plus d'air, semblablement à un malade revenu tout d'un coup à sauveté. Plus n'était besoin de m'appuyer aux arbres ; je cheminais en le sentier raide, me servant à peine du bâton.

Arrivé à la lisière des arbres, à l'endroit où commençait la plus belle pièce de blé des Agathon, je ne sais pourquoi je me pris à chanter :

« Gente pastourelle,
Viens, ton pastoureau
T'appelle :
C'est le renouveau,
La belle,
C'est le renouveau... »

A vingt pas de moi, au long de la haie d'épine

noire abornant Sauve-Plaine, quelqu'un soudain répondit :

Jà, de sa voix grêle,
Entends le chevreau
Qui bêle :
C'est le renouveau,
La belle,
C'est le renouveau.

« Félice! » m'écriai-je.

Je m'encourus devers la haie.

L'Hospitalière était là, jupes gentiment retroussées jusqu'aux genoux, sarclant le blé des Agathon.

« Bonjour, Eran! » dit-elle en relevant sa jolie tête, autour de qui papillotaient des cheveux jaunes comme les louis d'or de Malgrison.

Je la regardai avec colère; mais, la regardant encore, bientôt je ne la vis plus...

Vous est-il arrivé quelquefois, étant de loisir, de fixer vos yeux sur la roue du soleil? Auparavant que la roue eût tant seulement fait un tour sur son essieu, n'est-il pas vrai que, par crainte d'aveuglement, vous aviez fermé les paupières? Je n'entends rien à cette chose, mais le visage de Félice ne se pouvait regarder, tant blanche était la peau de ses joues, roses ses lèvres, brillantes ses petites dents de chat. J'ai ouï dire à M. Alquier que l'âme est la lumière du corps. Quelle

âme devait avoir notre Hospitalière, toute sa personne s'en trouvant à ce point illuminée !

Son sarcloir fiché en terre, Félice vint à moi et me prit la main.

« Tu le vois, Eran, je n'ai mis en oubli ta chanson, me dit-elle.

— Et du chansonnier, en a-t-on gardé souvenance? répliquai-je.

— La chanson est en ma mémoire, mais le chansonnier en mon cœur, Eran.

— Ton cœur!

— Je chante la chanson, mais j'aime le chansonnier.

— Tu m'aimes !

— Ai-je d'autres amis en le monde que mère Agathonne, père Agathon et toi?

— Et Frédéry ?

— Vienne Pâques, et Frédéry doit me prendre pour femme.

— Donc, Frédéry étant ton promis, il passe le premier en ton amitié, et nous après lui, les gens de Mirande.

— « Femme aime ton mari par-dessus tout, avant tes terres, ton bétail et tous ceux de la contrée, » disait M. Alquier mariant la fille du Mas-Bernat.

— Et moi, et moi, que ferai-je? que deviendrai-je?

— A Navacelle, à Madières, à Nadalet, mon Éran, Dieu conduisant ton cœur, tu trouveras fillette jolie et à ta convenance.

— Ah! Félice, méchante Félice! après toi, plus de fille n'est sur la terre pour le fils d'Érembert et d'Éremberte, de Soulaget!

— Es-tu fol, mon Éran!...

— Oui, je suis fol, Félice, fol de toi à ce point, si tu m'aimes un peu, d'oublier la conduite de Frédéry et de me marier à toi, nonobstant l'affront de cette nuit passée... Tiens, Félicette, veux-tu que, sur mes bras tendus, je t'emporte jusqu'en ma hutte de Soulaget, te prouvant ma force et mon amitié? La hutte, est au bord de l'eau, un peu endommagée et ne vaut Mirande. Mais, tu verras, les oiseaux venus au nid, comme le nid se fera beau, doux, plaisant aux siens, et combien joyeuses nos chansons! Le communal tirant vers le Caylar est grand : nous aurons chèvres et cabris en ce pâtis à tout le monde. Puis viennent les premières pièces blanches, et nous achèterons un bouc. L'*abouquissage* est de si bon rapport chez nous!... Va, Félice, aux petits, quand ils naîtront, berceau mollet ne manquera, ni linge blanc, ni peau laineuse de mouton pour les engarder du froid. Ah!

comme je les entre-baiserai ! Ils seront si beaux, donnant en leurs traits toute ta portraiture... Ici, malgré les Agathon, par Frédéry, chagrins de toute espèce t'attendent ; là-bas, par moi, éjouissances, consolations, vie de Paradis !... Au long des Fontinettes, à quelques pas de Sauve-Plaine, passe le chemin de Navacelle ; courons à la paroisse consulter M. Alquier. M'est avis qu'en toutes choses, mariage premièrement, il est sage de mettre le bon Dieu de son côté... Allons, Félice, allons, viens-tu ? »

Je lui passai mon bras à la taille, l'entraînant devers Navacelle.

« Non, non ! laisse-moi, Éran, laisse-moi ! s'écria-t-elle.

— Par ainsi, dis-je en grande colère et la retenant toujours, tu ne sais pas que Frédéry t'abandonnera ?

— Il m'a juré fidélité à la vie.

— N'avait-il pas juré pareillement aux autres ?...

— Aux autres ?

— Oui, à cette Françon des Fontenille, par exemple...

— C'est Malgrison qui s'est assotté de Françoise Lazaire.

— Et le sort t'enlevant Frédéry, le suivras-tu à l'armée dans les régiments de soldats ?

— S'il tombe, il ne partira point.

— Attendra-t-il que les gendarmes du Caylar viennent le gripper à Mirande?

— Point ne viendront les gendarmes, Malgrison, de son argent, ayant envoyé un autre soldat aux armées en place de Frédéry.

— Le bas numéro tiré du sac, un rouge liard ne sortira des mains de Malgrison, c'est Éran, de Soulaget, qui te certifie cela.

— Ah! mon Dieu-Jésus! mon Dieu-Jésus! je tremble!

— Viens!

— Non, non!

— Frédéry partira, ma Félice.

— Je le suivrai en tous pays!

— Viens à Soulaget!

— Non, non, non!

— Il faudra donc que je t'y porte!... »

La saisissant avec force, je l'enlevai de terre. Mais sa tête tomba sur mon épaule..... Elle se trouva mal en mes bras.

X

Nous étions non guère loin du chemin de Navacelle; en cet endroit, poussait herbe délicate et menue sous des taillis de châtaigniers sauvages. Vitement je déposai l'Hospitalière évanouie sur ce lit de nature, et, la gourde tirée du bissac, je la présentai à sa bouche. Les gouttes de vin clairet brillèrent au long de ses lèvres et de son col; mais quelques-unes ayant cheminé en l'intérieur du corps, allèrent réveiller l'âme endormie. Félice ouvrit les yeux et me regarda. Oh! ce regard!... je ne l'oublierai de la vie, vivrais-je cent ans et plus. Ce regard me creva le cœur, et, soudain, éprouvant combien ma conduite avait été malséante et cruelle, je me pris à pleurer, et de grosses larmes s'il vous plaît, de grosses larmes, comme lorsque, étant enfantelet, l'Éremberte me battait

pour fougasse volée en la huche ou fromage entamé en la fromagerie.

« N'aie peur, ma Félicette, lui dis-je d'une voix câline, la voyant toute tremblante, plus je ne te causerai chagrin, je te le promets... Partant pour Soulaget et disant adieu à Mirande, la peine un peu m'a troublé les esprits. Mais me voici à genoux, te demandant pardon tout comme à la sainte Vierge de notre église. Sois à Frédéry, puisque aussi bien tu as fait choix de ce garçon. Frédéry est un Agathon, par conséquent, l'âge mûrissant le fruit, de dur et vert, à la longue il deviendra doux et plaisant à la bouche...

— O mon Éran, le voilà! le voilà! » fit-elle se mettant vitement debout.

Elle allongeait le bras vers le chemin de Navacelle, lequel est aussi celui de Madières.

Je vis paraître Frédéry. Il courait à longües enjambées, comme fol. Il arriva. Quelle pâleur épandue sur tous ses traits, ciel du bon Dieu!

« Eh bien? s'écria Félice.

— Numéro neuf, répondit-il.

— Neuf! fit-elle à voix mourante.

— Regarde! »

Il lui montra un morceau de papier. Égarée, elle le prit, le tourna, le retourna en sa main. Soudainement,

des larmes grosses comme pois chiches de chez nous, pointèrent au long de ses cils.

Les yeux de Frédéry se troublèrent et les miens pareillement, je ne dis pas non.

« Courons-nous-en à Nadalet ! » dit Félice.

Frédéry secoua la tête, en grande tristesse.

« Tu as donc vu Malgrison ? demanda-t-elle.

— Il était au Caylar avec ceux de Nadalet.

— Et qu'a-t-il répondu à ton dire ?

— N'ayant prêté huit cents francs pour la masse, il ne veut en bailler deux mille pour le marchand d'hommes.

— Il avait promis son argent, si tu tombais.

— Ce néanmoins, il le refuse. Un homme de chez nous lui a donné conseil de me laisser partir pour la guerre.

— Un homme !... Quel homme ?

— Il a nom Éran, de Soulaget... »

Les yeux de Félice s'enflammèrent.

« Misérable chevrier ! s'écria-t-elle, à cette heure, j'entends toute ta méchante conduite et tes paroles câlines de Sauve-Plaine. Ayant pris goût à ma figure, tu voulais mon amitié, et, Frédéry faisant ombre à tes désirs, tu t'étais juré de me le perdre. S'il tombait au sort, Malgrison ne déliant sa bourse, mon galant

Saisissant Frédéry, je le jetai à quelques pas et me précipitai vers l'Hospitalière, laquelle déjà s'ensauvait du côté de Mirande, criant :

« Au secours ! au secours ! »

Mais, à part le bruit des Fontinettes toujours jasant, la campagne faisait paix à cette heure tirant sur le tard.

Je rejoignis Félice haletante et folle.... Je l'étreignis en mes bras.... Se débattant, elle m'échappa, et, comme une biche sauvage dépistant les chiens, disparut dans les fourrés de noisetiers et de saules.

Moi pourtant, flairant Frédéry sur mes derrières, j'allais toujours en avant... Enfin, à travers le feuillage, j'entrevis cette Hospitalière... Je m'élançai !... Sortant des sentiers perdus sous les arbres, soudainement Félice m'apparut tout entière. Elle était au bord de la mare des Fontinettes, debout sur cette même pierre où, devisant, nous nous étions souvente fois sis ensemble. Son visage, encore que très-pâle, était plus calme, et moins effaré son regard.

Je bondis à travers les rocailles.

« Éran, s'écria Félice, traquée en son dernier refuge, un pas de plus de toi et je me jette en la mare des Fontinettes. Morte tu m'auras, non vivante ! »

Les genoux me flageolèrent incontinent, et je trébuchai dans les rochers feutrés de mousse verte...

Frédéry, par un autre chemin, ayant atteint l'Hospitalière, la soulevait en ses bras et s'encourait avec son fardeau devers Mirande.

Moi, oublieux de tout, voire de mon Sacripant en pâture encore à Sauve-Plaine, je descendis du côté de la hutte de l'Éremberte, répétant d'une voix étouffée, toute mouillée par mes larmes, le couplet de la romancine cévenole :

« Gente pastourelle,
Viens, ton pastoureau
T'appelle :
C'est le renouveau,
la belle,
C'est le renouveau... »

FIN DU LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

ÉRAN

I

Soulaget !... Soulaget !... Tenez, monsieur, levez-vous, et si vous voulez avoir une idée du pays, venez à la fenêtre. De Mirande, bâtie sur un rocher qui fait saillie à notre montagne, vous pouvez dénicher de l'œil les hameaux et les mas composant la paroisse de Navacelle... Voyez-vous, là-haut, à cet endroit où la neige blanche comme un drap sortant de la lessive semble entrer en le ciel tout brouillé, voyez-vous une tour carrée? C'est le clocher de notre église. Voilà Navacelle. La tour paraît ronde, regardée d'ici; mais ne vous étonnez si, passant par là, vous la trouvez carrée. Vrai est qu'elle est carrée...

Maintenant, attention ! je baisse le bras et l'arrête sur ces gros arbres tout neigeux. Ne tirant vent quelconque qui les décharge et donne de l'aise aux branches, on penserait, non des châtaigniers, mais des rochers de notre Larzac. Ah ! monsieur, combien hiver change la figure des choses ! Le printemps ayant soufflé son haleine chaude, faites un tour encore à Mirande, et cette masse immobile qui ne vous dit rien, vous parlera par toutes ses feuilles et tous les oiseaux sautelant aux profondeurs de ses ombres. Cette châtaigneraie, qui était le meilleur morceau du bien des Fontenille, le pain béni de leur fournée, m'appartient aujourd'hui. Tant plus j'ai été malheureux, tant plus je suis devenu riche....

Donc il reste convenu que, derrière mes châtaigniers, babillent les maisons de Madières ; car, prenez toujours cela dans votre sac, gens de Madières et babillards c'est tout un en pays cévenol...

Présentement il s'agirait de Mirande. Mais vous et moi connaissant le nid, lequel en vaut bien un autre, passons... A propos, j'oublie le ruisseau et la mare profonde des Fontinettes, un peu au-dessus de la métairie, là où surplombent ces granits noirs. — Aïe ! aïe ! poussons plus loin : mon cœur crèverait à séjourner

aux Fontinettes. Monsieur, c'est là... Gardons, s'il vous plaît, les Fontinettes pour la fin...

Quittons Mirande, enfilons le sentier où vous remarquez des pas creusés en la neige, suivons-le, suivons-le toujours au long de la pente, tournons ce bloc détaché de la roche mère de notre Larzac. Hardi! nous y sommes, c'est Nadalet!...

Par exemple, il ne faut songer à vous montrer ni le Mas-Bernat, ni Saint-Maurice, ni les Combettes. Ces endroits sont perdus en des gorges où le soleil n'est jamais descendu ; faisons comme lui...

Nous sommes sortis de Nadalet, et nous continuons à descendre vers le creux de la vallée, au milieu d'affreuses pierrailles. Bientôt nous entendons un grand bruit. C'est l'eau des Fontinettes. Ayant tourné la roue du moulin, au Mas-Bernat, elle revient toute joyeuse, cette eau, et, sortant de son bief, elle s'épand en nappe brillante du haut de la roche nue. Elle éclabousse quelques maisonnettes éparpillées sous des noyers tout ébranchés par le grand âge. C'est Soulaget, mon Soulaget, nous arrivons!

D'abord, je vous dirai que ma hutte étant la plus mal à point de l'endroit, je n'eus peine à la reconnaître, et que même il ne me fallut toute la vigueur

de mes bras pour en forcer la porte, cette porte ayant été ouverte pour emporter l'Érembert au cimetière, et personne, paraît-il, n'ayant songé à la refermer derrière la morte. Moi, reparaissant à mon Soulaget, j'eusse recrépi la maison, et, repartant, poussé la cadole. Mais, les dernières gouttes d'eau bénite jetées sur la pauvre Éremberte, je galopai devers Mirande, pleurant, sans comparaison, à l'égal de Notre Seigneur arrêté par des brigands en la forêt des Oliviers, et ne pensant à Soulaget non plus qu'aux pays qui ne sont pas d'ici et desquels je me soucie, ne les ayant pratiqués, comme de la lune. M. Alquier vous racontera si possible lui fut de me faire jamais redescendre en mon village, mêmement le dimanche, quand, sur le chaud du midi, ne larguant ma *cabrade*, j'avais toute liberté de mes jambes.

« Tes oncles de par là-bas voudraient bien voir si la barbe pousse au long de tes joues et quelle mine te font les années, » me répétait-il.

Et moi de répondre :

« Dites à mes oncles Granier et Baduel, semblablement à ma tante Priscille, que la barbe fait des siennes comme à tout homme de mon âge, et que mon museau n'effraye guère les gens de Mirande; mais qu'ayant deuil au cœur de l'Érembert et de

l'Éremberte, point je n'irai me désoler en la hutte où je les ai perdus.

Et remarquez, monsieur, comme les malheurs se montent sur le dos les uns aux autres, et comme le plus grand étouffe le plus petit.

Au monde, point n'avait été de femme meilleure que l'Éremberte, plus tendre, plus douce, plus précautionnée en toutes manières à son enfant. Le grand Érembert parti pour le voyage en dessous la terre, la malheureuse femme, seule et estropiée, — elle s'était cassé la jambe droite, tombant d'un noyer, — entendant gratter la misère à sa porte, avait voulu m'arracher, moi premier, aux dents de la louve. Pour elle, se laisser manger ne lui pesait une once, comme généralement aux mères on ferait tout, pourvu que soient sauvés leurs petits. Elle me plaça chez les Agathon. Mais moi, mangeant pitance à Mirande, point je ne me faisais faute de penser à la pauvre délaissée, et, mes jambes au cou, quand propice sonnait l'heure, combien de fois je courais à Soulaget, portant en mon bissac de pastoureau pain et fromage économisés en cachette, et souvente fois des sous retirés de la vente de quelque perdrix ou *patte-courte* prise à mes piéges dans les bois. Comme l'Éremberte me caressait, m'embrassait, me baisait,

et comme je lui rendais toutes ses cajoleries jusqu'à la faire pleurer !... Oh! je m'en souviens, une fois nous fûmes trop contents, et, ayant apporté montagne de victuailles, j'allai quérir mes oncles Granier et Baduel, mêmement ma tante Priscille, à seul effet de mordre avec nous au gibier. Quelle fête!... Mais le bon Dieu, — peut-être sait-il ce qu'il fait, — veut qu'après noce vienne enterrement, et ce fut quelques mois après cette liesse avec la famille que l'Éremberte s'en alla.

Le jour où cette femme de qui je tenais vie m'avait laissé, je m'étais assermenté que plus je ne bouterais pieds en notre hutte, crainte de trop grand crève-cœur, et, maintenant, une autre femme m'abandonnant, le chagrin nouveau emportait l'ancien, et je revenais à Soulaget que j'avais fui, six longues années durant. Voilà les hommes!...

A la fin des fins, il fallut fermer cette porte ouverte et s'installer en la hutte. Les bras enfiévrés comme la tête, en peu de temps je fis force besogne, et la nuit n'était encore faillie au complet, que la paillasse de l'Éremberte, gonflée de fougères sèches nouvelles, s'arrondissait sur les banquettes de chêne, que les cruches de grès avaient été remplies aux Fontinettes et

qu'un feu clair de bruyères flambait dans l'âtre tout éjoui.

Je ne pensais à rien, mettant toutes choses en ordre en ce pauvre réduit. J'allais à droite, à gauche, arrangeant, serrant sur une étagère les sabots de l'Érembertе, qui avaient roulé sous mes pieds, suspendant à un clou la peau de bique dont se couvrait le grand Érembert, abandonnée également sur le plancher. Debout contre un escabeau de bois était resté un gros balai de genêt, je le saisis... Au dehors, on frappa un grand coup à la porte. Etait-ce mon oncle Baduel ou mon oncle Granier? En ce moment, il me déplaisait voir figure humaine, et, posant le balai, je me sis sur l'escabelle, bien décidé à ne donner signe quelconque de vie... Second coup... Un frémissement de colère m'alla dès cheveux aux orteils. Ce néanmoins, je me contins... On poussa la porte... La flamme des bruyères tombée et tout étant noir en la hutte, on ne m'avisa point. Mais moi, dans la lumière de la porte, je distinguai une forme longue, autour de qui le vent faisait flotter les plis d'une robe. C'était, à ne s'y tromper, une femme...

« Félice! m'écriai-je, bondissant vers l'inconnue.

— Pourquoi, quand je heurte à ta porte, ne point me l'ouvrir, Eran? me dit une voix plus sévère que n'avait coutume la voix de M. Alquier.

— Et que me voulez-vous ? répondis-je, en grand dépit de ma déconvenue.

— Jette une poignée de lavandes en le foyer, puis nous verrons. »

Mes doigts crispés saisirent les lavandes et les lancèrent ébouriffées dans l'âtre noir. Touchant au feu de bruyères endormi sous la cendre, les lavandes s'enflammèrent. M. le curé mit à profit la lumière éclairant la hutte pour prendre l'escabelle de bois que j'avais désertée et s'y seoir, l'ayant approchée du feu. Moi, je le regardais faisant délibérément toutes ces choses, et j'avais autant envie de me fâcher de son sans gêne en ma maison, que de l'embrasser pour la liberté qu'il lui plaisait s'attribuer en un logis tant pauvre que le mien. Finalement, respectant cet homme et l'aimant aussi dans le fond, crainte de lui causer déplaisir, point je ne lui adressai la parole. A pas de fourmi j'allai vers le feu, et, m'appliquant à en nourrir la flamme avec quelques brindilles de noyer fagotées aux temps environ de l'Éremberte, j'attendis qu'il convînt à M. Alquier de me dire le pourquoi de sa visite, quand personne, en la paroisse, pas même les gens de Mirande, ne me savait venu à Soulaget.

« Eran, tu ne dois plus songer à Félice, » murmura-t-il soudain, tournant vers moi son visage triste.

A ce coup inattendu, mes deux mains tremblantes laissèrent tomber dans le feu un fagot tout entier de branchages.

« Et qui vous a dit que je songe à elle? répondis-je.

— Je viens de Mirande, et Félice...

— Eh bien! si vous éprouvez aise à écouter les almanachs de cette Hospitalière, retournez-y, à Mirande.

— Pour lors, il n'est pas vrai que tu aies conçu amitié pour elle?

— Moi m'assotter d'une bâtarde!

— Si dépit amoureux ne te gonfle le cœur, pourquoi donc quitter Mirande?

— Besoin de Soulaget. »

La cheminée flambait comme une bouche de l'Enfer. M. Alquier recula de quelques pas. Puis, arrêtant sur moi ses deux yeux où se miraient les flammes :

« Eran, tu aimes Félice! » me dit-il à paroles lentes.

Il me sembla qu'une main cruelle me promenait en la poitrine un des tisons embrasés du foyer.

« Ce n'est pas vrai! m'écriai-je, ce n'est pas vrai! »

Il se leva, et, appuyant sa main droite sur mon cœur :

« Tu l'aimes ! » reprit-il.

Je sentis mourir mes jambes, et, de tout mon poids, je tombai lourdement sur le sol.

II

Jamais on ne vit deux hommes de caractère plus divers que mon oncle Baduel et mon oncle Granier. Tant plus celui-ci était triste, tant plus celui-là, gai. Et si gai, mon oncle Baduel, que ma tante en était morte de chagrin, voyant qu'au lieu de travailler, il ne prenait cesse de rire et de caresser bouteilles à l'envi. Maintenant, veuf et pauvre, il vivait chez mon oncle Granier et ma tante Priscille, les aidant aux travaux de la terre et à la garde des troupeaux, car mon oncle Granier, maire de la commune de Navacelle, possédait ceinture sonnante, comme on dit des riches au Larzac.

Bien qu'il fût sans sou ni maille, mordant à la croûte d'un parent, l'oncle Baduel avait encore, à l'occasion, du contentement à revendre, et si d'aven-

ture vous lui offriez gobelet de vin, il eût trouvé malséant de refuser buverie. Vrai est, ce néanmoins, que, ma tante Priscille lui faisant grand'peur avec ses longues dents menaçantes, et que, l'humeur taciturne de mon oncle Granier le mettant mal à l'aise, il s'était beaucoup amendé petit à petit, et promettait, à tant bonne école, de devenir sage comme un saint du calendrier.

Ah! ne voulant vous laisser trop fâcheux souvenir de Jacquet Baduel, vers qui, ses vices nonobstant, je me sentais plus porté que vers mes autres parents de Soulaget, je vous dirai que, s'il buvait à verre pleurant et riait à gorge déployée, c'était moins sa faute que celle de son ventre, lequel était énorme, et de sa bouche où passait, ne touchant peau, une grive rôtie avec tout son lard.

Finalement, vous le comprenez, M. Alquier m'ayant aidé à m'étendre sur la paillasse de l'Éremberte et aussi glissé quelques bonnes paroles en l'oreille, telles que seul il savait en dire pour le reconfort de l'âme, possible ne lui était, oubliant toute la paroisse, de prendre racine auprès de mon lit. Moi un peu revenu de ma faiblesse, il alla quérir mes oncles; après quoi, il reprit le chemin de ses occupations, devers Navacelle.

Baduel se montra tout éjoui de me voir.

« Allons, mon petiot, dit-il, courage ! Cette fièvre dont parle M. le curé, nous lui couperons queue, moyennant quelques bouteilles déterrées aux bons coins de la cave.

— Du vin ! s'écria mon oncle Granier, lequel se tenait debout contre le pétrin de l'Éremberte, la mine allongée et les yeux inquiets.

— Du vin ! répéta ma tante Priscille, en train de tisonner le feu et d'accrocher à la crémaillère une marmite pleine d'eau.

— Oui, du vin ! répliqua fermement Baduel.

— Pauvre Jacquet ! toujours fol et toujours ivrogne, reprit aigrement ma tante. Retourne au logis et couche-toi. Aussi bien, il n'est rien à glaner ici pour ta gorge altérée. Nous ne donnerons goutte de vin à Eran, mais abondance de tisane. Va-t-en ! »

Semblablement au chien qui a senti le fouet du maître, le pauvre veuf courba l'échine, et humblement se retira.

Vous pensez bien que, l'Éremberte étant morte faute de soins et minée par les privations, j'en voulais aux Granier, lesquels ne l'avaient secourue d'un morceau de pain, et que, le lendemain, debout sur mes

quilles, je ne manquai, tous ces bons parents ayant envahi ma hutte, à seule fin de me reprocher d'avoir quitté Mirande, de leur adresser mes remercîments pour l'eau tiède dont ils m'avaient nourri et de leur montrer le chemin de ma porte.

Au fait, visages de gens m'importunaient au point qu'au plus léger motif je fusse entré en chaude colère, et que, Baduel s'entêtant à ne me point quitter, encore que son attachement me touchât dans le fond, je le saisis aux épaules et le jetai brutalement hors du logis. Que se passait-il en mon dedans ? Jamais il ne me fut possible de le deviner. Le besoin de la solitude était en moi. Seul, me semblait-il, j'avais un trésor caché. Je le retirerais de l'ombre, ce trésor, le regarderais, me soûlerais de sa vue...

Mon trésor, comme vous le savez, était Félice. Une fois délaissé de tous, je pensai à elle, me complaisant à me souvenir autant de ses paroles que de ses traits, allant dans le passé jusqu'à murmurer entre les dents le premier couplet de notre romancine d'enfance. Hier, vaincu dans ma lutte avec Frédéry, j'éprouvais grands transports de fureur, et, pour une noisette, j'eusse tué quelqu'un. Aujourd'hui, fièvre abattue par la tisane de ma tante Priscille, je sentais le calme en mon cœur et je n'eusse causé dommage à une fourmi. En telles

dispositions tranquilles, point, me semblait-il, n'était perdue pour moi Félice. Frédéry parti, l'Hospitalière serait à moi, et je retournerais à Mirande, au milieu de ces braves Agathon. Déjà, tant grande était mon envie de revoir tout ce que j'aimais, je me trouvais en la cour de la métairie et Sacripant me faisait fête de mon retour. Quelles larmes, monsieur! douces comme miel des abeilles du Pays-Bas.

Cependant larmes ne sauraient nourrir corps humain, et mon estomac, lavé par nombreux litres d'eau, mais point du tout nourri à sa convenance, commençait à bramer la faim. Lors, pensant à mon bissac, où je n'avais touché depuis que je me l'étais passé au col, la veille au matin, je me mis en devoir de mordre aux oignons doux et au fromage de chèvre, repas coutumier du pâtre aux monts Garrigues. Mais mon bissac avait disparu. Où était mon bissac?... Je le cherchai derechef. Point.

« Mon oncle Baduel aime donc les oignons doux? » me dis-je, car quel autre juger capable de ce misérable larcin?

Tout compté, je n'avais rien à me mettre sous la dent. Encore si, comme au Caylar, en un endroit de Soulaget, demeurait quelque boulanger, j'eusse,

en mon sachet de cuir, trouvé de quoi acheter miche. Mais ici, chacun pétrissant sa fournée et la cuisant lui-même, point n'était marchand de pain, ni de fougasse, ni de tortillons. A quel saint du Paradis vouer ma bouche affamée ?...

Le Paradis, naturellement, en mon idée amena le souvenir de M. Alquier, et tout aussitôt, nouant ficelles à mes guêtres me fut avis d'aller à Navacelle demander soupe à M. le curé. Aussi bien, l'ayant accueilli fort brusquement la veille, nécessité était pour moi de lui faire mes rendements de conscience; puis il avait vu Félice, et certainement il m'en parlerait.

La chose délibérée, j'accrochai à mon col la peau de bique du grand Érembert, songeant aux giboulées de mars, lesquelles crevaient à toute minute du haut du ciel sur la montagne venteuse, et j'allai pour ouvrir la porte. Incontinent, un homme courbé en deux me passa entre les jambes à me renverser.

« Sommes-nous gens ou bête ? m'écriai-je.

— Chut! me fut-il répondu du fond de la hutte.

— Votre nom, ou je vous étrangle! fis-je, saisissant dans l'ombre une masse énorme, ronde et grasse.

— C'est moi.

— Qui?

— Jacquet Baduel, pardi!

— Et mon bissac ?

— Chut! chut!

— Me le rapportez-vous?

— Chut! chut! chut! »

L'enfonçant dans les cendres chaudes, j'allumai un brin de genêt.

« Porte close, Eran, porte close! » souffla mon oncle.

Je poussai vitement la cadole de bois.

« Que se passe-t-il? dis-je, retournant vers Baduel.

— Il se passe que tu dois avoir les dents longues, mon garçonnet, la morte, que je sache, n'ayant laissé de quoi ripailler à sa demeurance, et que je t'apporte mangeaille à souhait. »

Il se retira, me découvrant le bissac, dont le double ventre était farci de victuailles.

« Ah! m'écriai-je, l'estomac éjoui, si ma tante Priscille n'est point la sœur de l'Éremberte, vous êtes bien son frère, vous, brave Jacquet! »

Et je l'embrassai, comme quand j'étais petit, à l'abondance du cœur.

III

La vieille table de noyer de l'Érembertе boitait sur ses jambes, à l'égal de sa maîtresse défunte; mais je l'accotai contre la muraille, et bientôt elle fut assez solide pour recevoir tout le contenu du bissac. Bouteilles ne manquaient, ni pains ronds de berger, ni fromage frais se caillant encore en la faisselle, ni grosses pommes de terre à cuire sous la cendre, mêmement, en le fin fond, je touchai quelque chose de mol et de chaud qui poussa un cri aigu dans ma main.

« Chut, poulotte ! » soupira mon oncle.

En effet, c'était une belle poule grosse et lourde, avec jolie huppe noire et bec tout jaune par le bout. A peine que je l'eus posée sur la table, où j'essayais de la faire tenir sur ses ergots, Baduel la saisit, acheva

de lui tourner le col vers l'autre monde, et se mit à la plumer lestement.

« Le feu, Eran, prépare le feu! » me dit-il.

En cinq minutes, pétillaient branchettes de noyer, et, devant la flamme joyeuse, tournait la poularde de Baduel.

Peut-être ne savez-vous comment, en nos Cévennes, pâtres sont coutumiers de rôtir volailles, tant sauvages que domestiques. Point de broches longues et pointues comme des sabres, un fil de fer tant seulement, ayant à l'un de ses bouts chevillon de buis solidement attaché. Passez le fil de cul en tête, de façon que la bête soit sise à cheval sur le chevillon. Maintenant, si, par rencontre, vous séjournez en rase campagne, accrochez le fil de fer à la branche d'un arbre, puis allumez feu vif dessous; si, au logis, avancez la barre de la crémaillère au milieu du foyer, suspendez de même l'animal et enflammez bruyères sèches. Gare au croupion, monsieur! il pourrait bien, le rôtisseur n'en prenant souci, se brûler, vous laissant la tête et les ailes crues. Tout le mystère de la chose est en la manœuvre du feu qu'il faut changer souvente fois de place, l'amortissant et l'excitant, selon les convenances du morceau.

Sans vanterie, je m'entendais à pareille délicate besogne à faire lécher doigts à tous les monts Garrigues.

Malheureusement, si mon oncle avait bon cœur d'homme, il était biberon à se remplir les intérieurs du corps comme une tonne à la vendange, et pommes de terre retirées de la braise n'avaient encore été mangées, que déjà vides se trouvaient bouteilles. Au moment de porter blessure dangereuse à la poularde, laquelle crépitait doucettement en une faïence sur la table, Baduel me tendit son verre. Moi, je me pris à rire. Mais lui, de méchante humeur, m'accusa d'avoir bu tout son vin sans goutte réserver à sa soif. Voyant ses esprits flotter à l'aventure, je ris de plus belle à telles déclarations plaisantes. Lors mon oncle devint furieux, et, se levant, il renversa la table, la décalant de la muraille où je l'avais assurée. Je ris derechef à me décrocher les mandibules.

« Ivrogne ! me dit Baduel.

Je me sis sur l'escabelle, tenant mon ventre des deux mains.

« Ah! tu voulais Félice! » murmura mon oncle.

Mordu au cœur, je me dressai sur mes jambes.

« Que dites-vous? m'écriai-je.

— Je dis que tu n'auras l'Hospitalière de Mirande.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle aime Frédéry Agathon.

— De qui tenez-vous l'histoire?

— De toi.

— De moi!

— Mêmement ne m'as-tu point, en ta maladie, raconté avoir vu Frédéry... Frédéry sortir à nuit tombée de...

— Si vous ne retenez votre langue enragée, je vous tue! »

Et je bondis vers lui, cheveux hérissés comme crinière de loup, prêt à le mettre en pièces.

« Heureux Frédéry! bredouilla-t-il encore, heureux Fré..... »

Je ne sais où s'enfoncèrent mes ongles, si ce fut en son vêtement ou en sa chair ; mais, nonobstant sa corporence épaisse, je soulevai Baduel comme plume d'oiseau, et, la fenêtre de la hutte se trouvant ouverte, je le lançai au travers d'un tour de bras.

Encore que ma faim ne fût grandement apaisée, Baduel dépêché par un autre chemin que celui de la porte, point je ne touchai à la poularde, et moins encore m'avisai de redresser la table vautrée par terre,

parmi les faïences cassées. J'avais en tête cent choses, lesquelles me tenaient les esprits plus grouillants que n'eussent fait ensemble idées de mangeaille ou de buverie. Et, tout d'abord, je m'en voulais de n'être point allé à Navacelle, comme j'en avais formé résolution, et d'avoir oublié M. Alquier devant mon bissac comblé à souhait. Si, au lieu de m'arrêter à Baduel, je fusse parti vers M. le curé, je connaîtrais maintenant nouvelles de Félice.....

Sis sur mon escabelle, la tête enfoncée en mes mains, comme chèvres rentrées aux étables remâchent herbes mangées à la pâture, tant douces et tant amères soient-elles, je me mis à remâcher mes pensées. De vrai, les amères venaient sous la dent en plus grand nombre que les autres; mais je les mordais de même sans me faire prier, trouvant encore je ne sais quelle délectation à leur mauvais goût. Tout y passa, tout, jusqu'à l'idée qu'à cette heure, Félice appartenait à Frédéry, et que je serais, moi, sevré d'elle pour la vie. Ce néanmoins, je le dirai, à ce dernier brin le cœur me leva, et je sentis sourdre en moi telle vive colère, que, la poularde étant à portée juste de mon pied, d'un coup de sabot je la fis voler contre la muraille, d'où elle roula tout endommagée sur le sol.

Je m'étais remis sur mes jambes, et je courais d'un coin de ma hutte à l'autre, criant, pleurant, brisant meubles sur mon chemin, privé de sens et de raison.

Jugez, en effet, si j'avais quelque conscience de ma conduite :

Depuis mon retour à Soulaget, j'éprouvais en tout mon intérieur une soif terrible. D'abord, des cruches remplies aux Fontinettes j'avais bu mon saoûl; puis j'avais vidé pots nombreux de tisane; enfin je n'avais négligé de faire raison à Baduel. Eh bien! mon estomac était toujours embrasé, et si tant seulement j'appliquais ma main sur ma bouche, j'en retirais mes doigts brûlés. Mes lèvres ayant baisé Félice, avaient attiré à elles tout le sang de mon corps, et étaient devenues véritables charbons rouges. Vainement je retournai à mes cruches de grès, vainement je collai ma face tout contre la muraille humide, point je ne trouvai remède à l'incendie qui me dévorait membre à membre, la tête premièrement, comme il dévore une maison, le toit d'abord, les quatre murailles après. Ne tenant plus à telles flammes, je regardai le long crucifix de bois appendu au chevet de l'Éremberte, et, pensant à M. Alquier, je criai :

« Mon Dieu! mon Dieu!... »

Mais le malheureux crucifié ne faisant mine de

m'entendre et de venir panser mon mal, je le décrochai violemment, le jetai par terre et le trépignai avec fureur....

. .

Le Démon, à qui j'étais redevable de la plus vilaine action de ma vie, me prêta-t-il ses ailes de chauve-souris? La chose est probable infiniment. Vrai est que, le crucifix foulé aux pieds, je me trouvai soudain transporté en le sentier qui grimpe devers Mirande. Et si le temps eût été beau encore! Mais nuages noirs comme fumée cheminaient à pas précipités dans le ciel, et la pluie mêlée au vent tombait à gouttes fortes et pressées.

Sous le commandement du Démon, je gravis la montagne escarpée, tirant toujours devers la ferme des Agathon. Je touchai au champ de Sauve-Plaine...

« Oh! oh! Félice, je te tiens! » murmurai-je, les dents serrées.

Je distinguai enfin, dans l'ombre noire de la nuit, la masse plus noire de Mirande. — Nous y voici!

IV

Quoique je connusse la métairie, j'eus beaucoup de peine, en l'obscurité pluvieuse, à découvrir la porte tressée d'osier qui fermait tant bien que mal la cour de Mirande. Je la palpai à la fin des fins. Comme devinant la main d'un ami, cette porte s'ouvrit toute grande sans crier. J'entrai à pas comptés.

Le vent hurlait à l'entour des bâtiments, mais tout, en leur intérieur, faisait silence. Effrayées sans doute par la tempête qui ravageait la montagne, les bêtes se taisaient en les étables à ne laisser ouïr ni le plus petit heurt de cornes ni le moindre bêlement... Où était Félice? A quoi besognait Félice en cette nuit maudite de Dieu? Tâtonnant, je me guidai vers les contrevents...

Vous souvenez-vous des contrevents fendillés, où collant mes lèvres un matin, j'entonnai chansonnette

de pastoureau? Si vous ne craignez de trébucher en route, suivez-moi, monsieur, c'est encore là que nous allons. Vous savez, chemin d'amour, il faut que l'homme en éprouve les épines, et voilà pourquoi il y retourne, jusqu'à ce qu'elles soient toutes plantées en sa chair.

Les contrevents n'étaient point accrochés intérieurement, et la rafale les faisait battre contre la muraille. Connaissant Félice très-prudente, ma surprise fut grande à ce fracas inaccoutumé, et je me demandai si l'amour la tenait au point qu'elle eût déjà mis en oubli ses anciennes habitudes de bon ordre et de raison. Peut-être Frédéry était-il en sa chambre; peut-être, à ce moment même, Frédéry, en ce langage que lui seul savait parler, lui jurait-il de l'aimer toujours...

Las de recevoir l'eau comme rat de rivière, j'engageai le pied sur un moëllon saillant, et me hissai jusqu'à la fenêtre. — Ouverte! — L'idée me passa en l'esprit que le Démon avait tout préparé pour mon aise, et, la main sur l'espagnolette pour l'empêcher de grincer, je descendis dans la chambre, touchant le plancher de Félice tant seulement du bout des orteils, attentif et retenant mon haleine. En notre Larzac giboyeux, avez-vous jamais vu renard se glisser parmi

les broussailles recouvrant terriers de *pattes-courtes?* Quels pas lentement allongés! quels yeux furetant à la ronde! quel museau flairant l'air qui sort du trou! Avec pareilles précautions, je m'insinuai chez notre Hospitalière.

Dieu du ciel! rien ne bougeait en la chambrette.

Cette tranquillité où je trouvais toutes choses me saisit au point qu'ayant tâté près de moi une chaise, nécessité me fut de m'y seoir. Mon cœur battait si haut....

Cependant la pluie tombe moins drue sur le sol de la cour, les nuages paraissent moins épais, et la lune, soudainement, se montre en un morceau de ciel bleu quatre fois large comme la main. La chambre, prise en biais, a son côté gauche éclairé, et je puis compter, suspendus au long de la muraille, déshabillés et jupons de Félice. Mais le côté droit reste toujours enténébré, et c'est là que repose, en son nid d'oiseau, ce que tant j'aime et je désire...

Je fis un pas... Je touchai le bois du lit... Je me penchai, écoutant la respiration de l'Hospitalière...

« Si Frédéry se montre, je le tue! » me dis-je.

J'allongeai la main sur l'oreiller, cherchant la jolie tête de Félice... Peut-être trouverais-je ses blonds

cheveux dénoués... Quels cheveux!... La lune, brusquement, jette son jour sur le lit, et j'écarquille mes yeux à les laisser tomber tout ronds de leurs logettes de chair... Personne...

« Tonnerre de Dieu! » m'écriai-je, mordant avec mes dents enragées l'oreiller, et le déchirant...

Quittant la chambre, je sautai dans la cour, et quoiqu'elle fût encore noire par endroits, je me mis à la fouiller de bas en haut et de haut en bas, en long et en large. Mêmement j'entrai en les écuries et en les étables... Les étables!... Ah! monsieur, mes bêtes me reconnurent...

Courant de toutes parts, à chaque pas, me semblait-il, j'allais découvrir Félice et Frédéry. Qui sait si Frédéry, moi ne gagnant plus gages à Mirande, ne gardait pas présentement la *cabrade* et ne couchait pas en mon lit de jadis? Oh! si Félice... Je bondis aux râteliers, et, de là, aux planches de ma chambrette de pastour. D'un coup de poing, j'ouvris la lucarne. La paille où, enfant, j'avais reposé mes membres fatigués, où, jeune homme, souvente fois j'avais pleuré, rêvant à notre Hospitalière, était là comme je l'avais laissée, gardant encore le creux de mon corps. Donc personne ne veillait au troupeau!... La clarté de la lune entrant

par la fenestrelle avait éclairé les râteliers. Je les regardai : ils étaient vides. Ah ! quelle peine nouvelle, ajoutée à celles qui me crevaient déjà le cœur ! Je descendis vitement, sortis des étables, grimpai à l'échelle du pailler, fis voler hardiment fagots sans les compter dans la cour, et les portai à brassées lourdes en les râteliers, lesquels furent bourrés bien au-dessus des traverses et des montants.

« Mangez, mes bêtes, mangez, leur dis-je, c'est votre ami Eran qui vous festoie. »

Malgré l'impatience qui brûlait tout mon homme de m'emporter en folle course après Félice et Frédéry, en moi fut si grande l'aise de voir manger la *cabrade* affamée que je m'accotai contre la muraille, écoutant avec joie le bruit des ramures sèches sous la dent de mon bétail. Berger se plaît aux choses venant en profit à ses bêtes, et point n'est chanson plus plaisante à son oreille que murmures de leurs mâchoires, aux étables comme au pâtis.

Vous comprenez bien que Sapripant n'avait mis paresse à courir se placer auprès de moi. Il ne levait pas le museau à la pitance que, je ne me sentisse touché soit à la jambe, soit à la cuisse. Moi, sans penser à rien, j'avais égaré ma main sur son dos, ce qui lui donnait du plaisir, et au point qu'il mangeait à l'é-

gal de quatre et ne souffrait que personne mordît à son fagot.

Mais si mon bouc avait contentement à mes caresses, par contre, le tâtant, j'éprouvai grand ennui de le trouver plus maigre que je ne l'avais laissé. Dieu du ciel! mon crève-cœur le permettant, j'eusse pu compter ses côtes. Trois jours avaient fait du Sacripant des Agathon le Sapripant des Fontenille. Puis vous rencontrerez des gens qui vous affirmeront que les bêtes ne regrettent point, n'aiment point, ne s'estomaquent point semblablement aux hommes. Moi, monsieur, qui sais la chose en plein, l'ayant expérimentée sur Sacripant, je vous dis que bêtes aiment mieux, regrettent mieux, s'estomaquent mieux que nous tous enfants d'Adam, car, aimant, c'est pour toujours, et, regrettant ou s'estomaquant, c'est à la mort...

Mais n'avez-vous pas ouï des pas en la cour de la métairie? Certainement quelqu'un vient de passer... Arrière, Sacripant, j'aime Félice!...

V

La cour était déserte comme avant; mais des traces de pas toutes fraîches m'apparurent sur le sol brouillé par la pluie. Qui donc avait marqué si profondément en la boue la semelle de son soulier? Le trou long et large ne pouvait avoir été fait par le pied mignon de Félice, laquelle, marchant, frisait la terre et n'y enfonçait jamais. Était-ce Frédéry qui avait traversé la cour? D'où venait-il? Où allait-il, à cette heure si matinale que rien encore ne remuait au poulailler?...

En ce moment, dans l'intérieur de la ferme, se fermèrent violemment des portes, tout comme si les poussait une main enfiévrée de colère. Mon Dieu! qu'arrivait-il aux Agathon? En grande inquiétude, je retournai vers la fenêtre de Félice.

Comme de gros tas de laine noire après la tonte, le

vent avait roulé les nuages en un coin du ciel, et la lune, ses deux cornes en l'air, éclairait le monde cévenol endormi, à l'égal d'un petit soleil. La chambre ne me livra l'Hospitalière; mais, par la chambre, me parvinrent les bruits qui troublaient, cette nuit-là, le repos de Mirande. C'étaient murmures si sourds qu'on aurait cru gens récitant prières au lointain. A la fin des fins, j'attrapai ceci :

« Il ne veut point... »

Sûrement, c'était Frédéry qui avait parlé.

Qu'exigeait-on de cet homme qui ne voulait point? S'agissait-il encore de Malgrison et de son refus de bourse délier?...

Le père Agathon répondit à Frédéry, puis l'Agathonne à son tour. Mais les voix des vieux tremblaient, et je ne compris rien à leur dire. Ce que je sais tant seulement, c'est que, tout d'un coup, je sentis en moi mécontentement et malaise. La curiosité et la peine me poussant ensemble, je cherchai d'où partaient les mots pris à la volée, semblablement à des oiseaux effarouchés. Ils tombaient d'en haut, me parut-il, et ne venaient aucunement de la chambre de Félice. Je levai les yeux... Une étoile brillait au-dessus de moi, mais tant près de ma tête, que je me demandai si, m'ayant trempé jusqu'aux os, à présent il ne prenait

point envie au ciel de m'écraser comme un puceron de peuplier. Et, en effet, moi ayant suivi le conseil du Démon, le bon Dieu me pouvait bien enfoncer une côte ou deux! Cela s'est vu, en les miracles de l'ancien temps, ces punitions corporelles. L'épouvantement me donna la chair de poule, et, reculant toujours devant l'étoile, laquelle me regardait de mauvais œil, je heurtai du dos contre le tronc du grand micocoulier, un arbre bien rare chez nous.

« Et l'étoile, me demanderez-vous, mit-elle le feu au pailler de Mirande, et gens, bêtes, Sacripant et moi, fûmes-nous rôtis comme ortolans d'automne sur le gril?... »

Ne vous moquez de moi : l'étoile du ciel, c'était la lampette de l'Agathonne, accrochée au long de la fenêtre des vieux, dans leur chambrette, tout en haut de la métairie.

Oui, monsieur, le micocoulier est un arbre fin et frileux, si fin et si frileux qu'il n'en pousse point en nos monts Garrigues. Aux bas-fonds du pays, du côté de la marine, en tirant vers Cette ou Agde, vous en rencontreriez à tous les coins, et même, à Cassan, où j'allai avec des compagnons trimer une fois aux vendanges, il me souvient en avoir vu, lesquels valaient

bien nos châtaigniers pour la grosseur et la taille. Les enfants des villages montaient aux branches, et nous derrière eux, les vendangeurs, aimant aussi les micocoules, qui sont un petit fruit agaçant joliment les dents, mais dans le fond très-doux à la langue et à l'estomac. A son jeune temps, le père Agathon retournant d'un chargement de vin au Pays-Bas, en rapporta un plant de micocoulier. La terre préparée exprès en le coin de la cour dont le soleil est le plus coutumier, il planta le rameau, et, l'hiver, l'ayant matelassé de paille pour l'engarder de la gelée, l'été, l'ayant arrosé quand il avait soif, il attendit que Dieu fît quelque chose de ce plançon sans pareil chez nous. Dieu en fit un si bel arbre qu'avec les paons de Malgrison, il était devenu, moi chevrier à Mirande, la curiosité de tout le Larzac, et que maintenant ses branches, vigoureuses et fortes, touchaient à la fenêtre des vieux Agathon, la tapissant, selon la saison, de brindilles sèches ou de ramée.

Vous comprenez que le micocoulier atteignant à la lampette et la dépassant, moi qui avais gaulé les noix aux arbres les plus hauts, les plus glissants de Soulaget, j'eus bientôt grimpé au travers des branchages. De vrai, un campagnol ne m'eût suivi sans peine, sautant à droite, puis à gauche, cherchant l'endroit le

plus propice, à cet effet de jeter l'œil en la chambre des Agathon. Je me tapis finalement en une bonne cachette, à la réunion de deux branches, et, tête passée en la fourche, je regardai... Ah! monsieur, monsieur...

L'Agathon et l'Agathonne étaient en leur lit, celle-ci à la ruelle, sise sur son séant, celui-là couché en avant, les yeux fixés sur Frédéry debout dans la chambre et parlant.

«... Ce marchand d'hommes n'a d'oreilles que pour les écus, il veut tant seulement de l'argent, disait-il.

— Mais la terre, c'est de l'argent! interrompit le père Agathon.

— Pourquoi ne lui as-tu point fait entendre que notre Mirande est bonne à tout, que c'est une terre produisant sans fumier, que navets, esparcette, trèfle, froment, y viennent à bourse que veux-tu? ajouta l'Agathonne.

— Ce marchand d'hommes de Millau n'étant paysan comme nous, la terre ne lui agrée, et, quand M. Alquier, vantant notre Sauve-Plaine par exemple, a proposé de lui laisser ce champ pour un soldat, il a répondu : — « Vendez Sauve-Plaine et rapportez-moi la monnaie. »

— Vendre Sauve-Plaine ! murmura le père Agathon, en grand chagrin.

— Allons, mon homme, du courage, c'est pour l'enfant ! » dit la vieille.

Aussitôt des larmes, grosses comme les gouttes de pluie de tout à l'heure, tombèrent sur ses joues pâles et ridées.

« Quand on pense que ce brave M. Alquier, un saint de l'autre monde, a voyagé jusqu'à Millau pour rien ! balbutia mon maître.

— Mais encore à qui vendre Sauve-Plaine ? reprit l'Agathonne.

— Malgrison refuse de l'acheter, dit Frédéry.

— Nous expropriant, il l'aurait pour rien, le voleur ! fit l'Agathon avec un geste de menace.

— Je partirai ! » cria Frédéry.

Aux larmes de la vieille, lesquelles n'avaient encore pris fin, se mêlèrent lors celles du vieux.

Frédéry, les rideaux de serge tout à fait relevés, restait toujours debout devant ses parents, les regardant et n'ajoutant une parole. Semblablement à lui, se taisaient les Agathon. Le malheur de ces trois personnes était si grand qu'elles ne trouvaient un mot pour se plaindre. J'ai porté attention aux bêtes mala-

des : le mal étant fort, elles ne bêlent ni ne remuent. Hélas ! les hommes comme les bêtes.

« Mon garçon, dit enfin l'Agathonne, M. le curé m'a promis que Dieu ne te laisserait point partir dans les armées de l'Afrique. Attendons que Félice revienne.

— Félice !

— Oui, attendons le retour de Félice, répéta la vieille.

— Félice n'est donc plus à Mirande ? demanda Frédéry.

— Non.

— Où est-elle ? où est-elle?

— Au Caylar.

— Et pourquoi, au Caylar ?

— Elle a cru que les sœurs de l'hôpital nous pourraient prêter de l'argent, et elle est partie.

— Bonne Félicette ! murmura-t-il d'une voix radoucie, presque pleurante.

— Notre Hospitalière est un cœur vaillant ! dit l'Agathon.

— C'est notre fille ! ajouta fièrement la mère.

— Félicette ! ô ma Félicette ! » balbutia Frédéry.

Il sanglotait comme une Madeleine.

Moi, ne sachant que faire de mon cœur, lequel me

pesait lourd comme pierre de taille, je glissai à bas de mon micocoulier. Quoique Frédéry fût mon ennemi, toute chose délibérée, il était le fils des Agathon, de ces Agathon qui m'avaient nourri quand, enfantelet comme un saint Jean, je ne leur pouvais rendre offices de conséquence, et il me fut avis soudainement de ne plus lui disputer Félice.

Au printemps, nous avions gardé tous trois les chèvres ensemble, ensemble soigné les chevreaux, trait les mères sur la montagne, et, nos trois bouches collées au bord de la même seille, bu le lait des plus jeunes, lait merveilleusement léger à l'estomac et merveilleusement blanc à l'œil. Et puis quelles courses sous les noisetiers des Fontinettes ! quelles folâtreries divines en tous lieux de ce pays !... L'été, on se couchait tous trois sous un grand néflier près de Sauve-Plaine, et, là, à l'ombre fraîche de l'arbre, tandis que nos bêtes, abandonnées à la garde du bouc, ruminaient, les quatre pattes repliées sur le sol, quels embrassements et quelles chansons ! Quelquefois le bouc, impatient de son métier de berger, venait à nous, et, comptant nous arracher à nos divertissements familiers, donnait de la tête contre le tronc du néflier.

Mais nous de le saisir tout en colère, de couper des sarments où pendaient des fruits verts, de l'enguirlander des cornes à la queue, et de ne lui permettre de manger la ramée, que nous ayant à cheval promené l'un ou l'autre au long du bief des Fontinettes ou des haies vives de Sauve-Plaine. Aujourd'hui c'était Frédéry qui talonnait la bête indocile, demain moi, le plus souvent c'était Félice, laquelle, bien que le bouc se cabrât et ruât à l'envi, se tenait gentiment encalifourchonnnée et disparaissait avec lui derrière les arbres ou les blés mûrs... Puis venait l'hiver, et nos jeux continuaient à l'accoutumance. *Cabrade* rentrée aux étables, nous allions par la neige relever nos pièges à grives et nos collets à *pattes-courtes*. Quels éclats de rire en la campagne blanche et tranquille! Le froid nous bleuissant la peau, nous nous arrêtions et nous nous battions fortement les mains pour les empêcher de se geler. Quant aux joues toutes rougies, quelques baisers faisaient l'affaire... Quel temps! quel temps! — Monsieur, me reportant à telles joies, j'en pleurerais, les ayant perdues.

Eh bien! à présent je vous consulte là-dessus, pensez-vous que semblables ébattements se puissent mettre en oubli? Non, et je répondrai non toute ma

vie ! Donc il convenait de conserver en soi ces trésors du passé, de ne les point compromettre par quelque méchant coup de cervelle. D'ailleurs n'y avait-il au monde d'autre fille que Félice?

« Françon ! Françon ! » m'écriai-je.

Je m'encourus aux étables, levai la pierre, repris les affiquets enfouis, et, tout aussitôt, le Démon qui, sur ses ailes, m'avait porté à Mirande, me plantant derechef en croupe, comme le jour pointait au ciel, me déposait en ma hutte, à Soulaget.

VI

Pour vous parler comme à mon confesseur, cette Françon des Fontenille était bien la plus belle jeunesse qu'on pût d'aventure rencontrer au pays cévenol. Vrai est que moi, en mon dedans, je lui préférais Félice, mon cœur ayant pris accoutumance aux gens et aux choses de Mirande ; mais, considérant les deux jouvencelles, un étranger point n'eût manqué de dire celle de Madières plus grande et plus corporente que celle de chez nous. La taille les différenciait si fort que, les avisant l'une et l'autre dans les champs, vous eussiez cru Françon une grosse perdrix et Félice une alouette fine et menue. Et, en effet, avec sa crête de rubans rouges sur le front, la fille des Fontenille ressemblait bien autant à une bartavelle que notre Hospitalière à une *coquillade*, comme

nous appelons au Larzac l'alouette blonde et huppée.

Courant la campagne, vers la fin de l'automne, quand la bise a fait la terre triste et nue, avez-vous remarqué le pas lourd et déplaisant de la perdrix? Ah ! si ses ailes ne la tiraient d'affaire!... Puis, un peu plus loin, au long d'un sentier, avez-vous vu comme l'alouette sautille en picorant, tantôt sous la haie, tantôt en l'ornière du chemin ? Elle a des ailes, la jolie bestiole du bon Dieu, mais comme on comprend que ses mignons petits pieds d'ange lui suffiraient pour s'échapper !... Cause pourquoi, les galants de Nadalet, de Madières, du Mas-Bernat rejoignirent Françon, tandis que, jambes à son cou, halète encore après Félice le galant vieilli de Soulaget.

Attendez, monsieur, je n'ai point fini, et puisque, l'occasion s'y prêtant, me voici en train de vous portraire ces deux filles, ayez au moins mon dernier coup de langue sur le tableau. Donc il est convenu que Françon a les cheveux noirs comme plume de merle, et Félice blonds comme bec de ce même oiseau, lequel est très-commun au Larzac. Oui, nos jeunesses laissant, par mode ancienne du pays, déborder les cheveux de la coiffe, tout le monde connaissait que la chevelure de Mirande était blonde et brune celle de

Madières. Mais moi, intéressé à la partie, j'en savais plus long que personne sur les visages de ces fillettes et surtout sur leurs yeux, à quoi j'avais donné une attention particulière. Quelle différence, Seigneur, mon Dieu!...

A l'hiver, glace ou neige pleuvant au dehors, vous est-il arrivé de vous seoir sous le manteau de la cheminée et là de vous rôtir à votre aise les mollets? Quelqu'un entrant, peut-être votre ami, peut-être M. le curé de la paroisse, ce qui est tout un, l'air de s'engouffrer en l'appartement et le froid de vous mordre aux côtes. Qu'avez-vous fait? Vous vous êtes levé, avez dit bonjour à M. Alquier, si Alquier se nomme le curé du pays, puis derechef vous vous êtes remis le ventre aux flammes. Jusqu'ici, il en va bien de toutes choses. Mais remarquez que, jacassant déjà avec le visiteur, vous avez, sans y prendre garde, touché à la chaînette de la crémaillière, et que tout aussitôt une grosse mouche noire, tombant de l'intérieur de la cheminée, a posé ses pattes sur vos doigts. La main vous cuit-elle à la morsure de cette vilaine bête? Point. Est-ce qu'elle n'a pas de dents, par exemple, la mouche de la cheminée? Eh non! ni dents ni pattes, c'est une écaille de suie détachée du mur. Combien brille cette écaille! Ne croirait-on pas un éclat de vitre? Coupez

l'écaille en deux : voilà les yeux de Françon... Et les yeux de Félice à présent?... Saint Esprit! ça ne sera point long. Aux bouts de deux pailles jumelles je prends deux gouttes d'eau aux Fontinettes, à l'endroit où la mare profonde paraît toute bleue et toute riante, j'élève les chalumeaux, je les place dans un rayon de soleil, et je vois notre Hospitalière qui me regarde!...

Mille raisonnements déduits, il faudrait s'accommoder des yeux noirs de Françon. Certainement la renommée de cette fille avait subi plus d'un accroc en la paroisse, et, m'amusant à compter ses galants sur les doigts, je vis bien que, si je continuais, mes deux mains tout entières y passeraient... Je glissai prudemment les mains en mes poches, et, décidé à oublier Félice, ma volonté fut que je l'oublierais pour Françon.

Vous souvenez-vous que, me trouvant à la doctrine chez les Agathon, l'habitude était à Françoise Lazaire de me pincer les mollets et de me murmurer le catéchisme? Ces choses me revenant à l'esprit, me fut avis que cette fille en tenait un brin pour moi, et que je n'aurais trop de peine à lui faire sauter tel pas qu'il me plairait lui indiquer. Un pas de plus ou de moins,

qu'importe cela à une jambe coutumière de la course? D'ailleurs, connaissant son grand amour pour les babioles d'or, d'argent, voire de laiton, ne possédais-je pas de quoi la faire cheminer jusqu'à Paris et peut-être jusqu'à Rome, si Rome est plus loin du Larzac que Paris? D'autres malices me restaient encore au fond du sac, et si Françon se refusait à mes désirs, je saurais bien l'y contraindre : le Démon n'était-il pas de mon parti?

Oui, monsieur, Félice perdue, en mes bras j'appelais Françon. Ma vie tout entière s'étant passée en garde de troupeaux dans la montagne, point je n'avais dépensé ma jeunesse aux amourettes. Vingt-cinq ans tombaient sur moi, et mes yeux ne s'étaient aucunement égarés du côté des jupons, où jour et nuit les avait tenus braqués Frédéry. Les chèvres, puis les chevreaux, puis les boucs, puis la charrue, puis la faulx, je n'avais goûté que cela en le monde. Mais mon aveuglement guéri par Félice, je ne pouvais à présent vivre sans nouer amitié avec quelque femme, fût-elle de mauvaise qualité comme la fille de Madières, moitié fil et moitié coton. Tant plus j'avais été sage, appliqué à mes besognes si diverses de Mirande, tant plus, la satisfaction souhaitée manquant à tout mon homme, je me sentais capable de devenir fai-

néant et débauché. Le sang jadis en repos chez moi, à cette heure me gonflait les veines d'une manière effrayante et me montait en la poitrine à m'étouffer.

Croyant éteindre le feu qui me brûlait intérieurement, je courais dans la campagne, tantôt du côté de Mirande, tantôt de Navacelle, le plus souvent de Madières. Ou Félice, ou M. Alquier, ou Françon, me semblait-il, jetterait de l'eau sur mon brasier et me restituerait la paix des jours anciens. Mais, au moment d'ouvrir la porte, soit des Agathon, soit de M. le curé, soit de la Fontenille, je m'arrêtais brusquement, et, n'osant pousser à bout ma résolution, je repartais comme fol à travers champs.

Une chose avant les autres qui portait au comble ma rage de possédé, c'était quand, galopant en les sentiers, venait à passer devant moi fillette au bras de quelque garçon. Comme si ces jeunesses énamourées m'eussent causé dommage, comme si, glissant leurs mains en ma bourse, elles m'eussent dérobé et mes sous et mes pièces blanches, j'éprouvais une tentation violente de leur barrer la route et de leur demander raison de leur larcin. Ah! que c'est triste et humiliant de sentir le bonheur du prochain nous faire tant de mal! Immobile et le mangeant avec mes yeux, je regardais le couple s'éloigner, tantôt le menaçant de ma

main furieuse, tantôt lui jetant des mots que j'étais bien surpris de trouver si sales et si abominables sur mes lèvres, moi dont la langue éduquée aux paroles par l'Éremberte et l'Agathonne, n'avait appris nuls jurons et nuls sacrements.

Quoique Françoise Lazaire n'eût encore fait sa première communion, cette fille ne manquait guère les offices de la paroisse. Vrai est que souvente fois elle y venait pour accompagner la vieille Fontenille. Mais la Fontenille malade et ne pouvant monter à Navacelle, ce néanmoins elle ne se faisait faute de paraître en l'église et d'y prier, penchant le col comme une dévote. Ceux de Madières, qui la connaissaient bien, disaient que telle posture de sainte était piége à galants; mais ceux des Combettes, de Nadalet, du Mas-Bernat s'entêtaient, répétant que Françon était calomniée, et ne criaient au traquenard qu'étant pris par les jambes ou par les bras.

Donc, le dimanche venu, après quatre jours et cinq nuits de vie désordonnée, quasi folle, je m'encourus à la paroisse. Crainte d'être aperçu par M. Alquier ou quelqu'un de Mirande, gens dont le souvenir me causait malaise et que je ne voulais plus revoir, je fis en sorte d'arriver à Navacelle quand tout le monde, le

dernier coup des vêpres sonné, se trouvait enfermé dans l'église.

Ayant coudé par un taillis épais de châtaigniers sauvages, les embarras du chemin furent tels que je ne devais mieux attendre du hasard et que j'arrivai sous le porche de l'église comme, en l'intérieur, les chantres, — mes oncles Baduel et Granier, le maître d'école et le meunier de Mas-Bernat, — entonnaient le *Salve Regina*... Le temps juste me fut de sauter en le cimetière et de me blottir derrière la haie d'épines noires qui l'enclot.

L'*Angelus,* par quoi se terminent tous les offices en nos paroisses cévenoles, tinta ses trois coups à la cime du clocher, et la porte de l'église s'ouvrant à deux battants, la sortie des hommes commença...

Seigneur! quel tapage de langues! C'étaient les femmes...

Chacun passait devisant de ses affaires et du temps, lequel, se faisant plus doux à mesure que nous marchions plus avant dans la saison printannière, promettait de riches herbages au bétail.

Françon ne paraissait non plus que la lune en plein midi...

Dieu du ciel! voici l'Agathonne!... Combien triste, la pauvre femme!... Peut-être, me devinant là, touche-

t-elle exprès la haie du coude. Ah ! quel coup de poing sur mon cœur...

Tiens, Granier! tiens, Baduel!... Pourquoi Baduel s'arrête-t-il contre la haie avec le meunier du Mas-Bernat? Tout le monde en veut donc à ces épines aujourd'hui ?...

Oh ! oh ! ma tante Priscille !... Quelle jeannette ballant sur son fichu ! elle pèse bien une livre...

Point de Françon encore...

Pauvre père Agathon, voyez comme il est cassé !... Dirait-on que ça n'a que cinquante-cinq ans ?... Brave homme, brave homme! si j'avais de l'argent pour ton Frédéry que je déteste, va, je ne laisserais languir ta main vide !... Il tâche à rejoindre l'Agathonne... Il l'appelle : — « Agathonne! Agathonne ! » — Elle l'attend. Elle lui donne le bras... Savez-vous qu'il y a bien trois quarts d'heure d'ici à Mirande, et trois quarts d'heure quand on est sur l'âge et si malheureux !...

Allons, courage, Éran, il te faudra, à l'égal de Notre-Seigneur, aux Oliviers, boire le calice jusqu'à la dernière goutte, car s'avancent Félice et Frédéry... Ils vont, penchés l'un vers l'autre... Ils prennent à travers champs, pour arriver plus tard à Mirande, n'ayant le temps, s'ils suivaient le droit chemin, de se raconter

leur bonheur... Ah! heureuse Félice, heureux Frédéry, vous me tuez !...

Les vieux Agathon, je les vois encore; ils ont fait quarante pas à peine. Quant à Félice et à Frédéry, disparus! Au début, la vie vole; elle se traîne sur la fin...

Ah ! Françon... Mais quel est cet homme tout petit et tout sec qui la suit? Malgrison!... Halte-là, mon compère, halte-là !...

VII

Le chemin qui descend de Navacelle à Soulaget est un véritable chemin de *patte-courte*, étroit, glissant et droit comme une couleuvre se tortillant aux pierres. Jugez après cela si, en tels détours penchés, on peut courir et se hâter. Sauf les enfants qui, ayant vif-argent en le corps, cabriolent quand même au risque de se casser les membres, nécessité est aux autres personnes de ralentir le pas. Quant aux vieillards, une longue habitude et le bâton ne les tirent qu'à grand'-peine de ce méchant endroit.

Ceux de Madières, de Mirande, de Soulaget, du Mas-Bernat étaient passés, et restaient tant seulement en haut de la pente l'homme de Nadalet et Françon. Comme la pluie des jours avant avait rendu le sentier plus dangereux encore, Malgrison ne s'y engageait

qu'avec des précautions infinies, s'appuyant tantôt contre le granit surplombant la route, tantôt sur le bras de Françon, que ce manége, pour dire vérité, ne paraissait amuser beaucoup.

Moi, désirant gagner du temps pour surveiller mon monde, j'engageais mes pieds en tous les trous de rencontre, et, les y ayant embourbés jusque par dessus les chevilles, je les retirais lentement, puis les essuyais plus lentement encore avec quelques herbes arrachées çà et là dans les fentes du rocher.

Cependant, fatiguée de son vieux galant, peut-être aussi prise de honte devant moi, Françon, malicieuse comme l'est toute femme depuis le Paradis Terrestre, conduisit Malgrison vers un tas de terre grasse, et, quand les deux semelles de l'usurier furent collées au sol, le plantant là brusquement, elle me rejoignit, toute riante et toute folle.

« Vilain avaricieux ! s'écria-t-elle, se retournant vers l'homme de Nadalet et lui tirant une révérence moqueuse.

— Françoise! ma Françoise! geignit Malgrison.

— Je ne veux être aucunement votre Françoise, répliqua-t-elle.

— Donc tu m'abandonnes?

— Donnez-moi cent écus.

— En veux-tu vingt?

— Non.

— Tu en auras trente, si tu me tires de ce mauvais pas, Françonnette.

— Non, non!

— J'en mets cinquante.

— Cent, ou je vous laisse empêché dans la boue jusqu'à l'arrivée de votre servante de Nadalet.

— J'ai mon rhumatisme, pitié!

— Cent écus!

— Il va faire nuit, et...

— Cent écus!

— Ah! coquine, s'écria-t-il, tu as juré ma mort. Eh bien! tue moi; mais sache qu'un denier ne te retournera de ta méchante action. Ce néanmoins, réfléchis auparavant que de m'exterminer. Dis-moi, fille de damnation, en quel sac passeras-tu ta main, une fois que je serai parti de l'autre côté de la terre? Va, va, la famine te visitera et elle ne manquera, malgré tes vices, à t'étrangler en quelque coin, s'il est une justice au ciel!... »

Je ne pus me tenir de placer mon mot.

« Monsieur Malgrison, dis-je, cent écus ne sont la mort d'un homme comme vous, et...

— Ah! chevrier, si, donnant trêve à ta langue, il te plaisait me soulever un peu dans tes bras... Voici un écu de cinq francs pour toi! »

Glissant la main au gousset, il en retira la pièce blanche et me la montra.

Je lui répondis :

« Monsieur Malgrison, le service que vous me demandez ne vaut un écu, et je vous tirerai d'embarras gratis, mêmement, en considération de vos douleurs, je vous porterai sur mon dos jusqu'à Nadalet, si, ayant fait cela pour vous, il vous est agréable de faire pour moi une chose petite comme un œuf.

— Quoi? quoi?

— Non guère loin d'ici, derrière ces noyers, sur ce roc saillant à la montagne, se voit Mirande. Là sont gens plus englués en le malheur que vous en cette terre mouillée. Point je ne vous demande de faire remise aux Agathon de l'argent qu'ils vous doivent. Eux-mêmes, trop honnêtes et trop fiers, ne le voudraient. Seulement, me semble-t-il, la métairie de Mirande, laquelle rapporte gros, ayant l'*abouquissage* en sus des récoltes, vaut plus de huit mille francs. Pourquoi donc ne point prêter encore deux mille francs pour la délivrance de Frédéry? Vrai est que, l'autre soir, je vous ai moi-même donné conseil de laisser partir Frédéry dans

les régiments. Mais, je vous le confesse, à ce moment-là je n'étais maître de ma tête; puis Frédéry n'ayant mis encore la main aux billets de la mairie, on ne connaissait lequel se glisserait en ses doigts. Vous savez, à malheur éloigné on fait grimace joyeuse, mais à malheur prochain on demande merci. Que voulez-vous? j'aime l'Agathonne, j'aime l'Agathon, et le chagrin qu'ils montrent pour leur fils tombé, me fend ensemble l'âme et le cœur...

— Françoise, je t'offre septante écus! Le Démon n'en demandera davantage, dit l'usurier, ne répondant aucunement à mes discours.

— Le Démon! m'écriai-je, regardant cette fille dont les joues étaient blanches comme fleurs de châtaigniers... Vous quêtez donc des écus pour le Démon, belle Françoise? » ajoutai-je.

Ne m'écoutant, elle avait remonté le sentier et rejoint Malgrison.

« Si je ne lui restitue la somme entière, il viendra m'enfourcher en mon lit, et vous n'aurez plus votre Françonnette pour vous aimer, lui dit-elle.

— Mais cent écus ne sont en mon gousset, fillette, murmura-t-il.

— Ne m'avez-vous point répété jadis que vous n'al-

liez aux offices du dimanche qu'afin de prêter de l'argent à ceux de la paroisse dont les affaires sont venues à mal ?

— C'est vérité ; aussi le sac a-t-il été vidé aux mains de tout ce monde des environs.

— Et point de miettes en le fin fond du sac? demanda la fille des Fontenille, dévisageant son homme.

— Point de miettes.

— Voyons! »

Ce disant, ses deux mains tombèrent en le gousset de Malgrison.

« Au voleur!... Chevrier, à moi!... Au voleur!... Les gendarmes.... »

Se débattant pour défendre ses pièces jaunes et blanches, l'usurier, qui ne sentait plus son rhumatisme, tenta tels efforts que, ses pieds se décollant, il se trouva libre.

Mais si l'avarice avait dégourdi les jambes du bonhomme, point ne sauva-t-elle ses écus. Françoise, les mains pleines, s'encourait au long de la pente, et je n'avais fini de rire, Malgrison de s'exclamer, que déjà nous la perdions de vue.

Ne soufflant le mot, je donnai le bras à l'homme de Nadalet, lequel, encore qu'il eût désempêtré ses

pieds, ne me paraissait guère solide sur ses ergots. Comme vieux amis, nous descendîmes jusqu'au dernier détour le tant joli chemin de Navacelle.

« N'aie crainte, chevrier, elle me payera ça ! dit l'usurier à qui le sentier moins rapide et moins pierreux rendait haleine plus longue.

— Et que pourrez-vous lui faire?

— Penses-tu que le gouvernement ait établi des gendarmes au Caylar pour étriller tant seulement leurs chevaux ?

— Vous savez bien, monsieur Malgrison, que les gendarmes n'arrêtent point tous les voleurs de la paroisse!

— Donc tu en connais?...

— Soyez tranquille, on ne reprocha jamais à l'Éremberte de m'avoir coupé le fil de la langue, car je ne parlai de ma vie au préjudice de personne.

— Au fait, cela ne te pourrait être que fort dommageable.

— Raison pourquoi les taupes m'auront reçu en leur pays sous la terre, avant que parole sorte de ma bouche pour confesser aux gendarmes que nous avons, en la paroisse, des hommes, lesquels, sous couleur de prêter de l'argent aux malheureux, les mangent et les

dévorent jusqu'au dernier morceau; lesquels, comme la grosse araignée des bois, accrochent leur toile sur vingt, trente fermes ensemble, et, au lieu de mouches et de frelons, prennent à leurs fils les plus braves et les plus vaillants agriculteurs de la contrée.

— Ton avis est que je ne dois point dénoncer Françoise à la justice?...

— Me garde le bon Dieu, accusant ces hommes qui font pâture du bien d'autrui, d'avoir osé penser à vous, monsieur Malgrison. Vous, vous êtes un homme humain, et ce ne sont pas les malheureux Agathon que vous accablerez à la mort, en leur refusant deux mille francs....

— Devine pour qui m'a pillé cette fille?

— Peut-être, avec quinze cents francs tant seulement, le marchand d'hommes...

— Pour le Démon...

— Terminerait l'affaire de Frédéry...

— Elle a rendez-vous avec le Démon, mardi...

— Ce marchand d'hommes, voyez-vous...

— Chevrier, tu témoigneras au tribunal qu'elle m'a volé...

— Si vous m'appelez en justice pour témoigner, m'écriai-je, éclatant, je jurerai ne connaître qu'un voleur en toute l'étendue du Larzac : Malgrison, de

Nadalet. Non, jamais, aux monts Garrigues et peut-être en toute la France, homme ne fut vu plus dur et plus cruel. Aussi bien je vous engage à ne trop vous approcher de moi pour chercher appui, car l'envie me brûle de vous écraser sous mon pied comme une méchante bête qu'on rencontre en son chemin. Malheur ! si vous causez nouveaux dommages ou chagrins aux Agathon ! Je ne garde plus les chèvres à Mirande, mais je garde les Agathon, qui sont toujours comme père et mère à moi, et Félice avec, et mêmement Frédéry. Je ne vous en chante pas plus long sur cet air. Bonsoir ! »

Cela dit, je pris mon élan devers Soulaget.

VIII

Les cailles ne tombant rôties à Soulaget et ma bourse sonnant creux comme estomac qui brame la faim, l'idée à Baduel était que je devais travailler. Moi, je ne me sentais courage à nulle entreprise et même j'avais prié mon oncle de me laisser en repos. Mais lui, sans tenir compte de ma volonté, était parti le matin pour Navacelle, où, rencontrant Cancalon, le meunier du Mas-Bernat, il lui avait demandé si de son côté ne se trouverait d'aventure besogne à mes deux bras.

Cancalon me connaissait. Portant farine à Mirande, il m'avait vu maintes fois et savait que le travail et moi vivions en bonne amitié. A la sortie des vêpres, il en alla si bien des raisonnements de Baduel et du meunier, et ils s'entendirent si merveilleusement sur

le prix de mon loyer, que, croyant me ramener en sa farinière, Cancalon suivit mon oncle jusqu'à Soulaget. Rentrant en ma hutte, à nuit close, je les avisai l'un et l'autre sis devant le feu, les pieds tranquillement posés sur mes landiers et devisant.

« Voici notre garçon ! » dit Baduel.

Le meunier vint à moi, me regarda dans le blanc des yeux à la lumière du foyer, puis, jetant ses deux mains sur mes épaules, me grimpa brusquement au long de l'échine.

« Me prenez-vous pour l'Ane-Rouge, par exemple? » m'écriai-je, sautant et ruant à cette fin de renverser mon galant cavalier.

Mais lui, agrippé fortement de ses dix doigts à mes habits, voire à ma chair, resta solide à son poste, et, ne faisant cas de mes paroles non plus que de mes ruades, se retourna vers mon oncle.

« Il est fort, l'enfant, il est fort! lui dit-il.

— L'affaire est-elle conclue? demanda Baduel.

— Encore une minute, une minute tant seulement, » répondit Cancalon.

Il me planta ses genoux aux reins à me briser les côtes. Sentant craquer toute la machine, je pris mon élan vers la porte ouverte, criant, furieux, affolé, mais portant toujours mon homme en croupe.

J'avais fait cinquante pas que possible ne m'avait été de me débarrasser de ma charge. La chute d'eau des Fontinettes hurlait devant nous.

« Si vous ne lâchez prise, Cancalon, je trébuche en les Fontinettes, » murmurai-je à voix entrecoupée.

Incontinent il glissa sur le sol, tout au bord du précipice.

« Pour lors il te fâche que je t'essaye? me dit-il.

— Je suis homme à deux pieds, non bête à quatre pattes.

— Je n'embauchai jamais garçon de moulin sans connaître sa force.

— Je ne veux être garçon de moulin.

— Balles de farine sont lourdes, chevrier, sans compter sacs de blé, lesquels pèsent plus que fagots de frêne ou brassées d'esparcette et de sainfoin.

— Je n'ai souci de vos sacs non plus que de vos balles.

— Par ainsi ne te plairait métier de meunier?

— Je suis chevrier dans la montagne.

— Mais chèvres de Mirande ont trouvé nouveau pastour.

— Je trouverai, moi, nouvelles chèvres.

— Quarante écus par an, voilà tes gages.

— Cent si vous voulez, mais vous ne m'emmènerez davantage au Mas-Bernat.

— Baduel t'ayant engagé à moi, tu me suivras!

— Prenez Baduel, je vous le donne.

— Tu ne mettras donc de ta vie les mains à nulle besogne, Éran? dit mon oncle, arrivant à nous.

— Bonsoir la compagnie! » répondis-je.

Je regagnai ma hutte, laissant mes deux hommes se regarder étonnés.

Déjà je soulevais la cadole de la porte, et, la tête brouillée par mille pensées ensemble, j'allais enfin trouver quelque repos et revenir par la mémoire à Malgrison, à Frédéry, à Félice, à Françoise, quand j'entendis des pas au long du sentier. Un cheval au galop eût fait moins de bruit que Cancalon s'encourant après moi.

« Que me voulez-vous encore? lui demandai-je.

— Une question : Ayant vécu à Mirande avec Frédéry, comme lui tu dois aimer fillettes. Aimes-tu fillettes, Éran?

— La semaine des quatre jeudis, je répondrai à vos almanachs.

— En mon moulin, femmes et filles sont en abondance tout au long de l'année. Il en vient jusque du

Caylar moudre leur blé chez nous. Les plus nombreuses ont cheveux bruns, comme il est ordinaire à nos Cévenoles; mais quelques-unes, principalement celles descendues de la montagne haute, du côté de Saint-Maurice, portent cheveux luisants et jaunes semblablement à la fleur de nos genêts. Et puis quels yeux doux ! quelle peau blanche !... »

Pensant à Félice, blonde comme un épi mûr, je sentis mon cœur partir pour l'autre monde, et, crainte de tomber, j'ouvris la porte pour aller me seoir en ma hutte. — L'autre me suivit.

« A toutes ces filles, à toutes ces femmes fraîches et jeunes, continua-t-il, point n'est difficile au garçon du moulin de conter sornettes amoureuses. Criblant leur blé, le lavant à l'eau des Fontinettes, puis l'étendant au soleil sur mes toiles blanches, elles ne songent à mettre à l'abri du regard des hommes leurs jambes rondes, leurs bras potelés, leurs beaux cheveux dénoués par le travail et flottant librement au long de leur col. De vrai, c'est éjouissance céleste de voir tant jolis trésors, et moi, le moulin allant son tic-tac, je passe des heures en telles contemplations de Paradis. Ainsi tu feras, me suivant au Mas-Bernat. Et puis, si quelqu'une de ces jeunesses, le soir venue, te dit de l'accompagner jusqu'à son endroit, peur du loup, je ne me

fâcherai mie d'apprendre que toi-même es devenu loup en le bois et as mangé la brebis. »

A tels devis déshonnêtes, le sang me monta aux oreilles, et sûrement mes joues rougirent pareillement à des charbons embrasés.

« Cancalon, vous êtes un méchant homme, lui dis-je, faisant un pas vers lui, et ma volonté est que vous sortiez incontinent de chez moi. »

Il croisa ses bras sur sa poitrine, me regardant avec des yeux moqueurs. Comme le vin qui bout en la tonne après vendanges fait sauter la bonde, sauta le couvercle de ma colère.

« Meunier, fis-je, retroussant les manches de ma chemise, vous êtes un homme fort, le plus fort du Larzac, et peut-être de tous les monts Garrigues. Eh bien! si vous ne passez au pied levé le seuil de ma porte, dussiez-vous sur vos genoux me rompre les côtes comme ételles de noyer sec, moi Éran, je m'en vas vous appliquer mes deux mains sur le visage et partout où je trouverai place sur votre corps. Je suis libre de travailler où il me plaît, entendez-vous? Retournez au Mas-Bernat, et ne m'agacez les esprits avec vos méchants propos sur les filles et les femmes des environs, desquelles je ne me soucie non plus que de vos toiles blanches et de votre moulin.

— Il faut donc m'en aller comme ça tout seul ! murmura-t-il à voix radoucie.

— Il le faut.

— C'est grand dommage à toi, Éran, de ne point apprendre mon métier : tu es un garçon si courageux, si esprité !... Tiens ! je t'aurais enseigné à repiquer les meules...

— Gardez les pics pour vous; mes mains, coutumières du bâton de berger, les trouveraient trop lourds. Bonsoir !

— Bonsoir, chevrier. »

Il recula de quelques semelles, et je refermai lestement la hutte.

Nous autres, les Cévenols, nous aimons le travail. Comme les petits des perdrix, lesquels, pour chercher pâture s'encourent à travers champs, l'œuf d'où ils viennent de sortir encore collé à leur plumule naissante, les enfants de chez nous finissent à peine de téter que déjà, pour gagner vie, ils besognent de leur quatre membres. Ah ! c'était bon les tétins gonflés de lait de la mère, et je ne me fusse lassé de boire à la fontaine blanche de l'Éremberte, puis de dormir douillettement en ses bras ! Mais Dieu n'a voulu que les mères s'épuisent à la mort pour leurs petits, et le tour arrive

aux petits de porter aide à la maison. De vrai, grande force n'étant donnée aux enfants, ils ne peuvent ni faucher luzerne avec la faulx, ni élaguer châtaigniers avec la hache, ni tracer sillon avec la charrue. Aussi, n'ayez crainte, est-ce à des ouvrages moins pénibles qu'on les adonne, tels que garder oies ou dindons en la prairie, et, quand le poignet petit à petit s'est raffermi, toucher les bœufs au labour ou gauler, à la saison d'automne, les basses branches des noyers.

Voyez nos montagnes! Ayant reçu l'existence parmi ces rocailles énormes, je trouve beau mon pays; mais combien triste et pauvre ne doit-il pas sembler à l'étranger qui d'aventure le traverse! Au fait, Dieu aurait pu nous donner moins de rochers et plus de terre. Mais il est le maître et je ne lui demanderai pas le pourquoi de la création du monde. Si une fourmi, voire toute une fourmilière, quand vous chassez aux monts Garrigues, vous arrêtait, vous interrogeant sur l'abât des *pattes-courtes* ou des grives, peut-être ririez-vous, peut-être, en mauvaise humeur, poseriez-vous le pied sur les insolentes. Faisant plaines et montagnes, Dieu suivait son idée divine, et moi, plus soucieux de sa miséricorde que de sa colère, je me tais, attendant le ciel pour tout savoir de sa bouche, car il nous dira tout : il l'a promis à M. Alquier.

Oui, monsieur, le pays est triste et pauvre; oui, monsieur, la culture est de profit misérable chez nous, la terre se mêlant toujours au gravier et le soc de la charrue se brisant souvente fois contre les durs granits. Raison pourquoi Cévenols, dès le berceau, s'endurcissent le corps à la peine, et deviennent à tel point vigoureux qu'ils labourent ce Larzac empierré, comme, au Pays-Bas, à Cassan ou à Florensac, par exemple, les agriculteurs travaillent leur campagne bénie du ciel.

Là-bas, du côté de la marine, on ramasse écus et louis en les champs, ici viennent quelques sous de cuivre. Et encore quelles sueurs ! quels efforts pour arracher à notre sol ingrat l'orge, le blé, les châtaignes et les foins !

Moi, autant qu'un autre, plus qu'un autre, je m'étais escrimé de mes bras à Mirande, et, les Agathon ne se taisant sur ma vaillance, j'avais le bruit d'être un rude travailleur, de m'entendre à toutes besognes, à celle des champs comme des bêtes. Chevrier, c'était le métier de mon goût ; mais point je n'étais incapable de lier les bœufs et de labourer Sauve-Plaine. La faulx non plus ne me faisait peur, et mes mains avaient, à la moisson dernière, manœuvré la faucille

à m'attirer les compliments de tous les vieux sur le sillon. Meunier je fusse devenu, la volonté m'y poussant, et meules j'eusse répiqué en perfection, si m'eût vu le Mas-Bernat. Mais le travail, autrefois plaisir pour moi et consolation à tous mes chagrins, je le fuyais maintenant. Encore que la misère menaçât de me tuer en ma hutte, je n'avais le courage de lever le bras pour me gagner du pain. Comme un levron frappé à mort qui ne peut ramasser ses jambes pour courir et regarde couler son sang, moi, par la blessure faite à Mirande, je considérais s'en aller ma vie... O Félice, Félice, je suis devenu fainéant, donc je vais mourir.... Adieu !...

IX

Après telles réflexions et autres avec moi-même, me fut avis que je ne devais point m'en aller encore de cette terre, et que, m'aidant un peu moi-même à secouer mon chagrin, peut-être à la longue m'en délivrerais-je à mon souhait. Femme ayant fait ma maladie, femme serait le médecin, et Françon de Madières me ramènerait à bien, m'ayant mis à mal l'Hospitalière de Mirande. Maintes fois j'avais pensé déjà à cette fille des Fontenille; mais, sa mauvaise renommée insinuant goutte de poison en la pomme tentatrice, j'avais laissé la pomme suspendue à sa branche et répondu par une grimace aux discours du Démon de l'Enfer.

Ce néanmoins, pour vrai, Françon me tenait les esprits grouillants, et je ne pouvais empêcher mon

corps de frissonner d'aise, me rappelant, en le chemin de Navacelle, le pillage par la fille de Madières de l'homme de Nadalet. Ce frissonnement, lequel me faisait trembler sur pieds, comme le vent un roseau des Fontinettes, m'en disait sur l'amitié des hommes pour les femmes plus long que je n'en désirerais savoir, me donnant à connaître que, l'âme s'étant éprise d'un côté, le corps, lui, se pouvait éprendre d'un autre.

Vrai est que, Félice possédant toute mon âme, Françon possédait tout mon corps, et si bien que je rêvai, la nuit durant, de cette fille de Madières. Le jour levé, mes résolutions étant délibérées, je préparai mon équipage, à cette fin, comme il en avait été convenu, d'aller attendre Françon, le lendemain mardi, en le sentier où, certain soir, je l'avais dépouillée. Derechef, je jouerais le rôle de Démon pour toucher les écus de Frédéry, puis je ne me priverais d'accoler la fillette. Elle refusant mes embrassements, je lui montrerais mes cornes d'Enfer, et, par effroi, la gagnerais à me rendre caresses d'amour. Tout compté, il fallait bien, en quelque manière, puisque ne voulait mourir le malade, entreprendre sa guérison.

Le grand Érembert, peut-être trouvant sa peau de

bique trop dépenaillée pour paraître devant le Juge, au jour de la résurrection, ne l'avait prise sur son dos au cimetière, et avait préféré un bon drap de toile de genêt fraîchement passé à la lessive. Je jetai cette peau sur mes épaules, puis en le fond de la hutte, sous la huche où traînaient sabots fêlés, souliers hors de service, ferrailles de toute sorte, je cherchai si, d'aventure, je ne découvrirais cornes de chèvres ou de boucs, voire de brebis ou de moutons. Rien à ma convenance ne me sautait à l'œil parmi ce tas de vieilleries, et déjà je songeais à demander aide à Baduel, quand, à une ficelle suspendue derrière la porte, j'avisai long chapelet de cornes. — Voyez-vous, monsieur, bouchers ne sont à Soulaget non plus que boulangers, et chacun faisant son pain, chacun de même fait sa viande à la fête patronale pour rassasier son monde. Raison pourquoi, dans toutes les maisons, en quelque coin, se trouvent ramassées cornes et peaux des bêtes tuées.

L'Éremberte aimait les bêtes, et si, de son vivant, vous fussiez entré en sa hutte, vous l'eussiez plutôt prise pour une basse-cour que pour la demeurance d'une personne honnête et convenable. Poules picoraient sur la table, pintades sautelaient sur les chaises, lapins grignotaient sous le bahut, dindonneaux

becquetaient au long des murailles ; et ce n'était rien encore quand le cochon, groin levé et queue frétillante, ne venait pas s'épater lourdement au milieu du plancher. Mais les petits animaux auxquels de préférence l'Éremberte donnait toute son attention, c'étaient les poussins. La couvée éclose, il fallait voir avec quelle amitié elle la soignait! La mère-couveuse était jalouse, et tellement que, l'Éremberte pétrissant des débris de châtaignes pour les petits affamés, elle recevait plus d'un coup de bec sur les doigts. Que voulez-vous? toutes les mères se ressemblent, Dieu leur ayant bâti même cœur en la poitrine et elles n'aiment que les étrangers touchent à leurs enfants.

La sébille de hêtre où l'Éremberte brouillait les châtaignes, était encore là sur le perron du foyer. La regardant, il me parut qu'elle me coifferait gentiment en Diable, et qu'il ne serait point difficile d'y planter les cornes de mon chapelet. Trous furent creusés incontinent, et, les y poussant de force, mes cornes de bouc tinrent merveilleusement en mes entailles.

La peau de bique au long de l'échine, sur la tête la sébille aux poussins tout encornée, je m'approchai du miroir de l'Éremberte appendu au chevet du lit. J'étais le Démon, le véritable Démon de l'Enfer, et, je

m'en souviens encore, bien que tout ceci fût chose plaisante et de nulle conséquence là-haut pour mon salut ou ma perdition, je fis vitement le signe de la croix... Aïe! quelqu'un a ouvert la porte de la hutte...

« Carnaval est passé, Eran; es-tu fol par exemple? me dit une voix dolente.

— Non, père Agathon, répondis-je, je ne suis point fol, et je n'ignore aucunement que nous sommes en carême à cette heure.

— Pour lors, que signifie pareil déguisement ?

— Des bandes d'oiseaux ravagent les jardins de mon oncle Granier : un homme de paille, portant peau de bique et chapeau cornu, leur donnerait frayeur peut-être.

— Tu travailles chez ton oncle Granier?

— Hélas! on ne vit de l'air du ciel, père Agathon. Aux pauvres gens travail est pain.

— Donc on ne te reverra plus du côté de Mirande?

— J'aime Mirande, cause de l'Agathonne et de vous; mais j'aime mieux Soulaget, cause de l'Érémberte et de tous les miens.

— La chose est bien délibérée?

— Délibérée comme la mort de Notre-Seigneur, quand, personne ne l'y contraignant, il voulut mourir pour nous sur la croix.

— Lors voici trente écus, le demeurant de tes gages.

— Trente écus !

— Ils sont à toi.

— A moi ! père Agathon. Songez que je vous dois le double et le triple de trente écus. Non, non, argent de Mirande brûlerait ma main, et je n'y toucherai de ma vie.

— Jamais je ne reprendrai cette somme.

— Ah ! père Agathon, s'il vous plaît.... »

Sur la table il posa l'argent. Je saisis en mes doigts la pile d'écus et la glissai dans son gousset. Empêchant mes yeux de pleurer, je dis à ce vieux :

« Pensez-vous, père Agathon, que, venu chez vous à huit ans, quand je ne pouvais encore mener les chèvres paître à la montagne, j'aie fait force besogne à Mirande? Vous avez donc oublié qu'en mon lit des étables, je dormais comme un petit loir, et que jamais je n'étais prêt, le matin, à larguer la *cabrade?* Ce néanmoins, aux champs, je trouvais soupe en le bissac, et oignons doux, et souvente fois tranche de lard cuit ou rondin de saucisse. Moi, je mangeais à pleines dents, ne m'informant si pitance était bien gagnée. Mais maintenant j'ai grandi, père Agathon, et, avec ma taille, mon cœur et ma connaissance. Je me souviens de vos bienfaisances à moi et à l'Éremberte pareille-

ment, car vous l'assistâtes aussi, cette pauvre malheureuse Éremberte... Soyez tranquille, je ne voudrais abaisser votre fierté et je ne refuse aucunement de prendre mon argent; mais, n'en ayant besoin à cette heure, je vous prie tant seulement de me garder ces trente écus. Oh! je ne manquerai d'aller les chercher à Mirande un jour, et je ne vous les laisserai à l'éternité du monde... »

Le père Agathon ne répondit le mot. Il me prit les mains et me les serra à me démancher les poignets.

« Ton oncle Granier, à tes repas, te baille-t-il au moins écuelle pleine? me demanda-t-il enfin.

— Pain et provisions à mon goût sont en abondance chez moi, répondis-je.

— L'Agathonne veut que tu retournes chez nous, si farine manquait jamais à ton moulin.

— Brave Agathonne! »

Mes yeux débordaient de grosses larmes.

« Adieu, Eran! me dit-il, passant le seuil de ma porte.

— Bonsoir, père Agathon, et des compliments par là-haut à l'Agathonne, à Frédéry, à cette Hospitalière et mêmement, si ne vous pèse ma commission, à mon bouc, à Sacripant!... »

Il partit.

Le soleil marquait quatre heures de relevée, et je n'avais encore posé miette sous la dent. J'ouvris la huche : un morceau de pain, le dernier de Baduel, était là sur la planche. Dieu sait si je fis la petite bouche et si j'attendis l'écuelle pleine de l'oncle Granier, — une menterie de moi à ce brave homme de Mirande.

X

La lune n'est enflammée si chaudement que le soleil, et, marchant sur les nuages parmi les étoiles, on la peut regarder avec les deux yeux. Donc, tête encornée et dos hérissé semblablement à une bête, je m'en allais à travers la campagne, tirant toujours vers le chemin creux où je devais rencontrer Françon. Quelle nuit doucement éclairée, silencieuse et tranquille ! L'eau des Fontinettes brillait en le bief profond tout comme la lame de mon couteau passée sur la pierre, et les arbres en repos par suspension des grands vents laissaient voir sur leurs branches plus d'un oiseau endormi et roulé en boule. Pauvres jolies bestioles ! elles ne remuaient, ni ne chantaient, tête ramenée sous l'aile et pattes repliées sous le ventre. Par exemple, franchissant les Fontinettes, pour gagner

le haut du Larzac devers Madières, j'ouïs soudain un hibou. Oh! que joyeusement je m'esclaffai de rire! Voyez-vous, monsieur, encore qu'il ne soit beau avec ses six plumules au front, tout son corps barré de gris et de roux, son bec noir, ses yeux jaunes, le hibou est un oiseau en bénédiction chez nous. Lui sifflant sa note triste aux rochers des monts Garrigues, les neiges fondent et le printemps arrive, en compagnie de l'herbe nouvelle et des étables pleines de chevreaux.

Debout sur un bloc de granit, j'écoutais... La lune, faisant la chose exprès pour m'effrayer, envoyait là toute sa lumière, et à tel point que, sur le roc aussi large qu'épais, mon ombre s'étendait longue à l'égal du clocher de Navacelle. Là-bas ma tête, puis mon bâton en ma main, enfin mes jambes qui n'en finissaient jamais. Ce voyant, les genoux me flageolèrent; puis l'épouvantement me gagnant le bras droit, mon grand bâton tomba sur le rocher. Ce bruit, quoique léger, retentit en la tranquillité de cette nuit printanière, et soudainement quelque chose me passa au travers des jambes. Je sautai comme un chat maigre....

Monsieur, voyez-vous ce levron qui s'encourt au long des granits? Mon bâton frappant la roche nue l'a délogé de son terrier. Il bondit, vole, tant grande

lui est la peur de quelques grains de plomb sur la queue... Mais la sébille aux poussins de l'Éremberte glisse tout à coup de ma tête, et contre la pierre dure se brise une de mes cornes en morceaux. Puis j'ai senti comme le vent d'une aile sur mon visage. Je tremble... Je ne vois rien... Je ramasse mon bâton et le lève à tout venant....

Le hibou est très-friand de chair fraîche. *Pattes-courtes* lui faisant défaut, il attaque et mange mulots, campagnols, toutes manières de rats sauvages. Le voyant en un trou du rocher, vous le prendriez, à sa mine de pauvre, pour le plus innocent des animaux de la création. Méfiez-vous ! comme certains humains, il n'a de grossier que la veste. En le fond, cet oiseau est plus fin et plus méchant que pas un. Non, vous ne croiriez jamais quel courage lui donne son appétit. Ecoutez ceci, et vous saurez que le hibou est bête aussi féroce que le loup :

Rarement chèvres chevrotent aux champs. Vrai est que métayer et pastour, craignant que les chevreaux ne tombent sur quelque roche aiguë ou en des ronces piquantes, car nature pressant les mères ne leur laisse toujours le temps de choisir un endroit propice, retiennent aux étables celles touchant au terme de leur

grossesse, et là elles mettent leurs petits au monde sur une litière fraîche et molle. Mais il advient quelquefois que telle bête, dont le ventre maigre attristait le chevrier, et qu'on larguait chaque matin à travers champs, ne prenant pour elle non plus de précautions que pour un bouc, s'arrête brusquement au milieu du sentier et là dépose, sur la pierre ou le gazon, un beau cabri bêlant ou tétant.

Moi, gardant le troupeau de Mirande, j'avais une chèvre maigre à souhait. Encore qu'elle mangeât autant qu'aucune de la *cabrade*, elle engraissait comme une araignée, laquelle, faisant si grand abât de mouches et de moucherons, pourrait, me semble-t-il, avoir aux jambes plus gros mollets. Revêche au bouc, qui l'eût aimée, cette bête n'avait chevroté depuis trois ans, et, la quatrième année menaçant de tirer vide de profit comme les autres, nous étions, à Mirande, décidés à la vendre, vienne la prochaine foire du Caylar, quand, un soir, comptant mes chèvres, point je n'avisai mon ingrate. Où était-elle ? Le loup me l'avait-il volée? A Frédéry et Félice batifolant en la cour, j'abandonnai le soin de fermer la claire-voie des étables, et je travaillai du talon devers les endroits où, ce jour-là, avait pâturé la *cabrade*.

La nuit était faillie, quand mon pied toucha Sauve-

Plaine. Ce néanmoins, je ne m'arrêtai, gagnant toujours le haut Larzac, où mes bêtes avaient brouté, la journée durant, les herbes âpres et dures de la montagne. J'arrivai sur les grands rochers noirs qui entourent cette vallée comme d'une épaisse muraille. La lune se levait, et possible me fut de fureter parmi les rocailles énormes. Je ne vis nulle chèvre.

« Belle ! belle ! » m'écriai-je.

Pas de réponse... J'arpentai le plateau dans tous les sens, ne voulant retourner seul à la ferme... Rien...

Mon bissac ballait au long de mon échine, et, en mon bissac, ma flûte à cinq trous cliquetait. Cette flûte toute neuve était plus aiguë que pas une, l'usage de la voix ne l'ayant encore adoucie. Je pris ma flûte et sonnai. Le plateau demeurant en paix sous le ciel étoilé, ma musique porta loin, et du milieu des granits me revint un bêlement lamentable...

« Me voilà, ma fille .... »

Je bondis sur la pointe des rochers...

En deux minutes, j'avais rejoint ma chèvre. Elle était toute saignante.

« Le loup t'a donc mordue? » lui dis-je.

Elle bêla. Ce bêlement bien connu de mon oreille, qui s'entendit toujours au langage des bêtes, me disait qu'elle avait mis bas. Tâtant le sol de ma main, je

cherchai le chevreau et le trouvai. Je l'amenai à la lumière. Ciel ! sa tête était trouée à l'endroit de la cervelle, et ses membres, humides de son sang, ne remuaient mie. Il était mort...

« Méchante mère ! » fis-je, contraignant ma chèvre à se remettre sur pieds et la menaçant.

A ce moment, à l'égal de deux charbons, brillèrent les yeux d'un hibou non guère loin de ma bête, sur le rebord d'un rocher. Une pierre glissa sous mes sabots, je la saisis et la lançai de toute ma force. Le hibou tomba. Le scélérat ! à son bec pendait encore un lambeau de chair de mon pauvre cabri...

Pardonnez-moi, monsieur, si je m'amuse à ferrer cigales, le feu brûlant ma maison. Que voulez-vous? les humains sont si paresseux à supporter les malheurs, qu'ils ne manquent jamais une occasion de s'en divertir. Et, de vrai, je vous le demande, où était nécessité pour moi, mon cœur étant enflammé par Félice et toute la machine flambant avec, d'aller vous conter histoires de hiboux ?

Allons, allons, malgré qu'on en ait, il faut revenir à cette Hospitalière, à ce Frédéry, à cette Françon... Aussi bien, voici la fille de Madières qui traverse là-

bas la campagne pour aller attendre le Démon en le sentier convenu.

Vous comprenez bien que je ne recollai aucunement les morceaux de ma corne détruite et que je m'encourus à Françon de si loin que mon œil l'avisa.

Cette fille était sise sous les buissons embroussaillés, quand j'arrivai dans le chemin creux.

« Ne me faites de mal avec votre fourche, Démon, dit-elle, j'apporte une somme... »

Elle remua des louis d'or en son tablier.

Je baissai mon long bâton à cette fin de ne l'effrayer davantage. Puis, de ma voix de bête étranglée :

« Et quelle somme apportez-vous, Françoise?

— Dix-huit louis d'or.

— Donnez-moi le saint-frusquin tout entier, rondement ! »

Comptant une à une les pièces jaunes, elle les laissa tomber en ma main.

« Donc voilà le commencement et la fin des écus volés à Frédéry ? dis-je, serrant le magot en mon gousset.

— Je ne tins compte jamais de l'argent reçu, et je ne sais ce que je lui dois en bonne justice.

— N'y a-t-il plus rien en le fin fond du tablier?

— Vienne la Saint-Michel de septembre, mes gages

me seront payés chez la Fontenille. Je vous baillerai mes trente écus jusqu'au dernier liard.

— Et les souliers bronzés dont vous ne me fîtes restitution mardi ?

— Vous trouverez là-dedans souliers bronzés, jupes de molleton, bonnets à rubans et fichus à franges pareillement. »

Incontinent, elle me montra un paquet. Le saisissant, je touchai les mains de cette fille. Elles étaient tremblantes et brûlaient comme fer rougi en un brasier... Ma tête s'en alla.

Tout d'un coup, le sang me remplit la poitrine, mes yeux devinrent troubles, je chancelai comme pris de vin, et, voulant m'engarder de tomber, je passai mon bras au long de la taille de Françon.

« Ne m'emmenez point ! s'écria-t-elle.

— N'ayez peur, Françoise, n'ayez peur. »

Et, toujours fol, je l'embrassai.

« Jésus .... Sainte Vierge .... Mon Dieu .... Saints du Paradis .... » balbutia-t-elle.

Soudain les genoux de Françon glissèrent sur l'herbe.

« Pitié ! pitié ! fit-elle, ne se pouvant tenir de pleurer.

— Que voulez-vous ?

— Je demande que vous me laissiez retourner à Madières.

— Plus tard.

— La Fontenille est méchante et ne m'ouvrira la porte...

— Et ma fourche! »

Je brandis mon bâton.

« A quelles fins me retenez-vous? reprit-elle. J'ai tout restitué.

— Non, non, jolie Françonnette.

— Par la sainte croix du bon Dieu! je jure...

— Tu te moques de moi, la belle.

— Que voulez-vous encore?

— Ce que je veux! les baisers que t'a donnés Frédéry. Il faut me les rendre comme les écus, l'un suivant l'autre.

— Des baisers de moi au Démon!

— Semblablement à l'homme, Démon ne déteste fillettes. »

Et, riant, en mes deux bras je relevai Françon à demi-morte de peur.

— Laissez! laissez-moi! balbutia-t-elle.

— Je t'aime, Françon, je t'aime d'amitié d'homme! m'écriai-je, la serrant plus fort.

— « *Notre Père qui êtes aux cieux*... » balbutia-t-elle.

Ces mots tombant de sa bouche, un frisson subit me courut tout au long des membres.

« Que dis-tu? lui demandai-je.

— « ... *Que votre nom soit sanctifié...* »

Mes mains, bien que vigoureusement croisées à l'entour de sa taille, à mon insu se dénouèrent.

« Finiras-tu tes complaintes? marmottai-je, ne comprenant ce qui se passait en moi, mais sentant comme si j'allais tomber en pâmoison.

—«... *Que votre règne arrive...* »

Les bras me ballèrent au long du corps sans courage, et je restai debout devant Françon, plus tremblant qu'elle et plus épeuré.

« ... *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel...* » ajouta cette fille.

Toujours récitant sa prière, et moi ne la retenant de nulle façon, elle essaya quelques pas dans le sentier, visant en droiture devers Madières. Emerveillé, je la regardais, et ne bougeais ni pieds ni langue. Finalement, je n'étais donc plus un homme de chair, amateur de son aise et de son plaisir? Non, monsieur, j'étais un arbre, ou bien une pierre, si vous préférez cela.

Au surplus, sachez comment il en alla de ce miracle, car il y a miracle en cette affaire.

Au premier mot de *Notre père* murmuré par Françon, un bruit terrible se fit de l'autre côté du chemin creux, et, derrière les troncs des gros châtaigniers, je distinguai un homme grand, grand jusqu'à demain, avec une barbe couleur d'argent et des cheveux couleur d'or. Avisant tant beau personnage, nonobstant ma faim de loup, mes dents qui commençaient à mordre chair fraîche, lâchèrent le morceau entamé.

Ah! monsieur, quelque friand que dût être le festin, le Seigneur me regardant, j'avais plus envie de tomber à genoux que de me rassasier. Et, en effet, Françon partie, car je ne l'empêchai aucunement, je tombai la face contre terre et j'achevai le *Notre Père* commencé. — Voilà tout.

Quand je relevai la tête, le bon Dieu escaladait la haute cime du Larzac, la route la plus courte pour s'en retourner au ciel. La lune et les étoiles, comme des lampes par milliers, éclairaient son passage. Il marchait d'un bon pas. Il me parut bien que des anges l'accompagnaient; mais je ne pourrais vous affirmer la chose, mes yeux étant un peu brouillés par l'émotion.

Le jour pointa à la crête des rochers. Je fis l'appel

de mes membres, tâtant s'il ne me manquait rien. J'étais entier.

Peau de bique repliée sous mon bras avec le paquet de Françon, sébile rejetée en les broussailles, je me dirigeai devers mon Soulaget, tout heureux d'avoir évité la main droite du Seigneur, celle qui fait le plus de mal, au dire de M. Alquier, et fredonnant ce couplet de la romancine que vous connaissez :

« L'alerte hirondelle
Passe, trouant l'eau
De l'aile :
C'est le renouveau,
La belle,
C'est le renouveau... »

FIN DU LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

FRANÇON

I

Quelle saison le printemps chez nous! Ah! monsieur, comme le Larzac, si triste à cette heure, se fait gai, et gens de même, et les troupeaux avec! Neiges fondues, l'herbe verte embellit roches et guérets; la vie, la grande vie reprend à toutes choses. On ne sortait quasiment de la maison, occupés aux étables et dans les granges à mille racoutrages rustiques. Mais pelles sont emmanchées, appointés socs de charrue, émoulées serpes, cisailles, faucilles, et voici venue l'heure du travail. On s'encourt à la terre comme à un trésor. Et, en effet, quel trésor plus abondant au monde que celui donnant à chacun

sous le ciel son boire et son manger! Non plus que les hommes, les bêtes, tant elles sont aises, ne se peuvent contenir à ce renouveau de la nature, et elles bondissent, et cabriolent, et bêlent joyeusement parmi les arbres et les gazons frais.

A moi une mélancolie montait au cœur, voyant, à ce printemps, tout le monde en besogne aux champs, quand je gardais les bras croisés. Donc, Félice m'ayant mis chagrin en l'âme, ce chagrin, du même coup, avait tué tout mon courage d'homme? Pourquoi, au lieu de cette demeurance à Soulaget, où je ne faisais œuvre de mes doigts, ne point accepter gages en une ferme quelconque des environs? Certes, chèvres ne manquaient au Larzac et dans les monts Garrigues, puis était connu de bonne renommée le chevrier des Agathon! Ces idées inquiétaient mes longues journées en compagnie de Baduel, lequel, ne trouvant toujours soupe à ma faim, ne prenait cesse de me pousser vers le moulin du Mas-Bernat ou finalement vers tel autre travail à ma fantaisie. Mais mes nuits surtout se passaient en désolation. A peine clos, mes yeux avaient vision de la campagne, et là, en mes songes, m'apparaissaient nombreux troupeaux cheminant aux pentes du Larzac. J'entendais bêlements et voyais batailles joyeuses entre chèvres et bouquins.

Combien cliquetaient les cornes et retentissaient les coups sur les fronts! Maintes fois, ces *cabrades* étaient gardées par un berger grand et beau comme un homme d'un autre pays; car les Cévenols ne sont avantageux de figure. Le plus souvent, lancées à travers la montagne, ces bêtes allaient sans guide quelconque; longtemps elles marchaient à l'aventure, puis, s'arrêtant, elles me regardaient toutes ayant un air de me dire : « Eh bien! chevrier, nous t'attendons, viens-tu? »

Les louis d'or de mon gousset n'étant à moi, encore que je les eusse arrachés aux griffes de cette fille de Madières, j'avais délibéré en mon esprit de les restituer aux Agathon. Comment arriver à la chose? Ma volonté ne s'accommodant de retourner à Mirande, crainte de quelque dispute avec Frédéry, me fut avis, tout balancé, de charger M. Alquier de la commission.

Un soir que j'étais plus mélancolieux que de coutume, cet argent me pesant toujours davantage à mesure que je le retenais injustement, résolution fut formée de partir le lendemain pour Navacelle. Malheureusement, mes rêves cette nuit troublèrent tellement ma connaissance, que, le matin venu, au lieu de tirer vers la paroisse et le presbytère, je galopai vers le

sentier où, quelques jours devant, j'avais accolé Françon. Pensez donc! en mes songes, j'avais vu Félice me faisant signe et m'appelant en cet endroit...

Point je n'avisai l'Hospitalière en le chemin creux, et, l'ayant attendue longues heures, je ne la vis davantage arriver. J'eus le temps de compter les violettes sous la haie vive d'épine, mêmement les brins d'herbe et les arbres plantés de l'autre côté du sentier.

Mais des pas font rouler les cailloux de ce sentier... Devinez qui vers moi s'avance à petites semelles. Ce sont deux femmes. L'une, vieille, cassée, s'appuie sur l'autre, plus jeune et plus forte. Seigneur! c'est la Fontenille et Françon avec!... Je me lève pour dire bonjour à la Fontenille, un peu aussi à la Françon. Que voulez-vous? une jeunesse, encore que mal en conduite, ça nous remue toujours quelque chose en le fond de l'estomac.

« Eh bonjour, brave Fontenille! Mais, à ce qu'il paraît, le printemps ne vous est point contraire : vous voilà courant parmi nos pierrailles comme une alouette parmi les sillons.

— Merci de ton honnêteté, Eran. Dieu soit béni! je puis encore poser un pied devant l'autre.

— Et d'où vient-on comme ça avec Françonnette?

— De Navacelle, l'ami, de Navacelle.

— Est-il possible !... Je croyais qu'on ne vous rencontrait guère plus à la paroisse, cause de votre grand âge?

— Je viens d'assister, en l'église, à l'anniversaire de mon homme. »

Elles passaient....

Je les eusse suivies, tant cette Françon m'avait regardée et tant ses yeux noirs me donnaient envie de la connaître de bonne amitié.

Elles marchaient encore...

« Et M. Alquier, mère Fontenille, il va toujours comme il veut? dis-je, ne sachant à quoi vouer ma langue.

— M. Alquier, c'est comme toi, mon garçon, il est en fleur d'âge, et ses membres ne lui refusent rien.

— Ah! tant mieux! Ah! tant mieux, mon Dieu!... »

Elles étaient à vingt pas de moi. Françon ne se lassait de m'allonger des regards.

Je rejoignis les femmes.

« Et dites-moi, bonne Fontenille, vos luzernes s'annoncent-elles à vos souhaits, cette année?

— Non, mon Eran, non; elles sont si maigres!

— Pour lors, il faut les arracher. Au fait, vos luzernes sont trop anciennes, elles vous mangent le sol sans profit.

— Ni mes bras, ni ceux de Françon ne suffiraient à pareille besogne.

— Mais les hommes robustes ne manquent à Madières et dans les environs, pour planter le pic en vos terres et ouvrir la tranchée. Moi, j'en connais un qui ne se ferait tirer l'oreille jusqu'à Pâques pour devenir votre journalier.

— Grand merci de tes offres, Eran! Si chèvres restaient en mes étables, tu les mènerais pâturer par la montagne, car point n'est, au Larzac, de meilleur chevrier.

— Vous croyez donc que je ne suis coutumier ni de la pioche, ni de la charrue, ni de la faucille, et que tant seulement je suis entendant à la garde des troupeaux?

— N'étais-tu pas chevrier à Mirande?

— Si bien, j'étais chevrier. Mais demandez aux Agathon si me faisaient peur le labour et quelconque des travaux de la campagne... Et tenez! cette Françonnette, venant à la *doctrine* à Mirande, ne m'a-t-elle pas souvente fois rencontré, repiquant la faulx, dételant les bœufs, taillant avec la hache des oreillettes de charrue?...

— C'est vérité, notre maîtresse, interrompit la fille, et mêmement, un soir, j'ai souvenance d'avoir aperçu

le chevrier de Mirande ensemençant de sa main le champ de Sauve-Plaine.

— Vous voyez, notre maîtresse, vous voyez! m'écriai-je, faisant signe à cette jeunesse de ma grande obligation à ses paroles.

— A moi vif désir est de mourir en paix, et je ne me soucie de monde à la maison, ajouta d'une voix fatiguée la Fontenille.

— En attendant, vos terres se ruinent, murmurai-je.

— Mes terres me suffiront telles quelles jusqu'à la fin.

— Au lieu de pain dur à la dent, si vous mettiez la pioche en votre bien, vous mangeriez toujours fougasse, brave Fontenille.

— Allons, Françoise, cheminons, cheminons, ma fille. »

Elles quittèrent le sentier, coupant par un raccourci devers Madières.

Françon ne m'eût avec sa main signifié de les suivre, que je fusse incontinent redescendu à mon Soulaget. Mais la fille m'attirant, je n'eus garde de désobéir à son tant joli geste d'amitié. Mes sabots marchèrent dans leurs souliers, sans me faire prier davantage.

La Fontenille se retourna soudainement. Moi, en grand embarras, je regardai le ciel.

« Pour lors, tu t'en viens à Madières, chevrier? me dit-elle.

— A Madières ne m'attend âme qui vive, notre maîtresse; mais le temps ne me coûtant rien, puisque je n'appartiens plus aux Agathon, et la nuit étant un peu faillie, je veux vous accompagner jusqu'à votre demeurance, crainte de quelque malheur pour vous en ces mauvais chemins.... »

Nous étions au dernier tournant du sentier. Parurent les toits de Madières. Nous entrâmes dans un chaume, gagnant la maison de la Fontenille, bâtie tout au fond parmi les arbres fruitiers. Nos souliers laissaient leurs semelles marquées en une terre brune, effritée comme cendres, une terre excellente et de qui, sans fumier, l'on eût tiré merveilleux rapport.

« Pourquoi ne point semer des vesces ou du trèfle en ce champ, mère Fontenille? dis-je à la vieille. D'ici à quelques semaines, vous engraisseriez cabris ou agneaux, et vous rempliriez vos poches de monnaie blanche.

— Je suis vieille...

— Sans compter que, s'il ne vous plaisait nourrir bestiaux, vous trouveriez à vendre vos herbages... »

La Fontenille passant la main en sa poche en

retira une grosse clef, laquelle cria dans la serrure de la porte.

La nuit tombait noire de plus en plus; il convenait de s'en aller, et d'autant que personne ne me semblait disposé à m'offrir gîte, à Madières.

« Bonsoir à toute la compagnie! » dis-je, laissant entrer les femmes et restant au seuil de la porte.

Puis, au grand compas de mes jambes, je me mis à arpenter le champ.

Au moment où je franchissais la haie abornant la terre de la Fontenille, la voix de Françon m'appela. Je retournai vers la maison.

« Tu pars comme le vent, chevrier, me dit la Fontenille, tout essoufflée par la fatigue de la marche.

— Mon Soulaget est à plus de cinquante semelles d'ici, notre maîtresse.

— Donc tu ne sèmeras ni mes vesces, ni mon trèfle, ni mon orge?...

— A votre plaisir! Mes bras n'étant loués, je vous les donne, s'ils vous font envie.

— Quels gages pour un mois, l'ami?

— A votre jugement.

— Trois écus?

— Avec ça je n'aurai pas peur de crever de richesse comme Malgrison, honnête Fontenille.

— Et si je te baillais un demi écu de plus, serais-tu content?

— Bénédiction de mes jours! comme un âne chantant le *Pater*.

— Allons, Françoise, donne des draps blancs à ce garçon, et qu'il aille s'accommoder un lit en le pailler. »

Disant merci, je suivis Françon, laquelle marchait vers une grande armoire, au fin fond de la salle. Les draps furent tirés. Je les pris des mains de cette fille et les déposai sur une chaise; puis, ne brillant ni feu ni chandelle, je saisis Françon en mes bras et l'embrassai chaudement. Mes lèvres fussent à l'éternité demeurées collées à ses joues fraîches...

« Est-ce fait? demanda la vieille.

— Oui, » répondit la jeune.

Je m'élançai vers le pailler.

II

A moi une étable sans bêtes, un champ sans moisson donnent envie de pleurer. Cela vous étonne! Qu'y faire? en face des bienfaits de Dieu jetés aux chiens, je ne sus jamais retenir mes larmes. On est paysan oui ou non, on aime la terre ou on la déteste. Lors jugez si je dus être triste en une maison où l'on s'entendait juste assez pour tout perdre et tout ruiner. La Fontenille voulait-elle semer du froment, la Françon parlait de touselle; puis, celle-ci demandant de l'avoine, l'autre exigeait de l'orge sur les sillons. Aussi quelle pauvreté en cette ferme, laquelle, moyennant quelques bras déterminés, eût tenu sa place parmi les plus prospères de la paroisse! Tout s'y trouvait si mal à point que, le lendemain de mon arrivée, réclamant un pic à cette fin de creuser une rigole à des eaux de

pluie formant mare puante en la cour, on ne put me montrer qu'un tas de ferrailles rouillées et me dire : « Cherche !... »

Mais c'est quand j'entrai aux écuries pour atteler les bœufs à la charrue et commencer mes semailles de trèfle, de sainfoin, mêmement de faverolles, que je sentis mon cœur se serrer. Monsieur, point de bœufs et point de charrue. Les râteliers pendaient encore au long de la muraille, mais nulle tête n'allongeait son museau jusqu'aux rayons luisants d'usure. Rien, rien, sinon une litière bourbeuse, car le toit des écuries était troué et les nuages du ciel crevaient en l'intérieur.

Je sortis vitement, tout étourdi par la peine, et, comprenant bien que le travail n'était possible en pareil endroit, j'allais m'encourir vers la Fontenille lui dire de garder ses trois écus et demi, puis m'en retourner à mon Soulaget, quand, à travers portes fendillées des étables, bêlement de chèvre arriva jusqu'à moi. Oh ! comme mon oreille but cette chanson tant connue ! J'ouvris joyeusement. Hélas ! une chèvre était là, une seule, bêlant non pour bêler, non de plaisir, mais de famine, car, en toute la grandeur des étables, lesquelles eussent à l'aise contenu dix vingts bêtes au moins, point je n'avisai le moindre brin d'herbe non plus que de ramée. Ah ! pauvre chèvre, comme elle me regarda !

Un vaste champ de seigle, je ne sais à qui appartenant, à cinquante pas balançait au vent ses tiges longues et larges. Ne songeant au garde champêtre, j'allai faire récolte d'une brassée d'herbes et la rapportai à ma bête affamée. La conscience tranquille, comme si j'avais secouru mon prochain, je tirai vers ma nouvelle maîtresse.

Je rencontrai tant seulement Françon en la cuisine. Sise devant la fenêtre, à un de ses bonnets elle cousait gros nœud de rubans de cent couleurs. Quelle attention à tant misérable besogne ! si grande cette attention que, nonobstant mes sabots, la faraude ne m'entendit entrer.

« Et la Fontenille? dis-je. Ne pourrait-on glisser à ta maîtresse deux mots de compliment sur le bon ordre de la métairie?

— Ne fais tant de bruit, Eran : la Fontenille dort, » répondit-elle, sans se déranger de son ouvrage.

Incontinent, je portai les yeux sur le coffre de la pendule, qui s'allongeait près de la cheminée, cherchant l'heure du moment. Mais si la boîte de noyer n'avait point quitté sa place, la pendule était partie et le balancier ne sonnait plus son tic-tac.

« Donc, à Madières, on n'entend pas le chant du coq comme à Mirande? demandai-je.

— Point n'est coq en notre basse-cour.

— Ni poule pareillement, Françonnette...

— Ni poule.

— Ni bœufs ne mugissent en vos écuries, ma fille....

— Vrai est qu'on les a vendus.

— Ni bétail ne bêle en vos étables....

— Nous avons tant seulement une chèvre.

— Laquelle ne mange à son appétit et ne boit à sa soif.

— Quelquefois je la garde au long des haies...

— Ah! femmes méchantes! femmes cruelles! qui ne peuvent à deux nourrir une bête... Tiens, tiens, Françon, ce que je vois depuis ce matin a brisé tout mon courage, et je te dis adieu. Je retourne à Soulaget. »

Se levant, elle vint à moi.

« Eh, Dieu du ciel! Eran, me dit-elle, que te fait à toi, n'étant parent ni allié de la Fontenille, que soient mal à point ses affaires? Hériteras-tu de la ferme, pour en montrer si grand souci?

— La ferme appartient à la Fontenille et, après elle, à son neveu Jean Bernadel; mais la terre, Dieu l'a faite pour tout le monde, et la preuve, c'est que nous marchons tous dessus, et qu'en attendant de prendre nos os, elle nous nourrit. N'étant cultivée, la

terre est malheureuse ici, et je ne puis m'accoutumer à cela.

— Pourquoi aussi avoir toujours les yeux à la terre?

— A quoi les aurait un paysan.

— Plus doux à voir est un visage humain qu'une motte et même tout un champ de blé mûr.

— Le blé, c'est le pain.

— Le visage, c'est la vie.

— O Françonnette, gente Françonnette, tu as raison, et tu parles paroles d'Evangile. Oui, oui, point ne sont au monde de délices pareilles à celles de voir beaux yeux, joli front, nez bien moulé, cheveux longs et fins comme soie du Pays-Bas. C'est vérité, voilà la vie, la vraie vie de tout homme, car le reste, voire la terre elle-même, c'est la peine, le travail, le chagrin, la punition du bon Dieu pour le premier péché. Mais, dis-moi, Françon, que peut faire celui qui a perdu l'espoir de rencontrer figure aimée et d'y noyer son âme toute en une contemplation éternelle comme au Paradis? Que peut-il faire, sinon travailler, et travailler encore, pour ne trop réfléchir à son malheur?

— Celui-là ne doit perdre courage, et, au lieu de besogner sans fin aux champs, chercher encore ce

qu'il n'a trouvé. M. Alquier l'a répété cent fois en chaire : « Cherchez et vous trouverez. »

— A Mirande peut-être...

— Filles de Madières valent bien... »

« Françoise ! ma Françoise ! cria la Fontenille.

— On y va, notre maîtresse ! » répondit-elle.

Elle ne bougeait pieds.

« Cours-t'en, lui dis-je.

— Point, point auparavant que tu m'aies regardée.

— Françoise, mauvaise fille ! »

Ne prenant souci de la vieille, Françon, devant le miroir, essayait son bonnet et se lissait les cheveux lui débordant sur le front.

« Françoise !... Ah ! garnement du Démon !...

— As-tu vu, au Larzac, plus affriolante fillette, chevrier? » me dit-elle, se plantant vis-à-vis de moi, fraîche, jolie, luisante comme un écu neuf.

J'allongeai mes bras ; mais la porte de la cuisine s'ouvrit, et la Fontenille parut, œil allumé de rage et bâton levé.

« Dis, coquine, s'écria-t-elle, poursuivant Françon autour de la table, m'entendras-tu? »

Elle donnait de grands coups à hue et à dia.

« Ne vous plaignez, notre maîtresse, et ne frappez

d'ici à demain sur la table avec votre bâton. Si je ne me pressais d'aller boucler vos sabots, c'est faute à cet Eran. Votre journalier voulant partir, je travaillais à le garder pour nos cultures. »

La Fontenille s'affaissa sur une chaise basse à sa portée.

« Donc tu t'en vas, toi? me dit-elle, la respiration revenant à sa gorge.

— Que faire? répondis-je. Il n'y a chez vous ni outils quelconques pour la terre, ni bêtes de labour.

— Hélas! hélas! fit-elle, laissant tristement aller ses bras maigres au long de son corps.

— Vos bœufs étaient le triomphe du pays cependant. »

La Fontenille ne souffla le mot, en grande désolation.

« Et votre *cabrade* des temps jadis, avec Sacripant en tête, en parlait-on assez au Larzac! »

Non plus de parole d'elle que de son bâton.

« A cette époque ancienne, tout reluisait ici comme en une maison de roi.... »

En les yeux petits et rouges de la vieille parut abondance de larmes. Je me sentis estomaqué.

« O ma brave et honnête Fontenille, lui dis-je, ne me croyez méchant, je vous prie, et, si je vous remé-

more vos jours d'autrefois, ne veuillez penser au moins que je méprise vos jours d'aujourd'hui... »

Pleurs coulaient comme eau de la source.

« Voyez-vous, je me suis senti triste du changement des choses, à Madières... Mais je vous aime trop, brave Fontenille, vous respecte trop pour vous rien reprocher. Tout le monde connaît, au Larzac, mêmement aux monts Garrigues, que vous fûtes toujours femme économe et de bon conseil, et que, si fortune a quitté la maison comme cheval sort de l'écurie, faute n'en est pas à vous, mais à votre homme, lequel, tant plus vous entendiez la terre, tant plus ne la savait, lui....

— Ce n'est point mon homme, Eran, interrompit la Fontenille, ce n'est point mon homme...

— Qui donc vous a fait vendre vos bœufs?

— Absolument, faut-il que tu le saches?

— Dites-le moi, excellente Fontenille.

— Malgrison, murmura-t-elle à basse voix, comme craignant d'être entendue.

— Lui! »

Je ne pus me tenir de regarder Françon.

La Fontenille continua sur un ton dolent ses complaintes :

« Mon homme mis au trou, Malgrison montra des papiers marqués et demanda grosse somme d'argent. Ne fondant monnaie, je ne payai l'homme de Nadalet. Lors il prit aujourd'hui les bœufs, demain les chèvres, après-demain les charrues et choses quelconques qu'il trouva, furetant partout. A présent, il demande une terre... Ah! mon Dieu, bientôt de tant de richesses me resteront tant seulement les yeux pour pleurer.

— Brigand d'usurier! fis-je, donnant un coup de poing sur la table.

— Merci à ta colère, Eran, dit la vieille.

— Non encore merci, Fontenille, ne me le dites encore; attendez pour cela que je vous aie délivrée de ce monstre qui tire à vous manger le dernier morceau de chair, car je vous en délivrerai, je vous le jure sur mon salut... Donc, en tous lieux de la paroisse, je rencontrerai cette peste! Oh! qu'elle rampe jusqu'ici la sangsue de Nadalet. et je veux bien ne plus être le fils de l'Eremberte si je ne lui écrase la tête sous le talon de mon sabot. — Je reste à votre service.

— Eran, je te donne quatre écus de gages! marmotta la vieille, en attendrissement profond.

— Au fait, je ne serai seul contre Malgrison, car

sûrement à mon œuvre Françonnette portera secours. »

Derechef je dévisageai la fille de mes deux lanternes allumées. Au miroir, Françon se lissait encore les cheveux. Crainte de me courroucer contre elle, je sortis incontinent.

III

Peut-être pensez-vous qu'ayant levé les bras vers cette fille de Madières, laquelle se plaisait aux hommes plus qu'il ne convient, je ne tardai à prendre ligne parmi ses galants. Vrai est que, malheureux avec Félice, j'étais venu chez la Fontenille à seule fin de guérir blessure de femme par le remède d'une autre, comme d'aventure un serpent m'ayant piqué, j'eusse écrasé sur la plaie la tête d'un autre animal. Mais si, connaissant un peu cette jeune folle, vers elle avait volé mon cœur malade, je le lui retirais à mesure que je la savais davantage. Tant plus Françon avait visage agréable, riant, doux à sa fantaisie, tant plus, en le fond, cette fille était dure, violente, emportée. Point ne se passait de jour qu'elle ne chagrinât la Fontenille, tantôt lui refusant pitance à sa table, sa propre table, tantôt

la menaçant de Malgrison, si la pauvre vieille, jetée hors de son caractère, parlait tant seulement à mots couverts de la renvoyer.

Je voyais ces choses en grand courroux, et cherchais un moyen quelconque d'y mettre fin. En attendant, je faisais rage à la besogne, et, comme vous l'entendez en perfection, mes deux bras ne suffisant à ameublir le vaste champ environnant la ferme, j'avais loué une bonne paire de bœufs à mon oncle Granier, de Soulaget. Baduel ayant amené les bêtes à Madières, il y était resté, et, ma main jetant la semence, la sienne avec l'attelage traçait les sillons.

« Grand merci, mes enfants, grand merci! » nous répétait la Fontenille, voyant le soc retourner la terre fumante.

Elle se taisait minute. Puis reprenant :

« Le loyer de ces bœufs coûtera bien quelques deniers?...

— Le loyer de ces bœufs!... Ne vous mettez en peine, brave Fontenille, ces bêtes à mon oncle Granier sont ici pour me faire plaisir, non pour gagner argent de vous, » lui répondais-je.

Et, tout éjouie, la Fontenille regagnait la maison.

Monsieur, pardonnez-moi, l'attelage me coûtait

trente sous, et, pour le payer, à belles mains, chaque jour, je puisais en mon gousset. — Pauvres Agathon! jamais ne vous seront restitués les louis d'or de Frédéry.

Mais, nous redressant tout en la ferme et rendant vie aux champs, en proportion de nos efforts augmentait le dépit de Françon. Cette fille trouvait à redire à tout, et, la Fontenille abritant Baduel ou moi contre ses colères, elle sortait toujours de la poche son Malgrison. A la fin des fins, je me sentis ému de tant d'injustices, et, Françon poursuivant Baduel de méchantes paroles, comme chasseur crible de plomb son gibier, je bondis vers elle, et lui appliquai un bon soufflet sur la joue. La Fontenille poussa un cri. Françon, rouge à l'égal d'un fruit d'églantier, ne continuant ses châtaignes, se leva de table et sortit.

« Je suis perdue, s'écria la Fontenille, ce Malgrison me détruira.

— Donc cette fille tire la ficelle à Malgrison comme à un pantin d'un sou? dis-je, un peu fâché.

— Malgrison lui veut amitié.

— Et vous, honnête Fontenille, vous souffrez que Malgrison vienne en votre ferme commettre, avec votre servante, les plus gros péchés de la vie?

— Que le bon Dieu me pardonne! Je suis entre les griffes de l'homme de Nadalet, et ne puis rien dire qui lui fasse peine.

— Pour lors, bien que Françon ait offensé mon oncle Baduel, vous ne la renverrez de chez vous?

— La chose ne m'est possible.

— Mais si je vous promets de tenir tête à Malgrison...

— Hélas! on ne tient tête au papier marqué, sinon avec des écus.

— Puisque vous avez baillé vos bœufs...

— Oh! quatre bœufs superbes, et aussi trente chèvres, toute une *cabrade*!...

— Et vous devez encore quelque chose à cet homme?

— Tout, mon fils, tout; car, prenant mon bien, le voleur ne m'a aucunement rendu les papiers. — « Je « vous rapporterai ces billets, la vieille, me dit-il tou- « jours, je vous rapporterai ces billets, quand ils se- « ront tous soldés. »

— Combien de billets?

— Sept, signés de mon homme.

— Et la somme de ces billets?

— Quatre mille francs.

— Fontenille, une idée : — Renvoyez Françon de la ferme, où dorénavant elle ne peut demeurer avec

nous, et je me charge d'aller à Nadalet arracher vos papiers marqués à Malgrison.

— Par quelle conduite mèneras-tu ton projet, chevrier mon ami ?

— Je ne le vois clairement encore, et cette chose étant de majeure importance veut longue délibération. Mais Dieu n'abandonne jamais l'homme juste, Fontenille, et, luttant cette lutte pour la justice, la réussite ne peut faillir à mon dessein.

— J'ai peur, j'ai peur!...

— Eh bien! gardez cette fille, notre maîtresse. Mais les bœufs, Baduel et moi, nous quitterons la ferme demain. »

Disposant donc toutes choses pour notre retour devers Soulaget, comme nos bœufs, vigoureux et fringants, étaient coutumiers de s'emporter en grandes folâtreries, ainsi que tout être sentant couler en ses veines le sang de la jeunesse, crainte de malheur pour quelque enfant, Baduel leur mit foin en cornes, tandis que je démontais la charrue, la désemparant des cordages, des oreillettes et du soc. Cela fait, et le souper ne sonnant encore, avec nos pelles et nos fourches, en un coin de la cour, nous entassâmes les litières de nos bêtes, avis étant, à mon oncle et à moi, de laisser

à la Fontenille non tant seulement partie de ses terres cultivées, mais aussi fumier pour la nourrir et l'engraisser...

Enfin notre maîtresse nous appela.

Nous nous sîmes à table. L'assiette de Françon manquait. Où était cette fille? Depuis mon soufflet, on ne l'avait rencontrée. Qu'était-elle devenue? Bonne soupe de raves fumant en la marmite, j'en pris ma part et la mangeai, ne songeant à Françoise Lazaire non plus qu'aux filles des endroits voisins que je n'avais jamais vues. Je ne soufflai le mot ni Baduel, ni la Fontenille. On aurait bien, à sa posture, deviné que la vieille éprouvait grande tentation de parler; mais ne sachant peut-être que dire, comme nous elle se taisait.

Tout à coup, ne tenant peut-être plus à sa douleur, elle poussa sa chaise et s'esquiva dans sa chambre. Je fis un pas pour la suivre, résolu à lui certifier que je ne quitterais point son service. Baduel me ramena vers la table.

« Allons, mon Eran, à nous les bouteilles! » me dit-il.

Je le repoussai brutalement et sortis.

Pensez quel dut être mon émerveillement, ouvrant

la porte du pailler, où j'entrais pour me coucher, de voir, sur une poutrelle formant saillie à la muraille, une longue chandelle allumée.

« Il y a donc du monde ici? m'écriai-je.

— Pardonne-moi, mon Eran, pardonne-moi mes méchantes paroles à Baduel, » répondit une voix.

Je me trouvai dans les bras de Françon, qui tremblait et pleurait grosses larmes sur ma poitrine.

« Mais, Françonnette, tous les torts sont à moi, et, je te l'assure, j'ai regret...

— Non, non, je suis une mauvaise fille, et bien je te remercie de ton soufflet.

— Crois du moins que, te le donnant, point je n'ai voulu te faire de mal...

— Ayant mérité correction, je l'eusse souhaitée encore plus forte de ta main. Mais, tiens! à seule fin de te prouver que je ne te conserve rancune, veux-tu sur les deux joues derechef me souffleter?

— Es-tu folle?... je n'oserai...

— La place est prête à tes dix doigts, allons!

Non à portée de ma main, mais de mes lèvres, la finaude plaça sa tête.

Moi, ne sachant que dire, ni que faire, me penchant un peu, je la baisai. Françon eut un tressaillement.

« Tu m'aimes donc? tu m'aimes? s'écria-t-elle.

— Mais...

— Oh! mon beau chevrier, le plus beau de tout le Larzac!... »

M. Alquier aura beau nous parler des anges, l'homme sera l'homme jusqu'à la fin du monde, et chacun de nous aura bien son petit paquet au jour du jugement dernier...

IV

De vrai, cette fille était gente et accorte au possible; et encore plus que pas une, le voulant, elle se faisait aimable et bonne. Puis, quelle tête espritée! Je restais émerveillé à ses discours, et, sa langue prenant carrière, tout aise, je la regardais, bouche béante.

Cependant, combien que soient doux plaisirs nouveaux et douce aussi vie nouvelle, je n'oubliais aucunement la pauvre Fontenille. Demeurant à jamais à Madières, car, comme tout grisé par l'amitié de Françon, je ne prévoyais devoir de mes jours quitter cette fille, je réfléchis à rendre notre maîtresse heureuse autant qu'elle le pouvait devenir par nos soins et notre travail. Baduel, lui, tant seulement buveur altéré, ne chagrinait la Fontenille; moi, je ne lui avais encore adressé un mot plus haut que l'autre; il s'agissait donc

uniquement de gagner Françon à notre douceur envers la vieille. Vrai est que déjà, à cet endroit, cette jeunesse s'était amendée beaucoup, et que, devinant quel plaisir c'était à moi, paroles tombaient moins amères de ses lèvres et regards moins durs de ses yeux. Ce néanmoins, la paix entre la servante et la maîtresse n'était la même qu'entre la maîtresse et les journaliers.

Un jour, — cette bataille éclata à propos de la chèvre, laquelle, encore que maigre, avait mis bas deux chevreaux, — un jour, la Fontenille ne pouvant aller *faire de l'herbe* pour la bête, chargea Françon de porter brassée d'orge coupée aux étables.

« Quoi! vous demandez à présent que mes mains manœuvrent la faucille? dit cette fille, de mauvaise humeur.

— Ça ne sera point la première fois de ta vie, répondit la vieille.

— Eh bien, non! Malgré vos volontés, je n'irai faucher herbe, ni aujourd'hui, ni demain.

— Pour lors il faudra laisser mourir de famine et la chèvre et les abris?

— Oh! les cabris, de quoi peut vous être leur maigreur, puisque vous ne devez pas les manger?

— Je les vendrai plus cher, s'ils montent en graisse.

— Vous savez bien qui vous empêchera ensemble de les vendre et de les manger.

— Et qui, méchante fille de perdition?

— Quelqu'un qui demeure à Nadalet.

— Ils sont à lui, peut-être?

— Mais les papiers marqués sont à lui.

— Non, malheureuse! s'écria la vieille qui se leva et menaça la fille de son bâton, non, ils m'appartiennent les papiers marqués, car je les ai payés, bien payés! Diras-tu que tu l'ignores, toi qui, attelant mes bœufs à ma charrue, lui livras charrue et bœufs tout ensemble? Que ne lui as-tu donné ici, distribuant mon bien comme argent de ta poche? Parle! que sont devenus mes trente chèvres et le joli cheval de mon homme, acheté cinquante écus en foire du Caylar? Qu'as-tu fait de mes meubles, de mon linge, de ma pendule, de la montre du pauvre défunt? — Mes amis, ajouta-t-elle, tournant vers Baduel et vers moi son visage irrité, cette fille et son vieux galant m'ont réduite à la chemise...

— Voyons, ma bonne maîtresse, dis-je, prenez patience. Si Françon, occupée aux champs avec Baduel, n'a le temps d'aller couper herbes, l'attelage respirant une heure aux écuries, moi, je cours aux provisions pour la chèvre et les cabris. »

Je sautai sur la faucille et m'élançai vers nos orgies. — A propos, nous appelons orgies aux Cévennes les terres où nous semons ensemble orge, avoine, seigle, fèves et pois. Certes, toutes ces plantes ne graineront, mais elles seront mangées vertes par le bétail.

Si la campagne fatigue les bras, en retour elle repose l'âme. Quel paysan, emporté contre sa femme, ses journaliers, ses enfants, n'a senti passer sa colère, plantant le pic en la terre dure et rebelle? Ah! c'est qu'il n'est matière à plaisanter ici! Combien que me tînt Françon, ayant commis damnation de société avec elle, un moment j'avais failli la malmener, tant me peinaient ses méchantes réponses aux demandes de la Fontenille. Mais, première brassée d'herbes fauchée, je continuai ma besogne, ne pensant à la Fontenille non plus qu'à Baduel, ayant tout mon entendement tourné du côté de cette fille de Madières.

Cependant, ne veillant aucunement à mes bras, lesquels allaient toujours bon train, j'avais accumulé montagne d'herbages. Non tant seulement notre chèvre et ses cabris pourraient manger, mais dix chèvres et vingt cabris avec. Remarquant le tas, je rejetai faucille, fis, tordant amarines en sève, liens solides, et, la balle serrée, je la plantai sur mes épaules.

J'enfilais déjà le sentier devers la ferme, quand j'avisai Françon. Elle était sise sous la haie et pleurait.

« Eh bien! que se passe-t-il? m'écriai-je, courant à elle.

— Malgrison... ce Malgrison... »

Elle sanglotait toujours.

« Il est ici?

— Il est reparti pour son Nadalet.

— Et à quelles fins est-il venu à Madières?

— Je ne puis... je n'ose te le dire...

— Parle, ma Françonnette, parle!

— Je t'aime, toi, mon Eran...

— Il t'a donc demandé de te revoir?

— En ma chambre.

— Et toi, quelle réponse as-tu donnée à son raisonnement?

— Moi, je lui ai baillé un coup de poing en le dos, à ce vieux.

— Et tout cela pour moi?

— Oui, pour mon chevrier Eran, de Soulaget. »

Ce disant, Françon me baisa gentiment aux deux joues, puis me frappa dans les mains en signe d'amitié.— Mon Dieu! mon Dieu! tout ça, c'était passe-temps céleste!

Nous restâmes je ne sais combien d'heures d'horloge à nous regarder, à nous sourire, à nous amuser en toutes folies de jeunesse. Mais soudain larmes reparurent aux cils noirs de Françonnette.

« Pourquoi pleurer encore? demandai-je.

— Malgrison reviendra à la ferme, ce soir.

— Eh bien! tu lui tiendras ta porte close.

— Ah! si n'était la Fontenille...

— Par ainsi, cause de la Fontenille, tu serais capable de lever cadole pour l'usurier?

— N'ayant restitué les billets, Malgrison fera vendre le bien, et nous serons renvoyés de la ferme.

— Que nous fait cela! Nous irons manger miche ensemble en un autre pays.

— Oui, mais il me faudra travailler, si je change de maîtresse. »

Et de pleurer plus fort.

« Donc tes mains détestent la besogne?

— Oui, la malpropre besogne des champs.

— Laquelle aimes-tu? »

Elle rit à travers ses pleurs, puis derechef m'embrassa.

« N'aie souci, ma Françonnette, lui dis-je; moi, je suis en force et en robustesse, et je travaillerai pour te nourrir.

— Par ainsi, porte close à Malgrison? dit-elle, tout éjouie.

— Porte close! »

Bras dessus bras dessous, nous regagnâmes la métairie.

V

En nos Cévennes-Hautes, les maisons n'ont point d'escalier à l'intérieur, comme on en voit à celles des villages du Pays-Bas, de Gabian, par exemple, ou à celles des villes tirant vers la marine, de Florensac, si vous voulez bien. Ici, encore que sachant leur métier, les maçons n'ont souci comment, du rez-de-chaussée, on pourra arriver au premier étage, et, de ce premier au second, quand le bâtiment a un second, ce qui est rare chez nous. Aussi traversez Navacelle, Soulaget, Saint-Maurice, et vous serez émerveillé d'aviser tant d'échelles croisant leurs jambes par les rues. Sauf M. le curé et trois ou quatre riches de la paroisse, lesquels ont fait maçonner des perrons à plusieurs marches, à cette fin de monter plus commodément se coucher en les chambres d'en haut, chacun, au Larzac, grimpe

aux échelles quand, le soir venu, il veut aller s'endormir au pailler.

Chez la Fontenille, une échelle de peuplier menait à la chambre de Françon. Réfléchissant que par là passerait l'homme de Nadalet gagnant son rendez-vous, me fut avis de lui jouer un tour de ma façon. L'usurier certes ne mourrait de mon amusement; mais, s'il demeurait la nuit entière à la clarté de la lune, peut-être son rhumatisme lui cuirait-il un peu le lendemain.

L'idée de causer déplaisir à Malgrison m'éjouissait beaucoup et Baduel pareillement. Mon oncle veillant à l'arrivée du bonhomme, je fermai solidement la porte ou la fenêtre de Françon, car l'ouverture au bout de l'échelle faisait office de l'une et de l'autre; puis je dis à cette fille de se coucher, lui certifiant que Malgrison ne troublerait son sommeil.

Françonnette mise aux draps, je rejoignis Baduel sous un bouquet de noisetiers où il s'était caché.

La nuit était claire, et nous distinguions toute la campagne à l'entour. Sous les noyers, en avant des étables, se laissait deviner plutôt que voir le chemin de Nadalet. Bientôt nous amènerait-il notre homme, ce chemin plein d'ombre et de silence?.... Aïe! nous

ouîmes un faible craquement à quelques pas. Incontinent, nos quatre yeux se mirent en quête .... Rien... Un renard rôdant autour des poulaillers vides de la ferme, peut-être avait-il passé par là.... Un nouveau bruit au long des bâtiments... On marchait... Enfin, un homme!... C'était lui, monsieur, c'était lui!

Vous comprenez bien que nous n'allâmes pas lui demander comme ça : — « Monsieur Malgrison, quelle heure est-il? » — Nous retenant de respirer au contraire, nous le laissâmes s'avancer. Il venait, venait toujours vers l'échelle de Françon, à courtes enjambées, mais ne déviant d'une ligne.— Avez-vous jamais vu lapin ou levron rentrant au terrier? Auparavant que de passer la tête en le trou, la fine bête la tourne de tous côtés, regardant de ci, de là, si elle n'est aperçue de personne. Avise-t-elle quiconque en le taillis de la forêt, bien qu'elle soit au seuil de sa maison, elle n'entre mie, crainte de dénoncer au chasseur son père ou sa mère, ses frères ou ses sœurs, ou bien encore ses petits. Que fait-elle? Elle s'encourt de nouveau à travers champs, préférant un coup de fusil à la mort de tous les siens. — Malgrison se comporta de même. Comme ayant peur d'indiquer l'endroit où gîtaient ses amours, arrivé au pied de l'échelle, l'usu-

rier explora de l'œil le pays. N'avisant rien, il commença à monter.

Arrivé au bout de notre escalier cévenol, le vieux posa ses deux pieds sur la pierre qui formait comme un large seuil à la fenêtre ou à la porte de Françon.

Le moment de commencer nos folies était venu, et, Malgrison appelant notre fille, crac! je tirai l'échelle et la couchai au long des murailles.

« Est-ce toi, Françonnette? » dit l'usurier.

Un doigt sur les lèvres, je me remis sous les noisetiers.

« Pourquoi prends-tu l'échelle? »

Ni Baduel, ni moi ne répondîmes, encore moins Françon, laquelle dormait sans doute à cette heure.

« Allons, monte, et viens m'ouvrir tout de suite! »

Il s'accota aux jambages de la porte et attendit.

« Eh bien! ouvriras-tu? »

Il frappa derechef, mais plus fort que la première fois. La porte ne bougeait.

« Que veut dire ceci? s'écria-t-il, la voix courroucée. As-tu juré de laisser mes pauvres membres malades à l'humidité de la nuit?... Ouvriras-tu? ouvriras-tu, mauvaise graine? »

En grande colère, il ébranlait la porte à coups de poings et à coups de pieds.

« Retournez à Nadalet, vieux grigou, et laissez-moi dormir en paix, répondit enfin Françon.

— Que je m'en retourne à Nadalet! Oses-tu bien me tenir pareil langage? Ouvre, méchante fille d'Enfer, que je te casse mon bâton sur les côtes.

— Vous ne casserez rien sur moi, l'ami, car je ne décalerai la cadole. »

Ici, furent plusieurs minutes de silence.

« Françon, ma bonne Françon, tu ne voudrais point me faire mourir? reprit notre homme.

— Mourez, si la mort vous fait fantaisie.

— Mais au contraire, ma Françonnette, je veux vivre pour te rendre bien heureuse et bien riche.

— Bien riche, avec vos écus vous pouvez la chose; quant à bien heureuse, cela ne vous regarde aucunement.

— Pour lors, je ne suis plus ton galant?

— Une jolie fille comme moi!...

— Ah! méchante créature!...

— Monsieur Malgrison, je dors debout et je me recouche.

— Rends-moi l'échelle au moins, malheureuse, rends-moi l'échelle pour redescendre! »

La chambre resta muette.

« Tiens ! si tu m'ouvres la porte, je te ferai gros présent de nippes à ton goût.

— Et que me donnerez-vous ? demanda la voix claire de Françon.

— Ne m'as-tu point raconté que le Démon t'avait dépouillée en quelque sentier de la campagne ?

— Eh bien ! mon brave monsieur Malgrison ?...

— Eh bien, je t'achèterai neuf tout ce qu'il t'a pris vieux, ma mie.

— Mes bonnets à rubans et mes jupons ?...

— Oui, ma Françonnette.

— Mon fichu à franges de soie et mes souliers bronzés ?...

— Ton fichu et tes souliers.

— Mêmement ma chaîne et ma jeannette ?...

— Etaient-elles en or ?

— En or fin, mon beau galant de Nadalet, en or fin, je vous le jure.

— Et combien pesaient-elles ensemble ?

— Des onces et des onces jusqu'à l'année prochaine

— Cela coûtera bien cher...

— Donc la plus jolie fille du Larzac ne vaut pour vous tout l'argent du monde ?

— Mais...

— Bonsoir, vilain avaricieux, bonsoir !...

— Ne te fâche, ma Françonnette, ne te fâche, j'achèterai tout le paquet.

— Un gage de votre parole.

— Un gage! Et quel gage?

— Passez votre montre par la chatière... N'ayez crainte, je vous la restituerai, quand vous aurez tenu vos promesses.

— Je te certifie...

— La montre!

— Et si je te baille cette montre en gage, m'aimeras-tu?

— Je vous aimerai, je vous aimerai tant que je ne pourrai vous aimer davantage.

— Pour lors, tiens, ma jolie Françon ! »

Et la montre prit le chemin de la chatière.

La porte s'ouvrit toute grande.

« Ah ! coquine, marmottai-je entre les dents, me tromper ainsi! »

Vitement je redressai l'échelle, et Malgrison boutait pieds en la chambre, que j'y entrais à côté de lui.

« Eh bien, dis-je, où va-t-on de ce pas délibéré, mon ancien ? »

Mes doigts crispés agrippèrent l'usurier au collet.

« Bénédiction du ciel! où sommes-nous? geignit

Malgrison, ne discernant mes traits, car je tournais le dos à la lune.

— Nous sommes à Madières, et moi, Eran, de Soulaget, je vous engage à regagner vitement votre endroit, si vous ne voulez laisser quelque membre en mes mains, repris-je, le poussant rudement vers la porte.

— Mais cette fille m'a pris ma montre. Que ma montre me soit rendue, et je te débarrasse le plancher, chevrier du Diable!

— Françon, viens ici! » dis-je.

Debout près de la porte, cette fille, à la lueur de la lune, regardait les aiguilles, le boitier luisant de la montre, puis la collant à son oreille, écoutait le tic-tac de l'intérieur.

« Viens ici, Dieu me damne! » m'écriai-je.

Elle ne bougea, toujours attentive au tic-tac. Je fis un bond, et, lui ayant arraché la montre, je la restituai à Malgrison, qui disparut prompt comme une *patte-courte* flairant les chiens.

Moi, vous le comprenez, je n'étais satisfait de la conduite de Françon. Voulant lui marquer mon déplaisir de la porte ouverte malgré ma défense, je saisis une sangle de barde appendue à la muraille, et, encore

que cette fille fût en chemise, je la fouaillai d'importance... Ah! monsieur, combien de femmes n'eussent jamais péché, si, à propos, se fût trouvé là un bras robuste pour leur montrer le droit chemin!...

VI

Encore que j'eusse corrigé cette jeunesse comme il convient, à la longue je ne tardai pas à m'apercevoir que rien ne faisait à son méchant caractère, ni soufflets, ni coups de sangle, ni raisonnements quelconques de mes esprits. Françon, en dépit de mes mains et de ma langue, suivait les penchants de sa nature vicieuse, et la preuve que mes efforts ne parvenaient à la maintenir en bonne conduite d'honnête fille, c'est que, Malgrison étant revenu à Madières pour réclamer les cabris de notre chèvre et la Fontenille effrayée ayant chargé la servante d'aller livrer les bêtes à l'usurier, je trouvai la servante et l'usurier se parlant lèvres à lèvres et s'embrassant. Malgrison eut bientôt repris le chemin de Nadalet, et celui de la maison cette fille. Ce néanmoins, je fus grandement agité en mon

intérieur, et dorénavant je n'eus guère de jours heureux à Madières.

Ah ! comme ce proverbe est vrai : — *L'homme a tant seulement envie de ce qui lui manque.* — Imaginez-vous qu'au moment où je mis la main sur le vieux galant de Françon, le temps commençait à me paraître long avec cette fille. Tant plus, de rage, je m'étais précipité à des plaisirs inconnus, tant plus vitement j'avais été rassasié, et souventefois déjà, mon corps demeurant à Madières, j'avais senti mon âme partir pour un autre endroit. Pensant à Félice, une nuit, à ma grande surprise, je me réveillai en sursaut et trouvai mon visage inondé de pleurs. Donc, la croyant morte, l'Hospitalière de Mirande vivait encore en le fond de moi-même?... Elle vivait, et je l'aimais peut-être plus que je ne l'avais jamais aimée.

Me complaisant à l'adoration de Félice, qui m'apparaissait cent fois plus belle, n'ayant été salie au péché comme Françon, les caresses de celle-ci m'irritaient autant à cette heure qu'elles m'avaient causé d'aise. Aussi il fallait voir comme je lui faisais accueil, quand, se jetant à mon col, après nos longues et pénibles journées aux champs, elle demandait quelque chose à mes lèvres. Je la repoussais violemment,

et, s'attendant à recevoir baisers de ma bouche, elle en recevait tant seulement reproches, brutalités et fureurs.

Cependant tout changea quand, Malgrison reparaissant, il fut évident que, si je n'en prenais souci, allait m'échapper cette fille de Madières. Par ainsi, l'Hospitalière de Mirande étant à Frédéry, bientôt je me retrouverais seul en le monde!... Je pleurai tout éveillé cette fois, et, désirant retenir Françon à mon intérêt, je me fis doux et humble à merci.

Tout énamouré par mes pensées, lesquelles me ramenaient à mes premières heures avec cette fille, je lui dis toutes sortes de joyeusetés, lui prodiguant force caresses et lui promettant pour le moins autant de présents. Mais elle, riant d'un rire froid et méprisant, voulut s'éloigner.

Moi la retenant :

« Ce que tu voudras! je te le donnerai! lui dis-je.

— Tu n'es, toi, aussi riche que Cancalon, me répondit-elle.

— Le meunier? m'écriai-je.

— Il veut que, quittant Madières, j'aille travailler en sa farinière, au Mas-Bernat.

— Quoi! tu abandonnerais cette pauvre Fontenille!

— Oh! le bien sera bientôt vendu par Malgrison, et, ne trouvant pitance par ici, je serai bien obligée d'en chercher en quelque autre endroit.

— Jésus-Seigneur! lors tes idées sont toutes à la pitance?

— Mes dents jeunes ne détestent miche fraîche.

— Et ton cœur oublie-t-il les anciens amis, comme ta bouche le pain de la Fontenille? »

Ma voix s'embarrassait.

En mes mains tombèrent les mains de Françon.

« Non, mon Eran, non! murmura-t-elle.

— O Françonnette, lui dis-je, ne me quitte point, car, si tu me plantais seul à Madières, je serais capable d'en mourir. Vrai est que souventefois je t'ai molestée trop rudement. Que veux-tu? un amoureux ne se gouverne toujours facilement, et crois bien que tant forts étaient mes coups, tant forte aussi mon amitié. Sais-tu que, l'autre soir, cause de toi, j'ai failli tuer Malgrison? Pense ce qui, de pareil malheur, eût pu me revenir!... Tiens! jolie fillette bien aimée de moi, ne me parle de ce meunier, si tu ne veux me voir sur l'heure partir pour le Mas-Bernat, et me faire commettre grands ravages par là-bas. Cancalon m'ayant déjà fâché à Soulaget, je l'ai en détestation, et, entrant en sa farinière, je ne sais si, au lieu de blé,

son moulin à l'un ou à l'autre de nous ne moudrait pas bientôt les os.

— Cancalon m'a promis une jeannette d'or.

— Une jeannette!... »

Sans me laisser prier davantage, encore que j'eusse conservé ces chosettes pour les restituer aux Agathon, je plongeai les doigts en mon gousset et en retirai ensemble la chaîne et la jeannette de Françon.

« Connais-tu ceci? »

Elle leva la main, puis l'arrêta, et tout aussitôt devint pâle comme champignon de peuplier.

« C'est à moi, balbutia-t-elle, c'est à moi!

— Chut! »

Ses lèvres tremblantes ne purent ajouter un mot de plus.

« Ces objets et d'autres, lui dis-je, m'ont été remis, il y a quelques heures, par le Démon. Ne t'effraye de la chose : le sorcier de Soulaget m'ayant enseigné à brider l'Ane-Rouge, cette nuit dernière, sur les roches noires du Larzac, j'ai rencontré l'Ane avec son cavalier. M'avisant, le Démon a arrêté sa bête, et nous nous sommes à l'accoutumance mis à parler de nos affaires, moi de celles de la terre, lui de celles de l'Enfer. Soudain, au col de mon ami, car il est un peu mon ami,

j'ai vu cette jeannette et cette chaîne. Lors je me suis souvenu avoir remarqué pareils ors sur ta personne, et j'ai demandé au Démon de me les donner, lui protestant qu'ayant conçu grande amitié pour toi, j'avais besoin de telles jolies choses pour tourner ton cœur à mes intentions. Incontinent il m'a remis chaîne, jeannette et plusieurs étoffes que j'ai reconnues également tiennes.

— Où sont-elles?

— Je te rendrai le tout, si tu jures de m'aimer à l'éternité de tes jours.

— Je le jure! je le jure, mon Eran! »

Elle se suspendit à mon col à ne pouvoir lui délier les bras.

« Françon! Eran! Baduel! » cria tout à coup la Fontenille.

Nous fûmes en un bond au bas de l'échelle et en deux dans la cuisine.

Quel fut mon étonnement de me trouver face à face avec Malgrison. L'usurier tenait à la main quelques petits papiers. Me voyant, il les plia et les glissa dans sa poche.

« Que voulez-vous, notre maîtresse? demandai-je à la Fontenille.

— Il veut me prendre ma chèvre! il veut me prendre ma chèvre!

— Les cabris n'ont suffi aucunement à payer les intérêts, dit Malgrison.

— Je ne vous dois ni intérêts, ni principal, reprit la Fontenille.

— Donc vous avez soldé les billets que je vous montrais tout à l'heure?

— Oui, oui, je les ai soldés avec tout ce que vous m'avez pris à la ferme, je les ai soldés et au delà...

— Par ainsi vous ne vous décidez point à me bailler la chèvre?

— Et ma chemise aussi je te baillerai, voleur de bien d'autrui, sangsue du pauvre monde! s'écria la Fontenille, levant les bras vers Malgrison et prête avec ses ongles à lui déchirer le visage.

L'usurier recula de plusieurs semelles. Puis, d'une voix qui me fit courir un frisson par tout le corps :

« Ne parlez point de votre chemise, la vieille, dit-il, car, le voulant, je vous rendrais si misérable que vous n'en auriez plus à vous mettre sur les os. »

L'envie me crevait d'assommer cet homme sur place, comme un loup rencontré en plein bois, et je vous réponds que Baduel m'eût à la besogne donné volontiers un coup de main. Ce néanmoins, une idée éclairant

toute ma tête en l'intérieur, je retins l'usurier au moment où il s'en allait, maugréant des menaces terribles.

« Attendez, mon cher monsieur Malgrison, attendez ! »

Et me tournant aussitôt vers la Fontenille, je lui parlai en les termes que voici :

« Vous avez tort, notre maîtresse, grand tort de vous courroucer ainsi contre cet honnête M. Malgrison, et de l'accuser, devant nous, d'avoir reçu votre argent et non restitué les billets. Savez-vous que, s'il n'était bon comme il l'est, M. Malgrison nous pourrait prendre à témoins de vos méchantes paroles et vous envoyer pardevant le juge de paix du Caylar ? Votre créancier réclamant cette chèvre, nous est avis, à moi, à Baduel, mêmement à Françon, de ne la lui point refuser. Eh, mon Dieu ! une chèvre, qu'est cela ?... Si vous lui abandonnez cette bête, laquelle ne nous est de merveilleux profit à la métairie, M. Malgrison attendra vos remboursements, et vos terres commençant à prospérer, vous pourrez vous liquider petit à petit. — Suivez-moi, monsieur Malgrison, je vas, sans tant de façons, vous livrer notre chèvre. »

Nous sortîmes.

Traversant la cour pour aller aux étables, je dis à l'usurier :

« Il faut oublier la colère de la vieille, monsieur Malgrison. Que voulez-vous? à tel âge de la vie, on n'a toujours son bon sens, et...

— La bête est-elle grasse, Eran? me demanda-t-il.

— Point trop, en vérité, notre brave monsieur Malgrison.... Au fait, vous pourrez lui tâter l'échine. »

J'ouvris les étables.

L'usurier s'encourut à la chèvre... Moi, passant la traverse de chêne aux deux trous de la muraille, je refermai solidement la porte. Cela fait, je marchai vers l'homme de Nadalet. J'en ai conservé la souvenance, mes dents claquaient entre mes deux mâchoires, comme quand il gèle à pierre fendre, et mes cheveux se tenaient droits sur ma tête. Finalement, j'avais si longtemps réprimé ma rage que, prête à déborder, elle bouleversait et tordait tout mon être. Me voyant en tel état effrayant, Malgrison, lequel, après avoir longuement palpé la bête de sa convoitise, nouait déjà à l'anneau de son collier une corde pour l'emmener, recula de quelques pas.

« Eh bien, chevrier! balbutia-t-il.

— Les billets, les sept billets de la Fontenille, ou je vous étrangle avec la corde que voilà! m'écriai-je, éclatant comme un fusil quand le doigt en a touché la détente.

— Mais... mon argent...

— Vous êtes payé. Les billets!

— Je ne les ai point sur moi... »

Je ne pus empêcher mes bras de s'en mêler. Je saisis l'usurier, le couchai sur son dos brutalement et, posant un genou sur sa poitrine :

« Vous êtes un homme mort, lui dis-je, si vous ne me rendez ces billets, misérable!

— Là, là! » fit-il, m'indiquant son gousset.

Les sept petits papiers vinrent en ma main. Je me relevai, et lui de même. Je retirai la traverse. Puis, rouvrant la porte des étables et montrant à Malgrison le chemin de Nadalet :

« Partez! lui dis-je. Toutefois, si vous avez quelque souci de votre vie, je vous engage à traiter les Agathon mieux que vous n'avez fait la Fontenille... »

Ne soufflant le mot, l'usurier prit à pas traînants le chemin de son endroit.

VII

Cependant partout, aux Cévennes, furent émoulées faucilles et commença la moisson. Cette année-là fut de grande abondance chez nous. Par exemple, l'hiver ayant été des plus durs, les blés ne poussèrent guère en hauteur ; mais, comme il est ordinaire en nos terres, tant plus avaient été chétives les herbes, tant plus furent gros les épis. Peut-être, en la suite, la paille manquerait aux bêtes. Qu'y faire? le pain serait aux hommes à foison, et tout le monde remerciait la grâce de Dieu.

A Madières, qui est l'endroit du Larzac le moins favorable à la culture des grains, les paysans, tout aises, dansaient devant leur ombre, avisant les aires encombrées de gerbes jusqu'aux bords. Et jugez si nous devions nous faire du mauvais sang chez la Fonte-

nille! Si peu, que, passant aux environs de la ferme, vous n'eussiez entendu autre chose que grands éclats de rires et longues chansons.

Oh! la moisson de cette année lointaine!... Monsieur, menant les journaliers aux champs, je me plantais toujours à leur tête, et là m'escrimais des bras à la mort. Françon liait les gerbes derrière moi, et souventefois, laissant tomber la faucille, je me retournais vers elle et l'embrassais. Cette fille ne se refusait à tels miens plaisirs, mêmement elle tendait ses joues et ses lèvres sans façon, me devinant disposé aux baisers. Mais la chose faite, je me penchais derechef aux sillons, plus ennuyé qu'auparavant. J'avais attendu de mon baiser soulagement à la peine qui, je ne m'explique comment, m'estomaquait sans répit, et il ne me mettait rien au cœur, sinon amertume et désolation.

Lors, malgré moi, mon âme altérée comme ma bouche revenait à Félice, et, repassant nos caresses une à une, aux temps où, tout jeunets chez les Agathon, nous folâtrions en garde de nos chèvres, je sentais calme et fraîcheur redescendre en mes intérieurs troublés. Ah! combien m'étaient doux les souvenirs de ces jours heureux! N'osant redemander aise à Françon, maintes

fois, quand elle me tournait le dos, je baisais le fer luisant de ma faucille ou la paille blonde de mes blés, murmurant ces mots :

« Pour toi, ma Félice! pour toi, Hospitalière des Agathon! »

La dernière gerbe venait d'être dépiquée sur l'aire, lorsqu'un beau dimanche, au sortir de la messe, résonna sur la place de Navacelle le tambour de la commune. Les mères, jeunes ou vieilles, sachant à n'en douter de quoi il retournait, passèrent tristement, n'écoutant les paroles du précon, lequel lisait une pancarte. Baduel s'approcha; puis, me rejoignant en le sentier où, sis sur une pierre, je regardais descendre le monde, mon oncle me fit l'annonce que le gouvernement réclamait les jeunes gens du sort pour le conseil de révision.

« Et quand ce conseil? lui demandai-je.

— Demain.

— Eh bien! j'irai.

— Toi, tu iras au Caylar?

— A la fin des fins, la vie de paysan m'ennuie, et je désire goûter celle de soldat.

— Tu es fol, mon Eran, fol comme un homme ayant bu à sept robinets ensemble.

— J'aime Félice, de Mirande, et je ne la veux malheureuse!

— Donc, pour Frédéry des Agathon, tu t'en irais, toi, aux armées de la France?

— Oui, à toutes les armées du monde où m'enverra le gouvernement, voire aux armées de l'Afrique pour me battre avec les Arabes du pays.

— Et si les Arabes te tuent, comment retourneras-tu au Larzac, innocent?

— Si les soldats de cette Arabie me tuent, je resterai là-bas et ne reverrai les Cévennes.

— Ni ton oncle Baduel?

— Pareillement je ne le reverrai. »

Les yeux de mon oncle se brouillèrent, et, me regardant, il se mit à pleurer.

Je restai solide sur mon idée.

Silencieux comme taupes, nous continuâmes notre chemin devers Madières.

Baduel reprit :

« Mais, pour aller en l'Afrique, il faut traverser la mer sur un bâtiment.

— Je la traverserai comme je pourrai, avec les autres.

— Et si, ne te cramponnant des deux mains aux planches de ce bâtiment, tu tombes en l'eau salée,

car l'eau de la mer est salée, et d'un bout à l'autre?...

— Mieux vaut moi noyé aux eaux salées de l'Afrique que Félice morte de chagrin au Larzac.

— Oh! l'Hospitalière ne t'aime guère...

— Que fait cela si de mon cœur elle est maîtresse?

— Moi, je suis coutumier à coup de poing de rendre coup de pied.

— Et moi, n'osant coup de pied à Félice, je lui donnerai caresse jusqu'à la mort. »

Au moment où nous entrâmes en la cuisine de la ferme, la Fontenille comptait piles d'écus sur la table.

« Mes enfants, j'ai vendu le blé et puis vous payer vos gages, dit-elle, nous avisant.

— Cela ne presse, la mère, lui répondis-je.

— Je remplirais plus volontiers mon estomac de soupe que ma bourse de monnaie, notre maîtresse, ajouta Baduel.

— Ah! cette coquine de Françon ne vous ressemble guère! reprit la vieille. Cancalon n'avait encore sorti ses écus du sac, que déjà elle réclamait son argent.

— Le meunier est donc venu par ici? demandai-je.

— Avec son chariot et ses bœufs.

— Et Françon, où est-elle?

— Peut-être à la paroisse. »

N'écoutant plus la Fontenille, je me levai de table et gravis quatre à quatre les échelons menant à la chambre de notre jeunesse folle.

Cette fille ne se trouva là, et mêmement, l'armoire où elle tenait ses nippes étant ouverte à deux battants, et tiroirs comme étagères n'offrant à l'œil ni jupons, ni tabliers quelconques, il me fut manifeste que Françon avait à jamais quitté Madières.

Je dégringolai l'échelle, et m'encourus devers le Mas-Bernat.

J'allais à longues enjambées, serrant en mes mains un long bâton de châtaignier sauvage ramassé par là, et demandant au bon Dieu l'aise de le casser bientôt sur les côtes de ce misérable meunier.

Cependant, à travers d'horribles chemins, j'avais marché plus d'une heure, et point je n'avisais le chariot du moulin. Lors réfléchissant que, si je ne coupais en droiture devers la farinière, j'arriverais sans doute trop tard pour reprendre Françon, car une fois au moulin on l'y pouvait enfermer, je me précipitai en un raccourci des plus raides, descendant à la chute des Fontinettes, dont le grand bruit parvenait jusqu'à moi. N'étant occupé à mes pieds, je m'ensanglantai chevilles et mol-

lets aux épines, et même mes sabots heurtèrent si rudement au granit, que le gauche se fendit de la pointe au talon.

Finalement, je touchai aux saules et aux peupliers du Mas-Bernat. Tout se taisait en la demeurance de Cancalon. Les Fontinettes s'échappant par l'écluse ouverte, la grande roue ne tournait aucunement. Pas une femme ne lavait son blé et ne l'étendait au soleil sur les toiles blanches. — C'était dimanche.

Je me postai derrière le tronc d'un grand frêne, attendant mes tourtereaux.

Des beuglements. Je reconnus les bœufs de Cancalon. En effet, au détour du chemin, là-haut, en la fente d'un rocher plus gros à lui seul que vingt maisons ensemble, parurent ces bêtes magnifiques. En ce moment, l'ennemi venant à moi, j'eusse dû, autour de mon poignet, rouler solidement la ficelle de mon bâton. Mais, admirant l'attelage qui s'avançait au pas, je ne sais comment je laissai tomber ce bâton de ma main. Ah! c'est que les bœufs du Mas-Bernat valaient bien la peine d'être regardés! Non, jamais, au Larzac, peut-être aux monts Garrigues, ne s'était vu couple plus fringant et plus beau. Ils étaient noirs et luisants comme corbeaux d'automne, et si l'un d'eux n'eût eu les naseaux tout blancs, leur taille et leur corporence

16

étant à tous deux la même, possible n'eût été de le différencier de son frère. Moi qui fus toujours affectionné aux bêtes, ayant déjà remarqué celles-ci, quand pour la farine ou le blé Cancalon avait fait voyage à Mirande, je les retrouvais avec joie et d'elles ne pouvais me distraire. Vrai est que le soleil étant à son midi et remplissant de rayons la combe du Mas-Bernat, les bœufs semblaient, dans la lumière, plus brillants et plus merveilleux. Ils descendaient lentement, beuglant de plus belle à mesure qu'ils sentaient plus fortement l'odeur des étables.

Une voix :

« Le matin
De ma fête,
Au moulin
Vint fillette ;
La baisai,
Larilette,
Me baisa,
Larila... »

C'était Cancalon.

Une autre voix :

« Ton baiser,
Dit la fille,
« M'a piqué
« Comme aiguille. »

Mais baisa,
Larilette,
Maintes fois,
Larila. ..»

C'était Françon.

Je sautai au milieu du chemin, et, me plantant devant les bœufs qui s'arrêtèrent :

« Ohé! les amis, m'écriai-je, s'il vous plaît, cette chanson va-t-elle durer jusqu'à la semaine prochaine? »

Le meunier et cette fille, sis sur les sacs de blé dont le chariot était comble, s'embrassèrent. Puis Cancalon descendit.

« Tu viens donc travailler au moulin, toi, Eran? me dit-il.

— Oui, » répondis-je.

Et lui montrant mon bâton :

« Je ne serais fâché, si tel était votre plaisir, de commencer ma besogne tout de suite. »

Cancalon me comprit, et, saisissant son aiguillon, lequel n'était si long qu'ils le sont à l'ordinaire, le fit siffler en moulinet sur ma tête. Je parai vitement son attaque, lui lançant au jugé le bout de mon arme au visage. Mais le meunier ne fut touché, agile à l'égal

d'un chat. Clic-clac ! les coups tombaient dru comme grêle, qui sur l'estomac de Cancalon ou sur ses épaules, qui sur mes jambes ou sur mes bras. Enfin, après nombreuses passes, l'aiguillon du meunier s'allongea tout entier sur mon front. Le sang jaillit en fusée, et, tout étourdi, n'y voyant goutte, je roulai en l'ornière du chemin, laquelle tout juste était creuse comme la fosse d'un mort.

VIII

Encore que, m'ayant juré amitié pour l'éternité de ses jours, elle m'eût abandonné tout d'un coup, cette Françon des Fontenille n'était la plus méchante fille de la création. Me voyant blessé profond, non tant seulement elle me secourut, mais elle influença si bien le meunier que bientôt je me trouvai couché de mes quatre membres en un lit bien mollet, dans la plus jolie chambre du Mas-Bernat. Cancalon avait beau crier, et, ayant amené cette jeunesse au moulin pour sa satisfaction, lui reprocher de le laisser dormir seul au pailler avec les rats; elle, toute rieuse, lui tirait un pied de nez, et souvente fois, le renvoyant, lui baillait sur les joues des soufflets sans fin.

Cependant les idées me revenant un peu, et ne sa-

chant trop que faire de mes bras, lesquels sont malheureux quand ils ne besognent en quelque manière, j'offris à Cancalon de l'aider au moulin. Aussi bien, ayant été nourri comme poupon pendant huit jours, il convenait dédommager l'homme du Mas-Bernat de la pitance qu'il m'avait fournie. Puis le blé affluant sous les roues, cause de la belle récolte, je ne pouvais craindre que mes services fussent refusés par ici. En effet, Cancalon ne se fit deux fois répéter la chose, et, du doigt, me désignant pile énorme de sacs :

« Tu prendras le chariot, me dit-il, et tu t'en iras à Soulaget porter cette farine à ton oncle Granier.

— Quoi ! Cancalon, m'écriai-je, vous mettez assez de fiance en moi pour me bailler vos bœufs à conduire ?

— Tu es entendant aux bêtes, me répondit-il, et mes bœufs sont avec toi comme avec moi-même... »

Quelles belles étables, mon Dieu ! et grandes et bien aérées ! Excusez-moi, monsieur, mais y boutant pieds, j'eus envie de me signer comme si j'entrais en l'église de Navacelle. Tout était si propre, si luisant, si bien mis en sa place ! En quelque coin qu'ils se portassent, les yeux ne voyaient ni une pelletée de fumier, ni

tant seulement une araignée entre les solives de la toiture. La litière brillait fraîche et douillette comme pour coucher un roi. Et quels râteliers! Ils étaient si blancs et si lisses, que moi, Eran de Soulaget, j'eusse, sans grande façon, passé mes lèvres au travers et mordu à la luzerne, à l'esparcette et mêmement à la paille dont ils foisonnaient jusqu'au plafond.

Je pris le joug de bois de hêtre, et, assujettissant les coussinets, je liai mes bêtes. Elles, ne reconnaissant la main coutumière du maître, me regardèrent avec leurs yeux grands et doux et beuglèrent doucettement. En langage de bœuf, ce beuglement voulait dire merci.

« Allons, les enfants, suivez-moi! » dis-je, donnant à chacun, pour qu'ils ne fussent jaloux l'un de l'autre, gentille caresse sur le fanon.

Nous sortîmes des étables.

Cancalon avait déjà chargé le chariot. En un tour de main les bêtes furent attelées. Le meunier me tendit l'aiguillon.

« Le reconnais-tu? me dit-il, riant.

— Oui, oui, Cancalon, je le reconnais, mais je ne me souviens guère du mal qu'il a fait à mon front. »

Je le saisis en gaîté, et, me plaçant devant mes bêtes, nous nous mîmes en marche.

Le chemin du Mas-Bernat à Soulaget n'est des plus commodes, et, montant ou descendant à chaque minute, il ne ressemble guère aux routes du Pays-Bas, lesquelles sont larges et planes comme la main. Cause pourquoi vous ne rencontrerez jamais chez nous grosses charrettes à deux roues grandes et fixes, mais tant seulement chariots légers à quatre roues basses et mobiles. Et je vous le demande, si nos équipages ne se pliaient quasiment en deux, comment nous tirer d'affaire aux tournants, lesquels sont tant nombreux au Larzac parmi nos rocailles, que, sortant de celui-ci, c'est pour tomber tout aussitôt en celui-là? Finalement, comme la plaine est la plaine, les montagnes sont les montagnes, et Dieu fait bien ce qu'il fait.

Malgré les ornières profondes dans la boue, dans le granit, car le granit se creuse comme glaise en le courant des années, les bœufs sont si forts et si patients, que petit à petit on fait son chemin et l'on arrive.

Mon Soulaget m'apparut là-bas en le fond de la combe. Distinguant ses maisonnettes, je les saluai d'amitié; puis me sentant je ne sais quelle joie au cœur, comme aux jours où, quittant Mirande, je venais ici

au galop pour embrasser l'Eremberte, je me pris à chanter la chanson du meunier :

« Le matin
De ma fête,
Au moulin
Vint fillette;
La baisai,
Larilette,
Me baisa,
Larila... »

Entrant en mon village, j'allais entonner le quatrième couplet, quand j'avisai la porte de ma hutte ouverte. Tout d'un coup, en ma gorge, je ne trouvai plus de voix. — Donc quelqu'un, soulevant ma cadole, avait établi demeurance en mon logis? — Je glissai un regard en l'intérieur. Le ventre à la table, un homme mangeait fricassée fumante de tripes. Le croiriez-vous, monsieur? c'était Baduel.

« Bon appétit, mon oncle, lui criai-je, et ne videz, s'il vous plaît, tout l'écuelle. »

Baduel se retourna vitement.

« Bonjour, mon garçon. Et quel bon vent t'amène à moi ?

— Le vent des tripes, pardi !

— Hardi, mon Eran, les tripettes sont chaudes et succulentes à se lécher babines jusqu'à demain ! »

Il plaça nouvel escabeau à la table et me fit signe de m'y seoir.

Je lui repartis :

« Non, non, je ne goûterai à votre fricassée avant le chariot déchargé. Je ne puis souffrir que mes bœufs lisent la gazette, quand je suis au râtelier. Venez-vous m'aider de vos deux bras?.... »

Mon oncle replaça la marmite au feu et prit le chemin de mes sabots.

Vous comprenez que gros festin nous espérant en ma hutte, nous ne fûmes lents à livrer ses sacs à Granier. Peut-être celui-ci, qui ne refusa jamais un coup de fourchette, quand il s'agissait de le donner en la viande du prochain, ne se fût-il laissé longtemps tirer la manche pour nous suivre; mais ne l'ayant en grande amitié, nous ne lui soufflâmes mot de la chose, ni à ma tante Priscille pareillement.

Cependant, retournant sans merci à la marmite, nos cuillers en touchèrent le fond.

« Et la Fontenille? demandai-je à Baduel.

— La Fontenille vous ayant perdus, Françon et toi, le dimanche, passa toute la journée du lundi en grande affliction. La pauvre femme ne but ni ne mangea. Mais, le mardi, M. Alquier, venu à Madières cause

des derniers sacrements à quelqu'un, la consola, et, la voyant délaissée de sa Françon, promit de lui chercher servante à son goût. Il en alla ainsi qu'avait dit M. le curé, car le surlendemain arriva de la montagne haute une fille grande comme un peuplier et forte comme un rouvre. A moi ne revenait ni l'air ni le langage de l'étrangère, et, songeant à ne lui disputer aucunement la gouverne de la maison, je fis mon paquet et repartis devers mon Soulaget. Finalement pour qui étais-je allé à Madières ? C'était pour toi. Mes gages me furent payés, puis je tirai mon salut à la vieille.

— Et à cette heure, que faites-vous à Soulaget?

— Je vis petitement de ma monnaie.

— Mais les sous de cuivre, les écus d'argent, voire les louis d'or ne durent comme l'éternité du bon Dieu.

— Bourse tarie, je m'en irai, avec les autres du Larzac, faire les vendanges au Pays-Bas. On gagne gros en la plaine, et je rapporterai pitance pour l'hiver... Mais, au fait, Eran, pourquoi, tes bras n'étant loués à quiconque de la montagne, ne me suivrais-tu point aux vendanges? Oh! comme c'est beau Gabian, Agde, Florensac, Lunel, Frontignan! Puis la mer est à Cette, tu la verrais, c'est cent fois plus grand que la mare des Fontinettes!...

— La mer ne me fait rien, j'aime les Cévennes.

— Et l'Hospitalière de Mirande avec.

— Taisez votre langue, Baduel! m'écriai-je.

— Pauvres Agathon! reprit mon oncle tout apitoyé.

— Eh bien? demandai-je.

— Si tu ne vois la mer, Frédéry la verra pour certain, puisque aussi bien les soldats la traversent, allant en cette Afrique.

— Pour lors le fils Agathon est soldat?

— Bon pour le service, et Jean Bernadel pareillement.

— A l'amitié, mon oncle! »

Une dernière fois nous frappâmes les verres l'un contre l'autre, et, Baduel ne bougeant de son escabelle, cause de ses jambes avinées, je me levai, sautai sur mon chariot et piquai mes bœufs, lesquels beuglèrent de contentement, reprenant le chemin des étables.

Si l'on vous a dit que, regagnant le soir le Mas-Bernat, je chantais à pleine voix, comme j'avais fait le matin, entrant à Soulaget, on vous a menti. Vrai est que mes lèvres ne remuaient, l'attelage de Cancalon gravissant la rude montée, et que, passées les dernières maisons du village, mes yeux se troublèrent, comme

se troublent les vitres d'une lanterne, le vent chassant la pluie à plaisir. D'abord, je laissai tomber tranquillement les larmes sur mes mains. Mais bientôt si grande devint ma mélancolie que, ne pouvant tenir sur le chariot, je me mis à marcher à côté de mes bœufs. Mes jambes battant leur train, la désolation de mon cœur diminuerait peut-être. Le bras droit allongé sur la croupe de la bête aux naseaux blancs, j'allais péniblement appuyé sur elle, et me complaignais, poussant ensemble cris et sanglots. Tout d'un coup les bœufs s'arrêtèrent, et, par un effort vigoureux, soulevant malgré le joug leurs belles têtes, ils me regardèrent. Je ne pus m'empêcher de conter ma peine à tels amis.

« Voyez-vous, mes enfants, dis-je aux bêtes, les remettant au pas, ne vous inquiétez cause de moi. En effet, vous autres, ayant toujours pratiqué le devoir, vous n'auriez raison de vous calciner l'âme de tristesse ; tandis que moi, si je pleure, je l'ai bien mérité... Frédéry partant à l'armée, Félice sûrement mourra de sa partance, et, si je leur eusse restitué les louis et les affiquets de cette fille de Madières, les Agathon auraient peut-être trouvé là assez d'argent à cette fin d'acheter un soldat... Pour la Fontenille j'ai mangé les louis d'or, et pour mes éjouissances j'ai rendu à

Françon ses affiquets... Ah! mon Dieu, mes bonnes et braves bêtes, ah! mon Dieu, je suis bien coupable et méchant... Encore si, montant avant Frédéry à la mairie du Caylar, j'eusse dit à M. le préfet : — « Me « voici, je suis Frédéry Agathon, et je demande à me « battre contre les Africains et tous les ennemis du « gouvernement de Paris! .. » Mais, au lieu de m'encourir au canton, j'ai poursuivi Françoise Lazaire au Mas-Bernat, où votre maître m'a navré de coups... A présent, tout est fini, et Frédéry partira... Voilà, mes enfants, voilà ce que je suis, un sans-cœur, un... »

Je parlais encore quand les bœufs commencèrent à descendre la pente du moulin. Crainte que les femmes des environs, qu'au bief des Fontinettes je voyais lavant leur blé en les grands cribles de peaux de chèvre, n'ouïssent mes complaintes, je me tus brusquement.

Ma langue au repos, je m'essuyai les yeux et remontai sur le chariot.

Ne m'écoutant plus, les bêtes allongèrent le pas.

IX

Encore que ce Cancalon fût un bon vivant et, cause de ma vaillance au moulin, me traitât avec amitié, au bout de six semaines, je tombai en un tel ennui au Mas-Bernat, qu'une pensée unique s'agitait en moi : m'en aller, partir devers un autre pays. Quel pays? Je ne savais... Cependant, la chose était manifeste, je ne pouvais prolonger ma demeurance ici.

Hélas! monsieur, si, aux premiers jours, émue de ma lutte avec le meunier et de ma blessure, Françon ne m'avait un instant quitté, et mêmement, si, moi visitant les endroits voisins pour recevoir le blé ou rendre la farine, elle m'avait maintes fois suivi, petit à petit ses promenades aux environs étaient devenues plus courtes, et bientôt je m'étais trouvé seul. Pendant mes voyages, que faisait Françon? Certes, la

rencontrant à mon retour parmi les laveuses, cette jeunesse ne manquait de planter là son monde pour venir m'accoler; puis elle tirait de sa tête rusée mille raisonnements à seule fin de me prouver qu'elle ne connaissait d'autre galant que moi. Malheureusement, du haut de la côte pierreuse, l'ayant un soir avisée au bras du meunier qui l'embrassait à bénédiction, point je ne donnais fiance à ses paroles, et comprenais bien que crapauds tombaient de ses lèvres et non grenouilles, c'est-à-dire menteries et non vérités.

Que devenir en telle situation douloureuse? Toujours plus attaché à Françon à mesure qu'elle voulait me quitter, je lui proposai de l'emmener avec moi loin du Larzac, au Pays-Bas, par exemple.

« Le Pays-Bas est trop loin d'ici, dit-elle.

— Si la marche te fatigue, je te porterai en mes bras, ma Françonnette.

— Non, non, Eran, la charge te pèserait trop.

— Me peser, toi !... »

La saisissant de mes deux mains à la taille, je la soulevai et la posai sur mon épaule droite. Elle sentit ma force et, tout épeurée, se mit à crier :

« Cancalon ! Cancalon !... »

Je ne me rends encore un compte clair du frissonnement qu'à cette minute éprouvèrent mes membres. Le

fait est que je n'attendis le meunier, et que, gardant Françon en croupe, je pris mon élan par la montagne, à travers le premier sentier venu. Tant plus, en son épouvantement, cette fille appelait Cancalon, tant plus je m'encourais à travers les pierrailles, ne soufflant réponse à ses cris.

Enfin le moulin disparut, et bientôt mes oreilles n'ouïrent aucunement la chute d'eau des Fontinettes.

Je retournai la tête et vis Françon toute pâle.

Je lui dis :

« A présent, tu peux marcher. Mais n'essaye au moins de t'éloigner de mes sabots, car, moi connaissant ce chemin de traverse, je te rattraperais, et gare !... »

Mise droite sur ses pieds :

« Où allons-nous ? me demanda-t-elle à voix tremblante.

— Toujours devant.

— Donc la vie est finie pour moi aux Cévennes?

— Elle est finie jusqu'au retour. »

Françon se sit sur une pierre, et, comme nous étions arrivés à la crête du Larzac, longuement elle considéra le pays. Je jetai un coup d'œil aussi, un coup d'œil tant seulement, car, encore que je fusse en grande excitation d'homme, je n'eusse pu regarder longtemps

sans regret tous ces champs de mon enfance et de ma jeunesse.

« Allons, allons, dis-je, il faut cheminer. »

Un immense pays s'étendait au loin. Après les roches noires de granit, nos pieds foulèrent des terres cultivées; et sur le soir, comme nous touchions à l'extrémité du Larzac, se déploya à perte de vue devant nous le plateau presque inculte de l'Escandorgue. Je jugeai que traverser de bout en bout cette lande serait peut-être l'œuvre de la nuit entière, et nos estomacs, à Françon et à moi, réclamant pitance à crier, nous entrâmes en une ferme isolée, où le métayer nous vendit une miche de seigle et une tranche épaisse de jambon. Mêmement ce brave homme nous offrit une botte de paille en sa grange pour y dormir. Mais moi, pensant au meunier, lequel était bien capable de s'être emporté à notre poursuite, je refusai tant d'honnêteté, et, tout en mangeant, nous continuâmes notre route.

Encore que souvente fois j'eusse ouï parler du chemin le plus court pour, de nos montagnes, descendre au Pays-Bas, n'étant sûr de diriger mes pas en droiture vers la plaine, je n'avais trop envie de rire, m'en allant à l'aventure avec Françon. Ce néanmoins, je vous l'avoue, j'eusse peut-être avec cette fille un peu

batifolé, si la vue du pays ne m'eût attristé jusqu'à la mort. Figurez-vous que pas un beuglement, un bêlement ne se faisaient entendre, et que, l'heure étant venue où les oiseaux regagnent leurs branches habituelles pour dormir, pas une aile ne traversait l'air, pas un cri ne s'élevait au-dessus des buissons.

Ah! monsieur, si mes pensées n'étaient à la joie, Françon, qui voyageait malgré elle, eût sûrement exigé plus de six deniers pour entonner le refrain qu'elle chantait avec Cancalon, le dimanche de son arrivée au Mas-Bernat. Hélas! elle non plus ne paraissait contente. Cependant, je ne sais comment, aux demandes qu'elle m'adressait, je devinais que la tristesse n'avait pénétré son cœur tant profondément que le mien. D'abord, elle s'était beaucoup effrayée du Pays-Bas ; mais, à mesure que davantage nous nous éloignions du Larzac, à mesure aussi se dissipaient ses peurs et ses inquiétudes. Ses questions bientôt tombèrent sur moi pressées l'une à la queue de l'autre, et sans cesse se renouvelant :

« Les maisons du Pays-Bas sont-elles belles?

— Comme les terres, ma Françonnette.

— Donc aux gens ne manquent les écus ni les louis?

— Ils en ont tant qu'ils ne savent qu'en faire.

— Et les hommes de là-bas aiment-ils les filles comme chez nous ?

— Ils les aiment moins qu'au Larzac, mais les gardent à eux plus longtemps, les retenant avec un fil d'or.

— Ce fil d'or, l'as-tu vu, Eran ?

— Non ; mais, vendangeant aux environs de la marine, Baduel l'avisa souvente fois au col des fillettes.

— Est-il long ce fil d'or ?

— Long comme un carême de quarante jours.

— Marchons vite !... »

Devisant de la sorte, la nuit tomba sur nous. Nous nous sîmes au bord du sentier sur le gravier aride de la lande, attendant que la lune, laquelle montrait déjà sa grosse face ronde à ras du sol, se fût élevée dans le ciel. Elle monta petit à petit, éteignant les dernières lueurs rouges du soleil qui tremblaient là-bas devers ce pays où tiraient nos pas. L'Escandorgue, obscur, lentement s'éclaira, et devant nous reparut le sentier coutumier. Comme un serpent cheminant aux pierres, il se tordait en mille détours, puis s'effaçait bientôt en l'ombre des hauts rochers, lesquels se dressaient au loin pareils à une muraille. Françon me toucha le coude. Je ne bougeai de ma place. La fille me talocha,

et d'importance. Perdu à mille idées, je ne fis aucunement cas de ses taloches.

« Eh bien! dit-elle, va-t-on dormir sur ce matelas de cailloux?

— Une minute, et nous partons, » lui dis-je.

Il faut croire que cette fille et moi nous étions pétris de pâtes contraires, puisque tant plus maintenant son désir la poussait au Pays-Bas, tant plus à moi l'envie me tourmentait de remonter au Larzac. Elle, sans religion et sans amour, oubliait déjà son pays, occupée aux affiquets que recevrait en présent sa méchante conduite; moi, dévoué aux Agathon, mourant à l'idée de Félice malheureuse, je ne pensais qu'à Mirande, je ne voyais que Mirande en la morne désolation de l'Escandorgue, et j'eusse voulu retourner en la métairie de mon enfance... Ah! pourquoi mon corps se trouvait-il ici, quand là-haut était restée mon âme tout entière? Que ferai-je avec cette créature aimant tant seulement l'argent et les parures? Que deviendrai-je, quand cette fille m'aura abandonné pour un autre, en un pays inconnu, où ne se voit qu'une culture, celle des vignes, et où je ne saurai découvrir nulle *cabrade* à garder? Moi, tout acquis aux bêtes, me pourrai-je habituer aux hommes dont je ne fus jamais coutumier? Encore si c'étaient des hommes du Larzac! ceux-

là ne s'éloignent guère de l'honnêteté des animaux, vivant parmi eux tout au long de l'année. Mais des hommes de Gabian, d'Agde, de Lunel!...

« Regarde, Eran, regarde! » s'écria tout à coup la fille de Madières, interrompant mes réflexions.

Elle me désignait, non guère loin de nous, un grand feu qui s'élevait en flammes brillantes dans le ciel.

« Ah! mon Dieu! c'est l'incendie de quelque ferme sans doute, » dis-je.

Et, saisissant la main de Françon :

« Viens, allons prêter secours à ces braves gens! »

Mes jambes, raffermies, dévoraient la lande, et de même les jambes de cette fille. En quelques minutes, nous eûmes derrière nous laissé un énorme espace. Le feu brûlait toujours aux granits abornant l'Escandorgue; mais les flammèches ne grimpaient si haut au long des rochers, lesquels, de rouges, petit à petit redevenaient noirs. Nous marchions ce néanmoins du même pas endiablé. Soudain des murmures de voix, faibles, indécis, traversèrent l'air. Ecoutant de nos quatre oreilles, nous nous arrêtâmes... Rien... Nous reprîmes élan... Le vent qui tirait doux et parfumé à travers ce pays, où, cause des abeilles, ne manquent

ni lavandes, ni frigoules, ni romarins, nous apporta cette chanson :

« A l'automne,
Le raisin
Dans la tonne
Fait le vin... »

« Hardi, Fançonnette, m'écriai-je, ce sont des vendangeurs qui vont au Pays-Bas ! »

Devant nous, en effet, était blottie, sous les granits grands comme des églises, une bande de ces gens, lesquels aiment mieux les écus et les louis du Pays-Bas que les pommes de terre et les châtaignes des monts Garrigues. Qui sait si, en cette troupe populeuse, car, avançant toujours, foule de têtes apparaissait au tour d'un brasier, Françon ou moi n'aviserions point quelque ami ?

Hardie comme une fille qui a vu le loup, Françon voulait accoster les vendangeurs sans plus délibérer, et se mêler à eux ; mais moi, ne jugeant de prudence l'abord sans précaution de ces étrangers, je la retins, et, montant sur un bloc détaché, je me mis à crier :

« Hommes des monts Garrigues, si quelqu'un d'entre vous connaît Eran, de Soulaget, qui fut chevrier chez les Agathon, de Mirande, au Larzac, que celui-là vienne jusqu'ici : on aurait deux mots à lui dire. »

Incontinent un vendangeur, lequel, sis devant le feu, mangeait en une écuelle de fer-blanc, se leva. J'avais, au Mas-Bernat, oublié mon bâton ; mais, crainte de quelque attaque sournoise, je ramassai un caillou et le tins dans ma main. Si cet homme essayait quelque mauvaiseté à mon endroit ou de Françon, je lui lancerais ma pierre à la tête et m'enfuirais avec cette fille à travers l'Escandorgue... En fin de compte, l'étranger touchait quasiment la roche où nous étions perchés..... Eh ! Jésus-Seigneur Dieu ! c'était Baduel, mon oncle Jacquet Baduel !

Les Cévenols ne sont si durs que les montagnes de leur pays. Aussi fûmes-nous reçus avec joie par toute la bande, où se trouvaient gens non-seulement de Navacelle et de Saint-Maurice, mais encore de Madières, des Combettes, de Soulaget. Baduel, qui n'avait fini son écuellée de soupe, me la passa, et quelqu'un de Madières fit de même pour Françon. Mon oncle, tant il était aise de me voir, ne se tenait de rire ; puis tantôt me parlait des joies de la vendange, tantôt ajoutait sa voix aux voix des autres qui se remirent à chanter. On devait passer la nuit à l'abri des roches creuses, et repartir, la première aube les touchant. On irait coucher le lendemain en plein Pays-Bas.

Cependant, les couplets de la chanson cent fois répétés, chaque vendangeur chercha son trou dans les granits, y étendit sa cape de grosse laine et s'endormit les poings serrés. Baduel fit semblablement. Pour moi... Que croyez-vous, monsieur? ayant découvert lit commode à deux, possible ne me fut de retrouver Françon. Où ce garnement d'Enfer se tenait-il à cette heure?... Affreuse fille!... Oh! affreuse fille!...

X

Le village de Faugères est à l'entrée du Pays-Bas, bâti sur le dernier mamelon de la haute montagne. Cet endroit franchi, on descend dans la plaine, et on la peut suivre dorénavant sans broncher au moindre caillou jusqu'à la mer. Oh! quelles vignes et quels oliviers! Quand on a vécu au Larzac, trimant à nos terres maigres, on a besoin de voir cette fécondité du sol pour y croire. Aussi chacun ici porte le contentement sur son visage, et, le terrain étant si fertile, le paysan qui s'en va aux champs a quasiment l'air de s'encourir à la noce.

Déjà, les monts Garrigues laissés derrière nous à Dio, moi, traversant le hameau de Fos, j'avais, sur les coteaux, avisé beaux ceps montrant jolis fruits sous leurs feuilles, et m'étais émerveillé d'un si doux

spectacle à mon oncle Baduel et mêmement à Françon; mais je restai bouche béante devant les richesses agrestes de Faugères et de Roquesels. Imaginez cela, monsieur, les raisins étaient en telle abondance aux vignes que, les sarments robustes grimpant par dessus les clôtures, de magnifiques grappes pendaient jusques sur les fossés de la route. Les vendangeurs altérés par la marche ne se faisaient faute, cheminant, de porter la main aux grains les mieux gonflés, et ne s'employaient les derniers au pillage Baduel et cette Françon. Pour moi, je contemplais avec ébahissement cette plaine, où tant loin qu'ils pussent s'égarer, mes yeux ne découvraient que pampres verts et pampres rouges, pampres rouges et pampres verts. Quel Paradis Terrestre, ciel du bon Dieu !

Enfin, coups précipités de marteaux parvinrent à nos oreilles, et un clocher pointu, cinq fois plus haut que celui de Navacelle, comme nous tournions un coude du chemin, nous apparut en le ciel. C'était Gabian. A la première maison du village, encore que sa voix ne fût merveilleusement claire, Baduel entonna la chanson des vendangeurs, pour prévenir les gens du Pays-Bas qu'arrivaient chez eux les gens de la montagne. Incontinent ceux qui, par devant la

porte de leur cave ou cellier, à grands renforts de bras, racoutraient pressoirs, fonçaient cuves, remettaient douves aux pipes endommagées, de se retourner et de nous appeler :

« Ohé ! les Cévenols ! ohé ! »

Quant à nous, de battre des mains joyeusement.

Mon oncle répondit au fermier de Cassan, lequel lui présentait ses offres :

« Trente sous par jour et nourri, me convient en perfection ce langage. Mais mon garçon et ma bru sont avec moi descendus de la montagne, et je ne pourrai vous suivre à Cassan si vous ne les embauchez aux mêmes conditions que moi. »

Le fermier donna signe de son consentement, et, plusieurs autres de notre troupe ayant été choisis, tous ensemble nous traversâmes sur de hautes passerelles la jolie rivière de la Tongue.

Cassan est la plus belle ferme que j'aie jamais vue de ma vie, grande à elle seule comme un village du Larzac. Autrefois, des moines, — des curés, si vous entendez mieux ce mot, — chantaient matines en ce joli endroit clos de murailles hautes. Mais un jour vint de Paris l'ordre de tuer tous les prêtres du couvent, et les mains des scélérats ne manquèrent à cette abo-

mination. Cela se passait bien avant moi, en les temps anciens, quand l'Empereur, lequel est revenu dernièrement de Sainte-Hélène, faisait la guerre à Moscou pour prendre l'Afrique aux Africains.

Au long d'un corridor immense s'ouvraient à la file cent chambres pour le moins. En arrivant, notre fermier me montra mon logis, et le soir, laissant Baduel attablé avec les autres, j'allai vitement me coucher, ne voulant le lendemain mener à la vendange des jambes courbatues et des bras sans vigueur. — Vous pensez bien que, me retirant de la salle basse où ripaillaient les Cévenols, je n'eus garde d'y oublier Françon.

Le matin, au point du jour, grand tumulte en la cour de Cassan. Tous les vendangeurs étions debout, écoutant la voix du fermier qui criait aux uns de suivre les charrettes tirant devers Roujan, aux autres les mulets s'en allant par les sentiers pierreux de Caux ; car bien que d'ordinaire les routes du Pays-Bas soient belles, les chariots ayant deux roues tant seulement, ils ne peuvent s'engager en tous les chemins, et nécessité est des bêtes en ces endroits pour rapporter la vendange.

Baduel, Françon et moi, avec quelques autres du

pays, nous marchâmes dans les pas des mulets. Quels animaux superbes, et avec quel orgueil, balançant leurs têtes, ils faisaient résonner les sonnailles qui leur ballaient sur le poitrail! Pour le moins cent clochettes de différente grosseur tintaient là, les unes à forte voix, comme Cancalon répondant en l'église de Navacelle *amen* à M. Alquier, les autres ne poussant que de petits cris semblablement à des oiseaux. Cette musique interrompue de temps à autre par le bruit sec des grandes comportes se heurtant entre elles de chaque côté du bât, me ravissait et me donnait envie de danser.

Enfin les mulets s'arrêtèrent, et apparut la vigne que nous devions vendanger. Elle était immense. Chacun de nous, tenant un lourd panier d'osier d'une main, de l'autre, un petit couteau recourbé en forme de serpette, franchit la haie et incontinent attaqua la besogne. Quelle joie! tout le monde chantait, et moi avec tout le monde. Vrai est que jamais je n'avais rien vu de plus beau. Il y avait des raisins qu'une seule main ne suffisait pas à ramasser. Ils étaient là tout brillants de rosée, couchés, comme endormis sous les feuilles épaisses. Je les regardais longuement avant de les détacher du sarment, et cette Françon n'eût été près de moi, que volontiers je fusse

tombé à genoux pour remercier le ciel de ses dons. Je vous avouerai ce néanmoins que, si je ne me prosternai à telles richesses divines, je fis souvente fois en cachette le signe de la croix, priant le bon Dieu de n'oublier éternellement le Larzac en sa misère et d'y laisser enfin tomber la manne, comme il faisait au Pays-Bas chaque année.

Travaillant à pleins bras, à plein cœur tout au long de la journée, le soir venu, je n'étais guère disposé à aller me mêler aux danses que menaient, en la cour de la ferme, pour s'éjouir, les vendangeurs. Prise la dernière bouchée à la table, je disais adieu à Baduel, et montais m'enfermer en ma chambre. Là, ou je me couchais en mon lit, ou, sis sur une chaise, la tête en mes deux mains, je pensais au pays, lequel ne s'oublie de l'âme combien qu'en soit éloigné le corps. Dans les commencements, j'avais emmené Françon en ma solitude. Mais comme cette fille, mécontente d'être retenue loin du bal, ne se privait de batifoler et de troubler mes réflexions, je me résignai à l'abandonner à Baduel, priant toutefois mon oncle de m'appeler vitement si sa *bru*, d'un naturel trop libre, osait par hasard quelque caresse à quiconque de Cassan, surtout

au fils de notre fermier, un garçon des plus entreprenants et des plus fins.

Donc j'étais seul, bien seul. Incontinent ma pensée, plus rapide qu'une hirondelle, volait à Mirande. Que faisait-on par là-haut? Frédéry avait-il acheté un homme, ou bien était-il parti pour les armées?... Un soir, pensant que, si Frédéry allait se battre avec les Africains, peut-être Félice m'aimerait, je m'endormis sur une chaise où je rêvai les plus beaux songes de ma vie....

Les sonnailles des mulets me réveillèrent à l'aube. Ouvrant les yeux, grande fut ma surprise de ne point trouver Françon couchée dans le lit. Je sautai en la chambre de Baduel. Mon oncle dormait. Le secouant vivement :

« Où est Françon? lui demandai-je, qu'avez-vous fait de Françon? »

Il me regarda avec égarement et bredouilla des mots sans raison.

Je redescendis quatre à quatre les escaliers, au bout du corridor.

Me voyant entrer en la cour, les vendangeurs se prirent à rire.

« Quelqu'un voudrait-il me donner des nouvelles de Françoise Lazaire? » m'écriai-je.

« Mon fils, me répondit un vieux Cévenol, Françon continue ici son métier d'enjôleuse, comme au Larzac. Elle est partie, cette nuit, avec le fils du fermier de Cassan. Ils ont répété qu'ils allaient à Cette, du côté de la mer.

— La mer!... merci... la mer!... »

J'étais fol... Le fermier me paya mes journées, et je m'élançai à travers la grande route, tirant à tout hasard du côté de Cette.

Encore que je marchasse d'un bon pas, la mer n'apparaissait aucunement devant moi. Toujours des vignes et des oliviers, des oliviers et des vignes, quelquefois des mûriers et des micocouliers. Enfin, vers le soir, je vis là-bas une grande ligne bleue. En même temps, un air frais et salé me monta au nez et me raviva la poitrine. Je me mis à courir, curieux de contempler au plus tôt la mer. Malheureusement je dus m'arrêter : je n'en pouvais plus. Sis sur une borne du chemin, je laissai errer ma vue dans l'espace uni. C'est en ce moment qu'au lointain, en la brume qui s'épaississait avec la chute du jour, je distinguai comme des maisons échelonnées tout au long d'une montagne. Là était Cette sans doute. Je repris mes jambes à mon cou...

Quand j'entrai dans cette ville de la marine, la nuit était close, et je ne vis rien, sinon beaucoup de ponts et beaucoup de bâtiments. Où retrouver Françon?...

J'allais, vaguant tristement par les rues, quand, devant une maison, j'avisai quatre mulets arrêtés, ayant accrochées au bât de grandes comportes pleines de raisins. Deux hommes à la veste courte et au pantalon de serge bleue déchargeaient les bêtes.

« Compagnons, sommes-nous du Larzac? fis-je, tapant sur l'épaule à l'un deux.

— Nous sommes, non du Larzac, mais des monts Garrigues, du côté de Millau.

— N'avez-vous pas aperçu, en cette ville, une fille de Madières, de son nom Françoise Lazaire?

— Nous ne la connaissons point.

— Je suis étranger à Cette, et je ne sais point le chemin du boulanger. Cependant, voyez-vous, marchant depuis l'aube, un morceau de pain ne serait trop lourd à mon estomac.

— Venez avec nous ! » me dirent les trois Cévenols, qui avaient fini leur besogne.

En l'auberge, étaient attablés cinquante vendangeurs pour le moins; malheureusement pas un de chez nous. A mon tour, je pris mon écuellée de soupe et mon morceau de viande: mais je ne sais comment,

mon idée courant soudain de Françon à Félice et de Félice à Françon, au lieu de manger, le cœur me creva, et je fondis en larmes. Les Cévenols, travaillant des dents, ne virent rien. En mon coin, je pus vider sur mon chagrin jusqu'à la dernière goutte de mes yeux. J'étais content.

Cependant, encore que ces montagnards bons enfants m'eussent procuré besogne chez un négociant riche, à qui son métier était, comme à tous les négociants Cettois, de fabriquer des vins des pays étrangers, mêmement de l'Espagne et de Bordeaux, au bout d'un mois, avec tous ses bâtiments, son bruit de barriques sur le port et sa mer longue jusqu'à l'Afrique, cette ville marinière me déplaisait au point que je lui eusse préféré un hameau de notre Larzac, voire le plus misérable et le plus noir.

Il va sans dire que, pour ce qui est de cette fille de Madières, je ne l'avais avisée nulle part. Qui sait, peut-être sur une de ces barques, qui, chaque matin, ailes éployées semblablement à des oiseaux, prennent leur vol sur la mer, s'étaient enfuis vers des contrées lointaines cette jeunesse et son galant ! Ah ! si cette Françon retombait jamais sous ma main, quels soufflets et quels baisers ensemble je lui appliquerais sur les joues !...

Saint-Clair est une petite montagne dominant la ville. Tout autour sont bâties nombreuses maisonnettes blanches envisageant la mer. En ce pays, on appelle ***bastides*** ces maisonnettes. Le dimanche, les caves fermées et le port tranquille, tout le monde s'encourt aux ***bastides***, où les Cettois ne mangent ni tranches de lard, ni oignons doux, mais bien volailles grasses et gigots succulents. De vrai, je ne possédais ***bastide*** en le monticule, et, certes, en nul endroit, ne m'attendait quartier de poularde ou de mouton. Ce néanmoins, chaque dimanche, une fois messe entendue, je suivais le chemin de Saint-Clair et prenais plaisir à me perdre aux détours les plus isolés. Là, sis sous quelque olivier, je regardais longuement la mer; puis, les yeux fatigués, je tirais de ma poche un morceau de pain et le mangeais. Souvente fois je pleurais aussi un peu, mordant à ma croûte. Vous savez, Mirande... Félice... Sacripant... les Agathon... cette fille...

Un jour, mon repas fini, j'allais redescendre à la ville, quand s'ouvrit à côté de moi la porte d'une ***bastide***. Un monsieur sortit donnant son bras à une dame. Ayant ouï une voix, laquelle avait soudain remué quelque chose en mon dedans, je considérai le couple...

« Françon! m'écriai-je, ma Françonnette! »

Je courus à elle.

Le monsieur se retourna.

« Que voulez-vous? me dit-il.

— Parbleu, je veux mon amoureuse, je veux Françon!

— Est-ce que vous connaissez cet homme, Marie? demanda le monsieur à cette fille, laquelle, au lieu de baisser ses yeux de honte, me regardait effrontément.

— Moi, mon ami, je ne l'ai jamais vu.

— Retirez-vous! » cria le monsieur, levant sa canne.

J'eusse pu briser la canne, lancer l'homme en la mer; puis, me retrouvant seul avec cette fille, la corriger comme elle méritait de l'être. Mais à l'instant, tout courage me fit défaut. — Quoi! Françon avait déjà quitté le fils du fermier! Quoi! elle avait pris le nom de Marie, le nom sacré de la sainte Vierge! — Toutes ces choses me traversant ensemble la tête, empêchèrent mes bras d'agir.

Quand je revins de mon trouble subit, mes deux galants arrivaient presque au bas de la côte. Je m'emportai après eux, déterminé à quelque éclat terrible.

Malheureusement, comme je les rejoignais aux quais de la ville, ils s'enfoncèrent dans la foule, où mes yeux les perdirent tout à fait.

Vrai est que jamais Cette ne m'était apparue en si grande animation. Tout le monde, descendu des *bastides*, se promenait sur les quais, comme en l'attente de quelque événement extraordinaire. Les têtes curieuses refluaient jusque sur les larges pavés, où chaque matin les pêcheurs viennent vider leurs barques farcies de poissons. — J'ai mangé du thon deux fois, et vous?...

Toujours poursuivant Françon, mêmement en la multitude grouillante, à force de jouer des coudes, je m'ouvris un passage et parvins non guère loin d'un gros bâtiment, lequel, par un énorme tuyau, envoyait dans l'air plus de fumée que n'eussent fait ensemble cinquante cheminées de notre Larzac. Considérant ce tuyau, je me demandais à quelle fin tant de fumée, et, m'arrêtant à l'idée que peut-être le feu était en le bâtiment, j'allais traverser la planche qui y conduisait pour proposer aux gens de par là de leur aider à éteindre l'incendie, quand de tous côtés s'éleva ce cri :

« Les conscrits! les conscrits!... Les voilà ! »

En même temps, au milieu de la foule, s'agitèrent

des bras, des chapeaux, des bâtons, et parvinrent à moi ces mots chantés à pleine voix :

« Les pratiques
Du régiment
Vont en Afrique
Tambour battant,
Ran tan plan,
Tambour battant... »

Je braquai mes yeux vers les conscrits.

Ils arrivaient en colonne serrée, chantant leur chanson à toute gorge. Chacun leur donnait quelque chose au passage, qui des oranges, qui des bouteilles de vin, qui des fougasses tendres ou des tortillons frais, quelques-uns de l'argent, d'autres enfin, trop pauvres, des poignées de main qui faisaient plaisir. Bientôt ils allaient passer devant moi. Par un effort, je me glissai plus près du bâtiment. Je voulais les voir.

Hélas! monsieur, tous n'étaient pas gais, et si beaucoup chantaient, beaucoup aussi ne desserraient les dents. Un, tout à coup, m'apparut dans la bande, encore plus triste et plus pâle que le plus pâle et le plus triste. Mon Dieu! quoiqu'il fût bien changé, je reconnus Frédéry. Jean Bernadel, le neveu de la Fontenille, conscrit aussi, marchait à côté de lui. Assez content, ce Bernadel...

« Ohé ! Frédéry, m'écriai-je, ne fais un pas de plus, ne va, je t'en prie, chez les Arabes... C'est moi qui serai le soldat du gouvernement par là bas... Attends!... Attends !...

Bousculant le monde, j'avais perdu beaucoup de temps, et quand, libre, j'arrivai pour traverser la planche du bâtiment, planche avait été levée.

Cependant Frédéry, debout près du grand tuyau fumant, ne disant rien, me regardait de ses deux yeux tristement. Je devins fol, et, pour arriver à lui, ne portant attention à nulle chose, je m'élançai dans la mer. Une corde du bâtiment était là, je m'y accrochai. Mais au même instant, de grandes roues s'agitant, je sentis la corde céder sous moi... J'étais perdu... Juste le temps me fut de mettre la main en mon gousset, d'y saisir ma bourse, en laquelle étaient serrés quatre-vingt-trois francs, et de la jeter en criant :

« Pour toi, Frédéry, en cette Afrique... »

Un pêcheur, qui, avec sa barque, rôdait autour du bâtiment africain, vendant des bagatelles aux conscrits, me repêcha de l'eau salée...

Rouvrant les yeux, au lointain sur la mer je vis une longue fumée noire. — Pauvre Frédéry !...

Encore que je fusse mouillé comme un rat de rivière, ne tenant plus à la pensée de Félice, de l'Agathonne et de l'Agathon seuls désormais à Mirande, incontinent je repris le chemin de nos montagnes, de temps en temps me donnant du courage à la marche en fredonnant ce couplet de ma romance favorite :

« Et le cœur fidèle
De ton pastoureau
T'appelle :
C'est le renouveau,
La belle,
C'est le renouveau. »

FIN DU LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

FÉLICE

I

Je vous assure, Monsieur, que, de Cette, grimpant à l'Escandorgue, à cette fin de retourner en droiture au Larzac, je n'eus point envie de m'étendre aux creux des rochers, comme je l'avais fait quelques semaines devant. La nuit était bien faillie, quand mon sabot toucha le sol graveleux de la lande ; ce néanmoins, je ne laissai de continuer ma route, tirant toujours devers mon pays. Des loups affamés hurlaient au loin, car encore que nous ne fussions qu'en novembre, déjà la neige avait visité les monts Garrigues ; mais moi, libre de peur, j'allais en avant, ne m'occupant de ces bêtes rôdant autour des bergeries perdues

en l'obscurité, non plus que je ne l'eusse fait de chiens en garde de troupeaux. Je ne voyais rien, je n'écoutais rien, je marchais tant seulement, et d'un bon pas.

Au point du jour, apparut là-haut mon Larzac, blanc sous la neige à l'égal d'un pain de sucre. Je le saluai comme un parent ou comme une connaissance qu'on est heureux de revoir, et ma route se montrant plus claire devant moi, je doublai le pas.

A l'extrémité de la lande, en la brume matinale, je distinguai bientôt la métairie où je m'étais jadis arrêté avec Françon. Mais combien que mes dents fussent longues, ayant tant seulement cassé la veille une croûte à Faugères, je ne soulevai la cadole de la porte, et poursuivis mon voyage. Ce néanmoins, je vous l'avouerai, un verre de vin ne m'eût fait de mal aux jambes ni à l'estomac, et, malgré ma bourse plate, peut-être aurais-je tendu ma gourde vide au métayer, si la crainte d'être interrogé sur cette fille de Madières et de me trouver en l'obligation de déclarer qu'elle m'avait abandonné, ne m'eût retenu le bras. L'abandon est triste pour l'homme, et, son cœur en souffrant ensemble avec son orgueil, il aime mieux le cacher que le dire.

A ma droite, je laissai donc cette métairie, et posai hardiment pieds sur les premières marches de granit,

qui, de l'Escandorgue, montent, montent toujours devers Navacelle, Mirande, Soulaget, mon Soulaget!

Ah! monsieur, si le délaissement attriste l'homme, combien aussi les choses! Non, vous qui avez vu Mirande aux beaux jours de Sacripant et de moi, vous ne l'eussiez point reconnue. Comment! cette cour où traînaient mille objets divers : socs de charrue rouillés, herses édentées, chariots ruinés; cette cour où le fumier pourrissait en vingt endroits à la fois, c'était la cour des Agathon! Donc, partant pour cette Afrique des Africains, Frédéry avait emporté le courage de tout le monde par là-bas? Mon Dieu, quel silence écrasant! quelle tranquillité partout! Quoi, plus de cochon en la porcherie! plus de poules en le poulailler! plus de canards en la canarderie! Et mes chèvres, que faisaient-elles? et Sacripant, mon meilleur ami, où était-il? Pas un cri, pas un bêlement, pas un chant; tant seulement la mort, la véritable mort du cimetière, sur la plus jolie ferme du Larzac.

Après bêtes, gens occupèrent mes esprits. Je pensai au père Agathon, à l'Agathonne, à Félice aussi comme vous comprenez.

M'encourant du Pays-Bas à la montagne, je m'étais souvente fois répété que, boutant pieds à Mirande, in-

continent j'offrirais mes services aux Agathon. Mais, à cette heure, la désolation où je retrouvais toutes choses m'accablait, et le regret, par ma fuite, d'avoir contribué à la ruine de mes maîtres, m'estomaquait au point que je ne me sentais capable ni de les aborder, ni de leur parler, voire tant seulement pour leur dire ces deux mots bien simples :

« Bonjour, père Agathon, et à vous aussi, mère Agathonne, et mêmement à toi, Félice !... »

Cependant, petit à petit, la neige se faisait noire avec la nuit, et la porte de la métairie restait fermée. Bien plus, aux fenêtres basses du corps de logis n'éclatait pas la moindre lumière.

Résolûment je marchai vers la porte d'entrée et collai mon oreille sur la fente, juste entre les deux battants, attentif à tout bruit, à tout murmure... Rien... Mais si ! j'entends des pas... On approche... Est-ce le père Agathon? l'Agathonne? Félice?... La porte va s'ouvrir... Moi, monsieur, je prends aussitôt mon élan, non par le corridor de la ferme, mais par la campagne, je vous prie. L'Ane-Rouge galopant aux sentiers pierreux de notre Larzac, jamais ne connut enjambées pareilles. Que voulez-vous? je redoutais bien la vue des Agathon, mais encore plus celle de Félice, de cette fille ayant aimé un autre homme que moi, ce Frédéry,

lequel, à cette heure, avec les soldats, mange à la gamelle sur la mer.

Ma course m'avait emporté sur le chemin de Navacelle. Ne poussant plus avant de ce côté, je m'arrêtai soudain; puis, ayant délibéré ce qu'il convenait de faire, je redescendis à pas lents vers notre Mirande, tout honteux de ma peur et bien décidé cette fois à aborder les Agathon. C'est alors qu'en l'air neigeux passa bruyamment l'*Angelus* du soir. Entendant la cloche de notre paroisse, laquelle, pour dire vérité, me fit plaisir comme à mon oreille la voix d'une connaissance ancienne, mon idée, d'un coup d'aile, vola jusqu'à M. Alquier. Sûrement c'était M. Alquier qui tirait la corde du battant, car nos églises cévenoles n'étant riches, il appartient à M. le curé de sonner les cloches, comme de baptiser les vivants et d'enterrer les morts.

Donc, là-haut, en sa jolie cure, était ce brave M. Alquier, toujours doux et compatissant au pauvre monde. Qui sait si, me voyant en tel état de tristesse profonde, cause des Agathon, il ne me donnerait point un bon conseil, cet homme, le meilleur de tous les hommes, et le plus juste, et le plus saint?...

« En avant! en avant!... » m'écriai-je.

Encore que mes jarrets fussent las, en dix minutes

j'avais gravi la montagne, et me trouvais à la porte de M. Alquier. Je l'ouvris, n'hésitant non plus devant elle que si c'était la vraie porte du Paradis.

Sis sur un escabeau de bois devant le feu, M. Alquier pelait des pommes de terre avec son couteau. Il m'avisa :

« Comme ça, il paraît, Eran, qu'on est revenu du Pays-Bas? me dit-il.

— Bien le bonsoir, monsieur Alquier, je...

— Et cette fille de Madières?

— Tenez, monsieur Alquier, pour ce qui est de Françoise Lazaire, cette créature de perdition n'en valant la peine, si c'est un effet de votre bonté, nous ne parlerons aucunement d'elle et irons tout de suite à meilleures gens... Et ces Agathon, s'il vous plaît, que pouvez-vous m'en dire?

— Tu penses donc aux Agathon?

— Si je pense à eux, monsieur Alquier, si je pense à eux! Et à qui voulez-vous que je pense, sinon à ceux qui m'ont fait du bien tout au long de mon enfance et à qui je dois tous les bonheurs de ma vie?

— Tu es un brave cœur, Eran.

— Un brave cœur! monsieur Alquier. Ah! ne me faites des compliments. Moi, je ne sais ce que je suis : j'aime les Agathon, voilà tout. »

M. le curé ne m'avait reçu trop chaudement; mais lors il se leva, et, laissant de ses mains tomber en un panier d'osier et pommes de terre et couteau, il me jeta les bras au col et m'embrassa.

« Mon enfant, mon cher enfant ! » murmurait-il.

Sentant mes jambes coupées du coup, je me sis vitement.

« Ah ! mon Dieu !... » s'écria M. Alquier.

D'une main qui tremblait, il me tendit un verre plein. J'avalai le vin cuit sans m'informer de sa qualité. Ecoutez, il était temps : ma gorge serrée plus ne me donnait haleine, et l'on ne m'eût rafraîchi la luette, que je passais de l'autre côté de la vie.

« Ça va-t-il mieux? me demanda M. Alquier.

— Vous comprenez, lui répondis-je, que si la marmite était accrochée à la crémaillère, l'eau bouillirait déjà, et les pommes de terre seraient plus tôt cuites.

— Tu as faim ?

— A Faugères, en le Pays-Bas, récitant *Notre-Père* devant une porte, une femme m'a baillé un quartier de sa miche; je lui ai répondu : — « Le bon Dieu vous le rende ! » — Voilà avec quoi je suis en l'estomac depuis hier matin. »

La marmite fut suspendue dans les flammes; puis M. le curé, versant sur la table nombreux morceaux

de pain bénit, lesquels étaient demeurés au fond de la corbeille de distribution le dimanche d'avant, et tirant un fromage de chèvre de la faisselle où il s'égouttait :

« Commence, mon Eran, » dit-il.

Le râtelier étant à portée, je plantai les dents à la pâture.

Cependant, ayant farci la marmite, M. Alquier me considérait attentivement. Il me dit :

« Pour lors, retournant au pays en demandant l'aumône semblablement à un pauvre, cette fille de Madières t'avait mangé l'argent des vendanges?

— Non cette Françon, mais quelqu'un du Larzac que j'ai rencontré par là-bas du côté de la marine.

— Un paroissien de ma paroisse?

— Un méchant paroissien.... Oh! pour méchant paroissien, il l'était.

— Comment s'appelle-t-il?

— Quant à son nom, je ne refuserai aucunement de vous le dire. Ce néanmoins, je désirerais bien, si ne vous offense mon envie, auparavant que de vous parler de ce pillard de ma bourse, apprendre nouvelles de Félice.

— Tu l'aimes donc toujours?

— Eh, mon Dieu! monsieur Alquier, vous êtes bien heureux, vous, avec votre métier de curé, de n'avoir point à connaître les femmes. Allez, c'est une rude besogne et un rude chagrin qu'on vous a tirés de devant. Voyez-vous, mon amitié pour cette Hospitalière est toujours là, occupant tous mes intérieurs, et la maladie me tiendra, je le sens, jusqu'à ce qu'elle m'ait mis au trou.

— Il faut arracher la mauvaise herbe, mon enfant.

— Mon sentiment pour Félice, une herbe! C'est un arbre, monsieur Alquier, et un arbre grand comme ceux dominant notre Larzac. Je sais bien que des vents terribles balayant la montagne, les chênes vigoureux tombent tout à coup sur le sol. Mais approchez et regardez un peu : le garnit a éclaté à l'entour des racines. Ainsi de moi il arriverait, si j'essayais d'arracher du fond de mon être mon amitié pour Félice. Peut-être, tirant de ma force, à la fin des fins viendrait-elle cette amitié; mais, avec elle, soyez-en sûr, mon cœur aussi et mon estomac.

— Et l'homme qui t'a pris ton argent s'appelait?

— Il ne me l'a point pris, je le lui ai donné.

— Son nom?

— Frédéry Agathon. »

En ce moment, la marmite était suspendue à sa main. Il faillit la renverser en les cendres.

« Frédéry..... Frédéry..... » répéta-t-il souvente fois.

Je coupai quelques pommes de terre en deux assiettes que je retirai du placard.

« Croyez bien, monsieur Alquier, lui dis-je, que vous ne feriez rien de trop si vous me donniez une goutte d'huile et une pincée de sel pour accommoder la soupe. »

Il me passa la salière de buis.

« Et l'huile? demandai-je.

— La jarre est vide, mon garçon... »

Nos langues ne bougeaient, mais nos têtes travaillaient tout de même : la mienne à cette Félice, la sienne peut-être à ce Frédéry l'Africain.

« Et mon Hospitalière, m'en parlerez-vous une miette, mon bon monsieur Alquier du Paradis?

— Félice, mon Eran, Félice... »

Il s'arrêta.

« Quoi? quoi? m'écriai-je tout tremblant et repoussant mon assiette pleine.

— Mange, chevrier.

— Parlez! pour le bon Dieu, parlez!

— Félice, si tu veux le savoir, est la plus malheureuse fille du Larzac.

— Ah! Seigneur du ciel!...

— Aujourd'hui j'ai vu les sœurs du Caylar, qui m'ont remis un paquet pour elle... Si, malgré la neige, je n'avais fait le chemin de Navacelle au Caylar, j'irais encore ce soir à Mirande porter l'aumône des bonnes sœurs; mais mes jambes sont brisées, et elles refusent de mettre un pied devant l'autre.

— Presse-t-il, à Mirande, le paquet?

— Hélas!...

— Où est ce paquet des sœurs? » m'écriai-je.

Il me le montra en un coin posé. Je bondis, et le saisissant :

« Bonsoir, monsieur Alquier, bonsoir! Ne craignez pour votre commission, je m'en charge... Et merci au moins pour votre souper! »

La porte ouverte, j'allais m'élancer, quand, posant sa main sur mon épaule, comme amicalement lui seul était coutumier de le faire, il me dit :

« Je veux, chevrier, qu'auparavant ton départ, tu me promettes de ne causer, par là-bas, nul chagrin ni aux Agathon ni à Félice.

— Du chagrin à ce monde de mon cœur! Jamais

je ne lui en ferai, ayez-en mon assurance, monsieur Alquier. »

A ce moment, me tenant toujours de la main droite, il glissa la gauche sous sa soutane. Soudain brillèrent en ses doigts deux beaux écus blancs.

« Prends cet argent, ajouta-t-il, et, le donnant à notre Hospitalière, recommande-lui de ma part de mettre fiance en notre Seigneur Jésus-Christ sur la croix... »

J'agrippai les pièces, et, ne trouvant le temps de dire merci, je m'encourus à travers la neige, éperdu, fol comme une *patte-courte* dont la décharge a frisé le poil, et qui, la tête étourdie, connaît une chose tant seulement : travailler de l'orteil pour dépister les chiens et déconcerter le chasseur.

II

Encore qu'en réalité le paquet de M. Alquier ne pesât une once à mon bras robuste, tant plus j'approchais de Mirande, tant plus il me paraissait lourd. Si accablant à mes doigts il était devenu petit à petit, qu'entrant en la cour de la ferme, je dus le déposer sur le perron de pierre de taille, lequel est scellé au mur, non guère loin des étables. Moi-même, tout haletant, sur ce perron je me sis un moment, réfléchissant de quelle façon il convenait de m'introduire chez les Agathon et d'aborder ces braves amis.....

Finalement que pouvait contenir ce paquet envoyé par les sœurs du Caylar à notre Hospitalière? L'envie brûla ma main de déplier le mouchoir et de regarder dedans. Vrai est que, la lune et les étoiles brillant au ciel, le premier nœud du mouchoir défait,

je verrais tout. Je n'osai tenter la chose, et me levai. Aussi bien, fondant autour de moi, la neige avait imbibé mes chausses, et le froid me gagnait les membres. Debout, je ressaisis le paquet. Mais je ne sais comment il en alla de cette prise, le fait est que, le gros nœud de dessus se déliant, plusieurs menus objets tombèrent sur le sol. Je les ramassai vitement. C'était toute espèce de petits habillements, comme nourrices sont coutumières d'en mettre à leurs nourrissons : chemisettes de toile, barrettes à loger le poing, bas à chausser des alouettes, langes et petites brassières... Pourquoi ce trousseau de nouveau-né? Mes cheveux montèrent droits sur ma tête à renverser ma large capeline de vendangeur, et, ne m'écoutant plus, je sautai à la porte du logis des Agathon, que je secouai vivement. Point ne fallait si grand effort : la porte cria sur ses vieux gonds, et je me trouvai tout d'un coup en le corridor de la ferme, lequel, devant moi, menait ou chez les Agathon, ou chez Félice. Je tirai du côté de l'Hospitalière.

Ah! monsieur, monsieur, j'en frémis encore à cette heure : je la crus morte! Non, sauf à l'Eremberte endormie en l'éternité du bon Dieu, à personne jamais je n'avais vu semblable pâleur. Surtout ce qui me donnait la désolante certitude que tout était fini,

c'était que la lampette de l'Agathonne, toujours soufflée quand on était couché, brûlait appendue non loin du lit de Félice. Je m'approchai... Ses mains étaient croisées sur sa poitrine, et son corps ne faisait le moindre mouvement. Pauvre Félice ! Pauvre Félicette de moi, des Agathon, de Frédéry, de M. Alquier !... Les yeux noyés en l'eau de mes larmes, je tombai à genoux sur le plancher.

Je ne me souviens depuis combien de temps je pleurais, quand, derrière le lit, soudainement éclata un petit cri tout pareil au bêlement grêle du cabri qui sort du ventre de sa mère. Incontinent la morte s'agita, et, passant ses deux bras à la ruelle, Félice en retira un enfantelet jeune et beau comme l'enfant Jésus en sa crèche, à Noël. Saisi, je ne bougeai, ayant tous mes regards sur la mère, laquelle, se conduisant comme mes chèvres, encore que malade, souriait à son chevreau et lui parlait.

« Félice ! » m'écriai-je, ne tenant à telle scène qui m'ouvrait le cœur comme la hache ouvre le bois le plus dur.

Elle tourna la tête.

« O mon Eran, mon Eran ! » soupira-t-elle.

Un tremblement lui venant, elle déposa le nouveau-

né à côté d'elle; puis, comme toute honteuse, de ses deux mains se couvrit le visage... Je l'entendis sangloter.

« Félice, ma Félicette, lui dis-je d'une voix tant douce que je pus la trouver en ma gorge, ne veuille te désoler ainsi. Moi, je te le jure sur mon Eremberte défunte et sur le bon Dieu qui nous jugera un jour ou l'autre, moi, j'aimerai ton enfant comme si, au lieu d'être de Frédéry, il était d'un autre, de moi par exemple, si tu veux. »

Et en mes mains soulevant le gentil poupon, je le couvris ensemble de pleurs et de baisers.

« Est-il beau? me demanda-t-elle.

— Beau! ma Félicette. Il est plus beau qu'aucune bête que j'aie vue en la création. Il est beau comme toi, et aussi comme ce Frédéry, lequel, me paraît-il, n'est point un garçon trop mal dégauchi.

— Le bon Dieu me pardonnera-t-il, Eran?

— Pour moi, je le crois, ma Félicette, le bon Dieu connaissant que tu as péché par ignorance. Puis je t'avouerai que M. Alquier est de mon avis, car il m'a dit tout à l'heure : — « Chevrier, assure notre « pauvre Hospitalière qu'on ne lui en veut aucunement « au ciel, que Jésus-Christ lui-même me l'a confié ce « matin à la messe, au moment de la communion. »

Tandis que je parlais, le petit s'était endormi en mes bras. Félice le recoucha à la ruelle du lit.

« Et toi, à quelles fins es-tu revenu à Mirande? me demanda-t-elle.

— A telles fins qu'il te plaira, ma Félice.

— Quoi! tu travaillerais encore à notre terre?

— Je ne dis pas non. Pourtant, si ma présence chez les Agathon ne devait t'agréer, j'ai mon Soulaget....

— Oh! non, oh! non, reste avec nous! » interrompit-elle.

Un long moment de silence.

« Et mon Sacripant, comment va-t-il? lui dis-je.

— L'Agathonne le mène au long des haies avec nos quatre chèvres. Ah! il n'est point gras notre bouc, comme de ton temps.

— Quatre chèvres! quatre chèvres tant seulement à Mirande!... Félice, tu me tires le foie de l'estomac.

— Nos bêtes furent vendues au marché du Caylar avec beaucoup d'autres choses pour ce Malgrison que tu connais.

— Donc la ruine a mis tout à fait sa griffe sur les Agathon?

— M. Alquier a fourni les cinquante derniers francs pour l'homme de Nadalet. Puis, tout le monde ici

consterné de mon malheur et ne travaillant par trop de tristesse, c'est encore ce bon M. Alquier qui nous nourrit. Hier, il nous est arrivé de Navacelle avec quatre miches en son sac. Il a dit que du pain bénit lui restait pour se sustenter, à la paroisse. Sans lui, que serions-nous devenus? Demain, il me doit apporter de quoi vêtir mon Frédy.

— Tiens, tiens, Félice, habille ton Frédy, m'écriai-je en un élan de joie triste, voici des nippes pour lui ! »

Et, sur le lit, je jetai tout dénoué le paquet de M. Alquier, sans oublier, s'il vous plait, les deux écus.

Les mains de l'Hospitalière allèrent avidement aux étoffes, les agitant, les débrouillant, les lissant à plusieurs fois.

« Sainte Providence du bon Dieu qui n'abandonnez point les pauvres, merci à vous! » dit-elle.

Elle baisa un scapulaire de drap brun qui lui pendait sur la poitrine. Puis se tournant à son enfant :

« Allons, Frédy, réveille-toi, mon agneau, voici des bonnets, voici des brassières, voici des langes!... Sainte Vierge, quel bonheur ! »

Elle se pencha tout heureuse vers son enfant. Frédy ouvrit ses jolis yeux.

« Mon Eran, fais flamber le feu ! » me cria-t-elle toute au contentement.

Des bruyères sèches étaient fagotées dans un coin. En deux minutes, la lampette de l'Agathonne pâlissait devant les flammes du foyer, lesquelles éclairaient à jour la chambre.

« Chauffe ceci ! » me dit-elle.

Moi, plus docile à Félice que je ne le fus jamais à l'Eremberte, je présentai les langes au feu.

« Donne vite ! » cria-t-elle.

Sur le lit j'étendis les mollettes couvertures de laine, et l'Hospitalière, ayant à tous les endroits du corps de Frédy posé un baiser, — la nature grise les mères des hommes comme des animaux, — coucha l'enfant en les langes. Figurez-vous que ce poupon, encore qu'il n'eût que quelques jours de vie, lançait des coups de pieds terribles...

« Est-il vif mon Frédy ! dit l'Hospitalière en jubilation.

— Vif comme une grenouille des Fontinettes ! » répondis-je.

En fin de compte, on eut raison du petit, et, remis à son trou, il se rendormit.

Tandis que, demeurant encore inclinée sur son

poupon, Félice, extasiée, buvait pour ainsi parler son sommeil, moi, inquiet et le cœur serré, je me demandais pourquoi on avait appelé cet enfant Frédy. Certes, aucun doute n'était en mon esprit que je n'eusse en ce lit le fils, le vrai fils de Frédéry; mais je ne sais pourquoi j'aurais désiré que le petit de Félice se nommât autrement que son père. La certitude dorénavant d'entendre à toute heure le nom de Frédéry sortir de la bouche de l'Hospitalière me mettait mélancolie au cœur. Ah! monsieur, l'homme aime bien le bonheur d'autrui, mais davantage il aime le sien.

En grand ennui, je me sis devant le feu, m'interrogeant sur ce que finalement il convenait de faire. Ne pouvant supporter le chagrin de savoir Félice à Frédéry, fallait-il m'enfuir devers mon Soulaget ou plus loin en les monts Garrigues, et ne reparaître à Mirande de mes jours? Lors, que deviendraient les Agathon si faibles, si abattus, et cette Félice si malheureuse, et mêmement ce Frédy tout jeunet et tout innocent?...

Il me parut que mon devoir était écrit en la conduite de M. Alquier, et que, comme M. Alquier, je devais m'occuper de porter pain à Mirande, et, si se pouvait la chose, un peu d'argent. Félice agirait à son sentiment. Quant à moi, sans méchanceté, je ne pouvais lui tenir rancune de laisser voyager son idée

sur la mer avec Frédéry et mêmement de le suivre en cette Afrique de là-bas.

Résolu à passer mes années au service de ce monde chéri de Mirande, et à me livrer corps et âme à ses besoins, je me levai et vins au lit de Félice, voulant lui faire serment que désormais tout allait changer par ici et qu'un sauveur était arrivé. Semblablement à un bourgeon de châtaignier gonflé par le printemps, mon cœur était plein et ne demandait qu'à éclater en paroles douces, en consolantes promesses.

« Félice !... »

Pas le moindre mouvement...

Monsieur, à force de regarder Frédy, les yeux de la jeune mère s'étaient fermés, et, sa tête tombant sur l'oreiller, elle s'était endormie.

III

Qui fut étonné le lendemain matin de me voir à Mirande? Les Agathon. Les pauvres vieux pleurèrent, l'Agathonne surtout, murmurant :

« Frédéry, mon Frédéry... »

Ce cri tant seulement sortait de sa bouche :

« Mon Frédéry !.. »

Je la consolai de mon mieux, et, comme elle tenait ses bras à mon col, répétant sans fin le nom de son enfant parti, je lui contai mon aventure de Cette avec Frédéry, lui certifiant que son garçon n'était point trop malheureux, que je lui avais baillé le prix de mes vendanges pour traverser la mer et vivre à l'aise par là-bas en le pays de son régiment.

Finalement, je parlai ainsi à cette femme :

« Voyez-vous, mère Agathonne, je vous confesserai

que, dans mon sentiment, Frédéry ne traînera longs jours en l'Afrique. Écoutez : — Comme les vendanges étaient achevées à Cette, moi, ne sachant à quelle besogne adonner mes bras, et ne voulant retourner au pays, je suis entré en service chez le général qui commande les soldats où Frédéry est embrigadé. Figurez-vous que ce général avait besoin de quelqu'un pour retourner son jardin du Mont-Saint-Clair. Je lui ai dit comme ça : « — Pour rien je vous peignerai cette « terre, si vous renvoyez bientôt Frédéry au Larzac. » — Il a frappé en mes deux mains, et notre marché a été conclu... »

Ma langue allait ainsi d'une menterie en une autre, quand Félice entra avec son gentil poupon. Cause d'une grande faiblesse aux jambes, elle marchait lentement, et ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à la cheminée où flambaient quelques souches de buis. Ne voyant personne lui souhaiter la bienvenue, je lui approchai vitement une chaise, et, lui prenant son enfant des mains, la soulageai d'un fardeau qui pour le quart d'heure semblait l'accabler. En remercîment, l'Hospitalière me regarda, et, tout essoufflée, se sit tant près du feu qu'il lui fut possible.

Cependant ni l'Agathonne, ni l'Agathon, debout contre la table, au milieu de la cuisine, ne bougeaient.

Ils avaient un air comme tout ennuyé à la fois et tout chagrin. Quelle indifférence et quelle cruauté! Quoi! Frédéry ayant commis la faute, toute la faute, à présent on en voulait à Félice!...

Je la considérai avec attention...

Son halètement étant moins vif et fréquent, elle me marqua d'un geste que son Frédy lui ferait plaisir. Je le lui déposai sur les genoux. Pour lors, se sentant plus forte, la jeune mère se leva, et, allant aux vieux toujours immobiles et silencieux :

« Bonjour, ma mère Agathonne! bonjour, mon père Agathon! » dit-elle.

Personne ne répondit.

Elle, découvrant son enfant :

« Voyez comme mon Frédy est beau aujourd'hui, il a un bonnet de toile et des langes de laine!

— Et qui t'a fait aumône de ces nippes? demanda d'une voix dure l'Agathonne.

— Ces bonnes sœurs, ces bonnes sœurs du Caylar...

— Puisque ces sœurs aiment ton bâtard, pourquoi ne le prennent-elles point chez elles? dit l'Agathon.

— Mon Frédy, à l'hospice!

— Ça ne serait qu'un *hospitalier* de plus, pardi!

— Et je ne reverrais jamais mon Frédy!

— Les sœurs le bailleraient à une nourrice, comme toi à ma femme, en les temps.

— Et je n'aurais plus mon Frédy! » s'écria-t-elle folle et serrant entre ses bras son enfant, comme ayant peur que l'Agathon ne le lui ravît.

Les vieux n'ajoutant plus un mot, sortirent.

L'Hospitalière vint à moi; son visage était égaré.

« Eran, me dit-elle, je t'en supplie par les Saints, garde-moi mon enfant... Peut-être vont-ils chercher les gendarmes pour me prendre Frédy... O mon Eran du ciel, garde Frédy, défends Frédy, et je t'aimerai, et je ferai tout ce que tu me demanderas.... Va, ton Soulaget ne me déplaîrait aujourd'hui, et je voudrais y être avec toi, non à Mirande avec ces Agathon, lesquels, tant plus ils étaient bons avant mon Frédy au monde, tant plus sont devenus méchants depuis que je suis si malheureuse... Eran, chevrier de mon enfance, je te confie cet ange de moi... Tiens! »

Je saisis le petit, et, je ne sais plus quelle idée me poussant, au lieu de calmer Félice, incontinent je lui passai le bras à la taille et l'entraînai.

« Où allons-nous? murmura-t-elle.

— En ma hutte, où ne te manqueront ni soins, ni affections, ni éjouissances de toute sorte, » répondis-je.

Mon bras gauche tenant Frédy, mon bras droit

soutint Félice, et nous traversâmes le corridor, gagnant la porte de la ferme. Cette porte était ouverte. Je la franchis. Mais, boutant pieds en la cour, je me trouvai face à face avec M. Alquier, lequel, tirant des miches rondes d'une large besace, les déposait l'une après l'autre dans les mains des Agathon.

« Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda M. le curé, en grand étonnement.

— Excusez, monsieur Alquier, mais cette Hospitalière, cause du chagrin qu'on lui fait ici, ne peut prolonger sa demeurance à Mirande. Félice est quasiment ma sœur, et, de son consentement, je l'emmène à Soulaget pour donner, à elle et à son enfant, secours et protection de frère.

— Quoi ! Félice, vous avez pu consentir à abandonner vos vieux parents !

— Oh ! monsieur Alquier, monsieur Alquier, ils veulent mettre mon enfant à l'hospice, répondit-elle en sanglotant.

— Entrons ! » dit M. le curé.

Il fit un signe de commandement aux Agathon, puis à Félice et à moi il adressa un gentil sourire.

Nous nous acheminâmes tous vers la cuisine. M. Alquier paraissait agité intérieurement. Il se sit un moment près du feu, ne soufflant le mot. Enfin, il se

leva, et, lançant un regard sévère aux Agathon, il était au moment de les entreprendre, quand Frédy, fâché de ne point découvrir tétins sous ma veste, se prit à pousser des cris terribles et à pleurer à chaudes larmes. Félice, qui s'était sise sur le perron du foyer, rejeta vitement son fichu, délia les cordons de son corsage, et, mettant à nu sa poitrine plus blanche que la neige qui pour l'instant couvrait le toit de Mirande et le Larzac avec, elle allaita son poupon.

Monsieur, c'est un tant doux spectacle de nature voir une mère donner à téter à son enfant, que M. Alquier, encore que sa langue lui démangeât, la retint, et, avec attendrissement, considéra l'Hospitalière et son Frédy. Peut-être pensait-il au tableau de notre église, lequel représente la fête de Noël, et, regardant Félice, croyait-il regarder la sainte Vierge ayant au sein l'enfant Jésus. Le fait est qu'il ne détachait les yeux de la jeune nourrice non plus que de son petit, et qu'il les promenait à présent sur celle-ci et puis après sur celui-là, comme ne pouvant distraire son âme de cette vision du ciel. Mais s'il est ordinaire qu'aux curés les idées descendent du Paradis, aux hommes pour le général elles viennent toutes de la terre, et vous m'excuserez si, moi aussi contemplant

Félice, aucunement je ne songeais à la sainte Vierge, ni à l'enfant Jésus, ni à saint Joseph, ni mêmement aux deux vaches se trouvant, pour réchauffer le Seigneur tout jeunet, en le tableau de Navacelle.

L'Hospitalière étalant, hors du fichu, comme chez nous le font avec simplicité les femmes, sa gorge si belle, j'éprouvais éjouissance profonde. Mais, en même temps, vous l'avouerai-je? je tremblais de tous mes membres à la pensée que, si Félice l'eût voulu, c'eût été par moi qu'en tout son être eût abondé la vie à flots. Lors elle n'eût pas tenu en ses bras un enfant étranger, mais mon enfant, mon propre enfant. — Mon enfant!...

Aveuglé par de grosses larmes, je ne distinguai plus rien. Mon oreille tant seulement entendait le sifflement léger de Frédy aspirant le lait de sa mère. Du revers de la main je m'essuyai les paupières humides. Etait-il heureux ce poupon! Figurez-vous que, sur la poitrine de Félice, il était tout à fait chez lui, et que ces seins de l'Hospitalière, blancs et fermes comme fromage frais caillé en la faisselle, il les pressait sans façon sous ses joues, et les comprimait, et les creusait, et les ridait. Il faut bien dire tout, ce Frédy était beau comme un ange, et finalement les chèvres ne font rien de si gentil que sont capables les femmes.

Le petit s'endormit tout à coup, et sa bouche s'ouvrant, apparut le fin bout d'un des tétins de Félice. Il était rose, et une goutte de lait y pendait longue et blanche comme la feuille d'une marguerite des prés. Lentement l'Hospitalière renoua les cordons de son corsage, ramena son fichu, et toujours penchée vers son enfant, le regarda sommeiller toute ravie.

« Mes braves Agathon, dit M. Alquier, votre malheur est grand, aussi je ne vous tiens aucunement intérêt de vous montrer injustes envers notre Hospitalière. Le propre des malheureux est de ne maîtriser leur cœur non plus que leur tête, et, quoique dans le fond l'un et l'autre demeurent bons, de faire douter de leur bonté. Ce néanmoins, il en est temps, il faut changer de conduite. Depuis que cette pauvre fille a mis son enfant au monde, vous n'avez cessé de lui rendre la vie pénible, tantôt lui refusant vos soins, tantôt lui parlant avec colère, et toujours lui marquant du mépris, la chose de toutes la plus dure à supporter. Et, finalement, pourquoi mépriseriez-vous cette Hospitalière? De quoi pouvez-vous l'accuser, sinon d'avoir trop aimé votre garçon, et, en son innocence, de s'en être trop remise à ses promesses et à ses serments? Je vous l'atteste hardiment, aux yeux de Dieu, Fré-

déry est le seul coupable, et, après Frédéry, vous qui, au lieu de préparer dès l'enfance votre fils aux devoirs honnêtes, l'avez laissé courir les plus tristes aventures, à Navacelle et dans les environs. Je vous blâme et blâme Frédéry...

— O monsieur Alquier, Frédéry n'a rien fait, n'accusez pas Frédéry, mon Frédéry !... interrompit Félice, levant ses mains jointes vers M. le curé.

— Vous l'entendez, mère Agathonne! vous l'entendez, père Agathon! reprit M. Alquier tout ému. Tandis que moi, j'attaque votre garçon, que vous, vous ne trouvez un mot pour sa défense, elle qui souffre par lui, oubliant l'affront reçu à la face du ciel et des hommes, ne pense qu'à le protéger contre notre jugement. Et cela ne vous remue rien en le cœur ! et cela ne...

— Notre fille ! notre fille !... » s'écrièrent ensemble les deux Agathon.

Je ne sais comment ces deux vieux, en moins d'une demi-minute, se trouvèrent auprès de Félice, l'embrassant à bénédiction et encore. L'Hospitalière était pâle comme un linge et, portant la main à sa bouche, faisait signe qu'elle ne pouvait parler. Lors l'Agathonne, prenant Frédy, lui appliqua cent baisers ; puis elle le

passa à l'Agathon, lequel tout aise en fit autant et plus.

M. Alquier regardait son monde.

Moi, je soutenais Félice et lui répétais doucement paroles de consolation et de bon espoir.

Enfin M. Alquier, s'adressant aux Agathon :

« En une gazette de Paris, dit-il, j'ai lu que la guerre des Français avec les Africains ne devait être longue. Donc votre Frédéry retournera bientôt de ce pays. Dieu ne voudra pas qu'une balle blesse votre enfant, car il sait combien, pour l'exemple de la paroisse, est nécessaire son mariage avec Félice. La preuve d'ailleurs que le ciel n'abandonne ni notre Hospitalière, ni Frédy, ni vous autres, c'est que, du fond du Pays-Bas, il a renvoyé vers vous Eran, et que, vous prenant un enfant, il vous en a rendu un autre tout aussi bon, tout aussi dévoué, et, si vous le permettez, un peu plus travailleur que le premier. Allons, mes braves Agathon, courage! Avec Eran, on peut rouvrir l'*abouquissage* à Mirande, relever les terres malheureuses par le délaissement et ramasser de gros profits... Je veux que Mirande reprenne vie... Je veux que soit payé Malgrison... Je veux que soit heureuse cette pauvre Félice, laquelle, nonobstant sa faute, est la fille la plus pieuse de la paroisse, une âme

sainte, entendez-vous! une âme sainte semblablement aux âmes du Paradis. »

Il se tut brusquement et se sit. Il couvrit son visage avec ses mains, comme triste. Me doutant de quelque chose, je le regardai. Tout à coup, au long de ses doigts brillèrent des larmes. A telle douleur inattendue, je sentis mon cœur se rompre en ma poitrine, et, allant à M. le curé, je lui dis :

« Que faut-il faire, s'il vous plaît, monsieur Alquier, pour que, de la vie, vous n'ayez nul chagrin ?

— Il faut, mon Eran, sauver tout ce monde de la ruine.

— Et le puis-je, moi, monsieur Alquier?

— Malgrison ne réclamera rien avant un an. Peut-être en travaillant ferme par ici...

— J'y cours, monsieur Alquier, j'y cours ! » m'écriai-je.

Et, pensant à l'*abouquissage*, je volai aux étables, où je devais rencontrer Sacripant.

IV

Un mois ne s'était pas écoulé que tout avait bien changé d'aspect par ici. Certainement la ferme, épuisée jusqu'aux os, n'était pas encore remise au complet sur ses pieds, et il s'en fallait un peu que Mirande eût repris son air de prospérité et d'aisance. Mais, à tout homme de Madières ou de Soulaget passant par chez nous le dimanche pour monter à la paroisse, il était visible que se relevait la fortune des Agathon. D'abord, comptant beaucoup sur l'***abouquissage*** pour battre pièces blanches, je n'avais voulu que personne touchât à Sacripant, et je l'avais soigné moi-même avec autant de cœur que Félice son poupon, lui servant mangeaille à discrétion, tantôt ramures de frêne, tantôt de bouleau, et, soir et matin, bonnes poignées de sel. Ensuite je m'étais tourné du côté de la terre, ré-

fléchissant qu'il convenait de commencer vitement les semailles, car, encore que l'automne tirât sur sa fin, les Agathon n'avaient nullement ensemencé leurs champs. Au long des Fontinettes bâillaient les sillons de Sauve-Plaine, mais ils ne recevaient un grain.

Malheureusement, à telle dure besogne de labour, ne pouvaient suffire ni mon courage ni celui des gens de Mirande, et il fallait songer à l'aide de bras étrangers. Espérant que, cause de ma demeurance à Soulaget, cause aussi de l'Eremberte, se trouverait quelqu'un par là-bas capable de me faire l'avance de son travail et de sa bonne volonté, je descendis un jour jusqu'à mon endroit.

Que voulez-vous? Baduel, quoique biberon et mal en conduite, n'était point en le fond un homme haïssable, et je vous avouerai que, l'avisant au seuil de ma hutte, je ne pus m'empêcher de lui crier comme ça :

« Bien le bonjour, mon oncle ! »

Lui incontinent de me sauter au col et de me serrer fortement.

Puis me poussant vers la maison :

« Entre, mon Eran, entre !

— La besogne presse à Mirande, et je n'ai le temps de vider bouteilles, lui répondis-je.

— Donc tu appartiens derechef aux Agathon?

— Toujours à eux... Et vous, mon oncle, que faites-vous à Soulaget?

— J'ai cent soixante-deux francs de mes vendanges, et je tire du magot, voilà.

— Mon oncle Baduel, les Agathon sont malheureux, est malheureuse aussi Félice, et s'il vous plaisait nous donner un coup de main à la terre, par là-haut...

— En avant deux! » s'écria-t-il, sautant hors de la hutte.

Et, ne nous occupant de mon oncle Granier ni de ma tante Priscille non plus que si nous ne les avions à Soulaget, hardiment nous grimpâmes devers Mirande.

Baduel s'entendant assez à la culture, et les Agathon, à qui était revenue la force avec l'espoir, y mettant la main, bientôt furent ensemencés Sauve-Plaine et le reste.

Quant à moi, le bétail me tenait tout entier, et la *cabrade* grossissant de jour en jour, de jour en jour de même augmentait mon souci de nourrir tant de bêtes affamées. Pensez donc que provisions d'hiver manquaient presque complétement en les paillers, et

qu'à part quelques fagots de ramures de châtaigniers, ramures dont les chèvres ne sont très-friandes, il n'était une feuille sèche chez nous.

La corvée était dure, à moi surtout qui non tant seulement m'adonnais à la garde de la *cabrade*, mais qui devais tenir l'œil ouvert à tous les travaux de la métairie. Ma vie s'écoulait en craintes et en efforts de toute nature, mes mains ne prenant cesse d'agir et ma tête de penser. Du matin au soir et du soir au matin, mon idée me disait d'entreprendre telle chose ou telle autre pour sauver vitement les Agathon. Que de fois, la nuit, sautant à bas de mon lit, je partais pour le Larzac et rentrais à l'aube, chargé de ramée. Ma hache, sous la lune, avait fait ravages en la montagne, abattant nombreuses branches de hêtres et de chênes verts. Mes bêtes me récompensaient de mon courage par des bêlements de joie. Maintes fois, ne prenant un élan si lointain, comme tout le monde dormait en la ferme, je relevais le fumier éparpillé à travers la cour et chargeais le chariot à grandes pelletées, avançant ainsi la besogne du lendemain.

Et croyez-vous que me maigrissaient tant de peines prises et de fatigues endurées? Jamais je ne me trouvai plus ingambe et je ne fus plus valide de tout mon

homme qu'en ces temps-là. C'est que, si les journées et les nuits étaient accablantes, reconfortantes et délicieuses se suivaient les veillées avec Félice et son Frédy, au coin du feu. Nous étions tous là, les pieds aux flammes, devisant de mille choses ensemble : Baduel des blés de Sauve-Plaine, lesquels pointaient à peine; les Agathon de cette Afrique où vivait leur Frédéry; moi... que voulez-vous? je regardais notre Hospitalière et son poupon.

Un soir, la conversation sur Frédéry avait été plus longue que d'habitude, et, pour consoler les Agathon, derechef je ne m'étais fait faute de rappeler les promesses de mon général de Cette, répétant aux vieux que leur enfant reviendrait bientôt des armées et que finirait sans retard leur inquiétude. Soulagés par telles paroles menteuses, mes maîtres s'allèrent coucher; puis Baduel ayant fait de même, je me trouvai seul avec Félice, laquelle, pour l'endormir, berçait Frédy dans ses bras.

« Et si, le priant à genoux, on écrivait à ton général de nous renvoyer tout de suite Frédéry? me demanda-t-elle

— Je ne m'entends aucunement aux écritures, ma fille, répondis-je, ennuyé de la question.

— M. Alquier écrit comme le bon Dieu, et il nous rendrait aisément ce service...

— Le général de Cette n'est plus par là-bas à cette heure, mais à son régiment, je ne sais où, en cette Afrique grande comme la mer.

— M. Alquier lit couramment les gazettes, et sait-il peut-être le pays...

— Tu languis donc bien après ce Frédéry! dis-je, sentant en moi se remuer sourde colère.

— Il ne connaît son enfant, et Frédy lui ferait plaisir.

— Et à toi, il te serait doux sans doute de le revoir?

— Oui.

— Mêmement de l'embrasser?

— Oui.

— Eh bien! ce bonheur ne t'arrivera point! m'écriai-je, ne contenant plus la rage qui soudainement m'avait rempli le cœur.

— Eran, mon Eran!

— Ce général de Cette, je ne le connus jamais; son jardin, je ne le retournai en aucune manière; tout cela, c'était invention de pitié pour les Agathon... »

Je m'étais levé de mon escabelle, et, à grandes enjambées, je battais le pavé de la cuisine.

L'Hospitalière m'arrêta.

« Donc tu n'as point vu Frédéry? me demanda-t-elle.

— Félice, ma Félicette, lui répondis-je, me penchant vers elle, veux-tu m'aimer?

— Laisse-moi, tu vas éveiller mon Frédy.

— Veux-tu m'aimer? veux-tu m'aimer?

— Mon Frédy pleure! Oh! méchant chevrier, tu as éveillé mon enfant! »

Elle me glissa entre les mains comme une truite frétillante, et s'encourut à travers le corridor de la ferme, les lèvres collées au front de son Frédy.

J'aurais honte, monsieur, de vous avouer toutes les méchancetés qui, pour lors, me traversèrent les esprits. Sachez tant seulement que, poussé par le Démon, car le noir cavalier de l'Ane-Rouge m'avait récupéré tout entier, je faillis poursuivre notre Hospitalière usques en sa chambre....

Celui qui a demeurance au ciel ne voulut tout à fait me perdre et il m'arrêta de sa propre main, au moment où, franchissant le seuil de la cuisine, les yeux troublés et la volonté aussi, je m'élançais à cette pauvre Félice, comme chien s'élance au gibier. Sentant sur mon épaule le coup de poing d'en haut, je vis

le miracle, et, au lieu de continuer mes pas emportés après cette fille, je gagnai les étables et grimpai vitement à mon lit, où je m'endormis, les couvertures sur la tête, tout penaud et tout épeuré.

V

Comme nous étions aux approches de Noël et qu'aux environs de cette fête le Larzac est d'ordinaire enseveli sous la neige, semblablement à un mort dans son linceul, la neige couvrant monts et vallées, je ne larguai la *cabrade*, le lendemain de mes emportements envers Félice. Le bonjour souhaité à Dieu par ma prière matinale, et à mes bêtes par épais fagots de ramée jetés en les râteliers, je me dirigeai vers la cuisine, plus empressé, comme bien vous l'entendez, de rencontrer l'Hospitalière que de voir Baduel et mêmement les Agathon. Justement Félice se trouvait là avec son Frédy. Baduel aussi était présent, rabotant sur la grande table un brancard neuf pour le chariot de la ferme. Mon oncle chantait, ne se faisant goutte de mauvais sang en nulle circonstance de la vie.

Moi, ayant dit salut :

« Et les Agathon ? demandai-je.

— Nos maîtres ne se sentent vaillants aujourd'hui, et je leur ai donné conseil de passer la matinée au lit, me dit Félice.

— Paysan qui se couche, paysan bien malade, murmura Baduel.

— Peut-être leur as-tu répété, ma Félice, que le général de Cette n'est vivant en chair et en os, et que par ainsi ne peut-on lui écrire pour lui réclamer Frédéry, dis-je.

— Moi ! s'écria-t-elle, moi ! ... Ta parole est là, ajouta-t-elle me montrant son cœur, et, je te le jure, elle n'en sortira jamais pour tuer les Agathon.

— Tuer les Agathon !

— S'ils ne devaient revoir Frédéry, ils mourraient... »

En ses yeux brillait une ondée de pleurs.

M'approchant d'elle, je lui pris la main.

« Et toi, lui dis-je, que ferais-tu, si le père de ton enfant ne devait revenir au Larzac ? »

Les larmes roulèrent au long de son visage lourdes et pressées.

Je tombai à ses pieds.

« Ma Félicette, pardonne-moi le chagrin que je te

causai hier. Sois tranquille, Frédéry retournera par ici, car s'il tardait longtemps encore, j'irais te le chercher pour ta consolation en l'Afrique, au milieu des soldats. »

Et ne me retenant de lui faire plaisir, j'embrassai sans fin le petit Frédy.

« Mon Frédéry, mon Frédéry! balbutia l'Hospitalière, veuille le bon Dieu te restituer bientôt à tes parents qui sont vieux, à ton enfant si jeune, et à celle qui t'aimera tant que le monde sera monde sous la grande roue du soleil! »

Baduel, lequel avait fini de chanter, laissant en repos son brancard, vint à nous.

« Mes enfants, une idée : — Puisqu'on ne peut écrire au général de Cette, si on écrivait à l'Empereur? Je manie assez bien la plume, moi!

— Et l'Empereur, mon Baduel, est-il le maître de Frédéry? demanda Félice.

— l'Empereur Napoléon est le maître de toutes les armées, et la preuve c'est qu'il les mène où il veut. Dans les temps, ne les fit-il pas marcher jusqu'à Moscou, si loin, si loin, qu'il fallut bailler un cheval à chaque soldat pour y arriver? Cancalon, lequel est un homme esprité, car il ne lit pas tant seulement les livres du lutrin, mais aussi les gazettes de Paris,

me répétait dimanche que l'Empereur n'aime guère que lui marchent sur le pied les autres Empereurs de l'Allemagne, voire de l'Angleterre, mais qu'il est humain tout de même et bon aux pauvres gens de la France.

— Écrivons, mon oncle, écrivons vitement! m'écriai-je.

— Au nom de la sainte Vierge, Baduel, et de tous les Saints du Paradis!... » murmura l'Hospitalière.

Déposant Frédy en une corbeille d'osier sous la cheminée, elle se leva, ouvrit un tiroir du bahut, en retira le registre où le père Agathon notait l'entrée des chèvres étrangères, arracha deux grandes pages blanches, et, avec l'encre et la plume, tendant le tout à mon oncle :

« Hardi ! mon Baduel, hardi ! » dit-elle.

La main d'un laboureur n'étant trop expérimentée à pareille besogne de maître d'école, trois fois, pour arriver à bien, mon oncle dut recopier sa lettre. La deuxième des trois copies est en ma poche, conservée par moi précieusement. — Un souvenir de plus de cette Hospitalière! — Moi vous la lisant, car M. Alquier a fini avec les temps par m'apprendre à déchiffrer un peu les écritures tant écrites que moulées, vous conviendrez certainement que Baduel n'était

point la moitié d'un sot, et que mêmement cet homme fût devenu un flambeau de sapience si, pour étudier les livres, courageusement il eût dit adieu aux bouteilles et aux festins.

Écoutez cette lettre à l'Empereur de la France.

« A L'EMPEREUR NAPOLÉON, A PARIS.

» *Mirande,* 23 *décembre* 1848.

» *D'abord, je vous dirai que les Agathon de Navacelle ne sont les gens les plus heureux de la terre, et que vous ne feriez rien de trop en leur rendant leur fils Frédéry. Sachez au demeurant que ce garçon n'est du tout fort, et que, n'ayant l'habitude du fusil, puisque, au Larzac même, il ne chassa jamais* pattes-courtes, *il ne peut vous tuer beaucoup d'Arabes, en cette Arabie de votre Afrique où vous l'avez enrégimenté.*

» *Puis, nous renvoyant ce jeune homme, vous donneriez contentement à tout le monde par ici, principalement aux Agathon qui sont ses père et mère, ensuite à cette Félice, une* hospitalière *du Caylar qu'il a mise à mal avant de partir, et à qui, cause de son petit bâtard Frédy, ne déplairait le mariage avec votre Africain.*

» Finalement, si vous ne pouviez en aucune façon » vous passer d'un soldat de plus par là-bas du côté » de la marine, Eran de Soulaget, lequel est mon » neveu, me prie de vous dire que, voulant tous les » bonheurs à cette Félice, à son Frédy, mêmement » aux Agathon, il partirait à cette fin de remplacer » le conscrit que nous vous demandons. Pour quant » à cet avis, vous ferez ce qu'il vous plaira, Empe- » reur de la France; mais, croyez-moi, laissez-nous » Eran, et tout uniment accordez-nous Frédéry.

» L'enfant des Agathon reparaissant à Mirande, » je vous promets que M. Alquier chantera à votre » intention une grand'messe de grâces, et que si ja- » mais, retournant, comme ces jours derniers, de » Sainte-Hélène, vous avez besoin qu'on vote pour » vous, nous arriverons avant tous les autres à la » Commune pour jeter votre nom en la boîte de mon » beau-frère Granier, maire de Navacelle et les en- » virons.

» Répondez-nous tout de suite.

» Nous vous saluons, s'il plaît à Dieu.

» JACQUET BADUEL, DE SOULAGET. »

Cette lettre pliée et cachetée avec de la mie de pain, mon oncle la glissa en la poche de sa veste, et incontinent partit pour Navacelle, voulant lui-même la remettre et la recommander au facteur du Caylar, quand, sur les onze heures, l'homme de la poste passerait par la paroisse.

Nous étions seuls, l'Hospitalière et moi. Frédy dormait toujours en sa corbeille d'osier, à la chaleur du foyer.

Soudain Félice tourna de mon côté ses yeux encore humides.

« Pour lors, si l'Empereur de Baduel l'exigeait, tu irais en cette Afrique prendre la place de Frédéry? me dit-elle.

— Le métier de soldat n'est si dur qu'on le croit.

— Mais si les Arabes tirent sur toi des coups de fusil?

— A la guerre comme à la guerre, j'en tirerai sur eux.

— Et que ferais-tu si, par malheur, une balle venait à te trouer l'estomac?

— Frappée par la décharge la *patte-courte* tombe, puis elle meurt : je tomberais et je mourrais comme elle.

— Et la mort ne te serait pénible pour les Agathon?

— Grande peine vraiment serait à moi de mourir

pour les Agathon, mais grande joie de mourir pour toi.

— Donc, c'est pour moi...

— Oui, Félice, c'est pour toi qu'en l'Afrique j'irai porter le sac et le fusil, si le demande le gouvernement. Aussi bien que faire ici, ne pouvant en aucune façon te rendre heureuse, ni procurer aise à ces pauvres Agathon? A tous, il vous faut ce Frédéry, surtout à toi qui aimes ce garçon tout comme M. Alquier aime le bon Dieu. N'aie crainte, ma Félicette, par moi tu reverras ton amoureux. Soit que nous le rende l'Empereur de Baduel, soit que j'aille le remplacer en son régiment, Frédéry te reviendra, je te le promets. A présent, ne t'occupe de ce que je puis devenir en ce pays, de l'autre côté de la mer. Je sais bien que mes mains, coutumières du bâton de chevrier, ne seront très-habiles au maniement du sabre; je sais bien que quelque Arabe, plus expérimenté aux armes que moi, me pourra donner le coup de la mort... Qu'importe ma mort, ô Félice! si ma mort te fait vivre et du même coup fait vivre et les Agathon et ton Frédy. Du Pays-Bas remontant aux Cévennes, en moi s'était glissé l'espoir que, Frédéry parti, peut-être ton cœur se tournerait vers le mien. Mais la chose est impossible, je le reconnais bien, et je te demande pardon de l'avoir pensée. Oui, tu es à Frédéry et tu dois rester à Fré-

déry. Pour moi ne te tourmente de mon sort. Que veux-tu, Félice? la vie ne peut être prospère à tout le monde: vois, je te prie, Notre-Seigneur sur la croix!... »

Les Agathon entrant me coupèrent la parole. Nous leur fîmes place autour du feu. Longtemps ils demeurèrent silencieux. Tout à coup l'Agathonne :

« Félice, passe moi ce Frédy! »

La mère lui bailla l'enfant.

« Eh! eh! continua la vieille, considérant le poupon, que te voilà gentil, mon garçonnet, avec ces langes blancs et ce bonnet de toile fine!... Ciel de Dieu! sont-elles bonnes pour nous, ces sœurs du Caylar! Cause de notre braveté en le pays, à notre malheur la religion n'a tourné aucunement le dos... Allons, mon Frédy, ouvre tes yeux et regarde ta mère-grand. Finalement, notre garçon étant ton père et cette Félice qui t'a fait étant quasiment notre fille, deux fois tu es notre enfant, à l'Agathon et à moi... Tenez, mon homme, voyez ce visage frais comme une pommette de septembre!..... Eh bien! ça ne vous rappelle-t-il rien en le passé de notre vie? Ne trouvez-vous point, dites, que, trait pour trait, c'est la figure de cette fillette qu'en un jour de neige apportèrent chez nous les

sœurs du Caylar? Vous, croyant taris mes tétins par Frédéry, vous me recommandiez de ne point recevoir une *hospitalière* à Mirande. Mais à moi revenait le petit air éveillé de Félice, et je lui donnai incontinent à téter. Elle me mordit, la petite affamée, et moi, je la baisai tout de même.... »

Baduel reparut tout à coup.

« La lettre chemine vers Paris, dit-il; j'ai rencontré le facteur en tournée à Madières.

— Quelle lettre? demanda le père Agathon.

— Une lettre que mon oncle Baduel a écrite à l'Empereur Napoléon, répondis-je, et qui peut-être m'obligera à reprendre la route du Pays-Bas pour passer la mer de Cette. Voyez-vous, je me suis mis en l'idée, si Frédéry différait sans compte son retour, d'aller vous le quérir par là-bas chez les Africains.

— Eran! » s'écria le père Agathon.

En sa gorge se brisa sa voix, et le brave homme se contenta de me serrer les mains de toute sa force.

« Mon Eran!... » balbutia l'Agathonne.

Elle sanglota.

« Eran, mon ami!... » murmura Félice.

Et l'Hospitalière pleura à chaudes larmes.

Mes yeux se brouillèrent.

« Eran, me dit Baduel, le brancard du chariot étant fini, il faudrait m'aider à visser les boulons.

— Au travail ! » m'écriai-je.

Je sautai sur le brancard et l'emportai hors de la cuisine, ne sentant son poids non plus que celui d'une plume d'oiseau.

Monsieur, c'est triste à dire, mais si BaJuel ne m'eût sauvé, mon cœur d'homme s'en allait.

VI

Dans l'attente, les jours sont lents, plus lentes les heures; mais tout de même l'horloge du temps marche, et s'écoulent les semaines, les mois et les années. Je ne sais si vos Parisiens ne s'entendent aux écritures, ou s'il n'est en la coutume du gouvernement de répondre aux lettres des paysans du Larzac, le fait est que nous ne recevions, ni Baduel ni moi, aucune nouvelle de Paris. Déjà, le printemps survenant, les chèvres étrangères étaient parties de Mirande, déjà toutes avaient chevroté en la montagne, et pas le plus petit mot de l'Empereur Napoléon. Que faisait-il en sa grande ville? Etait-il malade?....

A la longue, Baduel crut que l'employé de la poste se moquait de nous, et lui fut avis que, pour tenir notre réponse, laquelle se trouvait certainement en le

sac du facteur, il fallait nous-mêmes visiter ce sac en son intérieur tout entier. Sitôt dit, sitôt fait. A l'instant, tous deux, nous courûmes nous embusquer en le sentier creux et isolé de Mirande à Nadalet. Nous attendîmes patiemment notre homme. S'il se montrait, la chose étant décidée, nous tombions dessus, et de haute lutte lui arrachions notre lettre. Malheureusement, la journée tirant sur le tard, le facteur avait déjà traversé le chemin creux, et nous dûmes retourner à Mirande, aussi tristes, aussi ennuyés après notre attente, que nous étions tristes et ennuyés devant.

Cependant les espérances des Agathon tenaient tant seulement à un fil, et si, comptant revoir Frédéry, ils s'étaient trouvés tout d'un coup ragaillardis par les affirmations de Baduel et mes promesses, de jour en jour les vieux retombaient en leur ancien abattement et se plaignaient avec amertume. Quant à Félice, notre Hospitalière ayant été toujours une fille très en dedans, elle ne parlait guère; mais elle maigrissait à vue d'œil, et quoique Frédy suçât à chaque heure la vie aux tétins de sa mère, on n'avait grand'peine à deviner que les dents du chagrin étaient plus cruelles sur la nourrice que les lèvres mignonnes de l'enfant.

La situation de Félice était horrible, et d'autant

plus horrible que cette fille, d'une race plus fine que celle des paysans, voyait tout, approfondissait tout. En vain M. Alquier, que le bon Dieu nous envoyait souvente fois à Mirande, lui répétait-il que nul en la paroisse n'avait jasé sur elle, qu'on l'aimait et qu'on lui avait respect après son Frédy comme devant; elle, courbée sur son enfant, lui baignait le visage de ses larmes et ne voulait être consolée. Savez-vous que M. Alquier dut la menacer de la malédiction du ciel, pour la faire sortir de Mirande et retourner entendre les offices à Navacelle! Encore qu'elle eût en l'âme plus de religion qu'il n'en exista jamais en âme de sainte, elle s'était dit qu'elle ne bouterait pieds en l'église que le jour où, revenu des armées, l'aurait épousée Frédéry.

C'est tant seulement depuis quelques années que les jeunesses ayant franchi le pas du Démon, osent lever la tête chez nous. Aux temps de Félice, il en allait autrement de cette chose et de bien d'autres, et une fille ayant mis bâtard au monde, se cachait quelquefois plus d'un an en sa hutte, avant de reparaître aux champs. Aujourd'hui, nos demoiselles sont plus délurées et plus hardies, car les Cévenoles commencent à se faire appeler demoiselles; elles ne pleurent guère plus sur leur honte, mais en rient à pleines dents

et à pleines joues. Le siècle le veut comme cela. Aussi ne serais-je point étonné si demain tombait sur nous la fin du monde. Il est dit aux Saintes Ecritures que lorsqu'on verra la ménagère quitter le pétrin pour se mettre à la fenêtre et regarder passer les hommes, les jours du Seigneur seront proches. Monsieur, les femmes ici non tant seulement abandonnent la pâte. mais encore laissent brûler les miches en le four pour s'encourir après les galants.

Baduel en voulait toujours beaucoup au facteur rural de son retard à nous porter la réponse de Paris, et, le rencontrant un dimanche sur la place de Navacelle, il fallut Cancalon pour empêcher mon oncle de bâtonner cet homme du Caylar. Certes, le sac de la poste ayant été ouvert par un hasard quelconque, je ne me fusse point fait prier pour y farfouiller des deux mains. Les doigts me démangeaient à l'idée d'une pareille besogne. Ce néanmoins, n'ayant jamais établi grand fonds sur la lettre de Baduel, le désappointement causé par le silence du gouvernement ne m'était trop lourd à porter. — En fin de compte, il faudrait se décider à partir pour l'Afrique et à laisser le Larzac derrière les talons...

Un matin, je m'en allais du côté de la mare des

Fontinettes. La *cabrade*, réduite à présent à quinze bêtes y compris Sacripant, avait été confiée à Félice, laquelle, pour l'ordinaire, la menait paître non guère loin de la ferme, au long des haies enfeuillées par le printemps. Moi, j'aidais Baduel et les Agathon aux travaux plus rudes des champs.

Donc, la faulx sur l'épaule, je remontais le sentier qui côtoie le ruisseau, tantôt écoutant les bruits de la campagne matinale si doux à l'oreille, tantôt attentif aux bruits qui partaient de mon intérieur et qui tous me parlaient de Félice, de Frédéry et de cette Afrique près de la mer. La veille, désespéré au chagrin de notre Hospitalière, craignant de la voir mourir, tant de jour en jour se faisait triste son visage, je m'étais dit qu'une fois nos herbages coupés, je partirais, et maintenant je sentais mes mains se cramponner au manche de ma faulx, et les genoux me flageolaient à la pensée du sac, du sabre et du fusil.

Ah! monsieur, que c'est beau le pays natal, et par quelle quantité de liens l'âme et le corps s'y trouvent attachés! La peur de le quitter faisait que je lui découvrais, à ce moment; toutes sortes de beautés nouvelles. Comme si m'importaient beaucoup les oiseaux qui chantaient aux branches des bouleaux et des

saules, je redoutais de n'en point rencontrer de pareils en cette Afrique de Frédéry. Je vous le demande, de quoi pouvaient être pour moi les gazons de la saison printanière et les fleurettes de toutes couleurs mirant leurs têtes penchées en le ruisseau? Eh bien! je craignais de ne plus les revoir par là-bas. Encore que nous soyons hommes, le malheur nous rend enfants, et si, petits, nous avons pleuré pour un chardonneret échappé de notre cage, grands, nous sommes capables de pleurer pour le même chardonneret envolé. Hélas! la douleur est prête à nous piquer au moindre prétexte, et notre œil est un puits qui ne tarit jamais.

Comme je m'en allais en telles réflexions tristes, soudain m'apparurent les chèvres de la ferme broutant au long du ruisseau les feuilles amères des saules. Non guère loin de là, à la pente de la roche noire remparant les Fontinettes, perdu en un fouillis ronceux, se montra mon Sacripant. En cet endroit isolé, mon bouc faisait un bon déjeuner, écimant de sa dent cruelle les jeunes rejetons des églantiers sauvages. Quelques cabris plus hardis que leurs mères, lesquelles, combien que fût grande leur envie de mordre à la délicate pâture de Sacripant, n'eussent jamais osé s'aventurer de ce côté, quelques cabris folâtraient

gentiment parmi les ronces, tantôt par leurs amusements empêchant le bouc d'avenir jusqu'au surgeon qu'il avait guigné, tantôt lui ravissant jusque dans la bouche la ramée verte dont elle était pleine. Lui se laissait faire, ne remuant, ne se débattant, ne disant rien, tant seulement regardant ses petits avec joie et se penchant vers eux pour les lécher lentement.

Où était Félice ? Mon œil fouilla dans tous les coins et recoins, en haut près de la mare, en bas près du ruisseau. Ne la découvrant, j'allais l'appeler, quand j'ouïs le petit cri de Frédy. Au bord des Fontinettes, incontinent s'ouvrit un vaste rideau de chèvrefeuilles, lequel, de ce côté, recouvrait la roche nue. Je vis l'Hospitalière. Elle tenait son enfant au sein. Frédy ne pleurant plus, Félice s'arrêta tout au bord de la mare. Elle était immobile comme le tronc d'une yeuse sur le Larzac, et regardait l'eau des Fontinettes. Que faisait-elle donc ?... Elle était plus pâle que les langes de son enfant.... Toujours ses yeux restaient fixés sur l'eau... Elle marcha.... Mon Dieu ! son pied touchait l'extrémité du granit, et...

« Félice, Félice, prends garde ! » m'écriai-je.

Je volai à elle.

« Tu veux donc te noyer ? lui dis-je, la prenant en mes bras et l'obligeant à reculer.

— Moi ! balbutia-t-elle, moi !... »

Elle rougit.

« Et ton enfant, malheureuse ! Tu n'aimes donc pas ton enfant? »

Un tremblement lui coupant les jambes, elle se sit sur le rocher.

Moi à côté d'elle et lui tenant toujours un bras :

« Pourquoi cherchais-tu à te faire périr? lui demandai-je.

— Eran, je n'ai aucunement songé à me détruire, répondit-elle.

— Pour lors, à quelles fins te tenir tant près de la mare et la regarder avec des yeux si grands

— Curiosité de savoir si les Fontinettes sont profondes.

— Et à quoi te peut servir cette profondeur, n'en ayant que faire de la vie ?

— Je voulais voir.

— Voir quoi?

— L'eau.

— Ah ! cette Félice, cette Félice, qui a du chagrin plus que n'en peut porter créature humaine, et qui n'en dit rien à son pauvre Eran ! » murmurai-je.

Notre Hospitalière ne soufflait le mot, tant seule-

ment, de minute en minute, elle me lançait un coup d'œil.

Encore que je ne montrasse nul dépit, m'affligeait ntérieurement tant de froideur. Jugeant qu'il convenait, pour délier la langue à Félice, de l'émouvoir en quelque manière, je lui volai soudainement son Frédy et m'encourus au bord de la mare.

« Eran ! Eran ! s'écria-t-elle, se précipitant après moi.

— Et si je laissais tomber ton enfant en la mare ? lui dis-je.

— Rends-le-moi, rends-le-moi, je t'aimerai ! »

J'embrassai le poupon, et le lui restituant :

« Félice, courage! lui dis-je. T'ayant fait espérer ton Frédéry, j'ai eu tort de mettre tant de retard à te l'aller quérir aux armées, mais c'est fini, je pars demain.

— « Demain! demain ! » fit-elle avec une explosion de joie immense.

Me sautant au col, elle osa ce qu'elle n'avait jamais osé, elle me couvrit les joues de baisers.

Moi, je sentis mourir mon cœur, et se brouillèrent mes yeux.... Pour m'engarder de tomber, je me retins au tronc d'un jeune peuplier.... Que voulez-vous? malgré que j'en eusse, à la fin des fins il me fallut baiser la terre, et, mes mains se dénouant de l'arbre, de tout mon homme je m'allongeai sur le gazon.

« En combien de jours Frédéry sera-t-il revenu au Larzac? me demanda Félice, ne s'occupant aucunement de moi.

— En quinze jours, peut-être plus tôt, lui répondis-je.

— Ah! comme nous serons heureux à Mirande! »

Puis, secouant son poupon :

« Mon Frédy, mon Frédy, tu baiseras ton père. Tu verras comme il est beau, comme il est bon... »

Se retournant vers moi :

« Non, continua-t-elle, ni au Larzac, ni en toute la France, ne se trouva jamais garçon plus esprité que mon Frédéry. Si tu savais, Eran, quels jolis mots furent sur ses lèvres, quand il me parla pour la première fois de son amitié. Je m'étais juré de ne lui répondre; mais mon cœur, tout d'abord dur semblablement à une pierre, petit à petit s'amollit à ses refrains amoureux, et finalement s'ouvrit comme le pelon du châtaignier, lequel, ayant résisté aux baisers du soleil d'été, vienne septembre, ne résiste plus, et se fend, laissant de lui-même pénétrer partout les rayons. Ah! quelle voix céleste ce Frédéry!... une flûte, Eran, une flûte de pastoureau... Tiens! c'est ici, au bord de cette mare des Fontinettes, que mon galant me promit de m'aimer à l'éternité de sa vie. Moi, j'étais sise

derrière ces chèvrefeuilles comme tout-à-l'heure, lui près de moi, me tenant les mains et me promettant le Paradis avec toutes ses étoiles. Je l'ai vu le Paradis sur la terre, car mon Frédéry m'a aimée, et il m'aimera jusqu'à la fin de nos années... »

Elle en dit plus long, et jusqu'à demain. Mais chacune de ses paroles pénétrant en ma chair pareillement à un clou, à la longue, par ma trop grande souffrance, je ne les entendis plus. Vous dire combien d'heures je restai couché sur l'herbe, ma mémoire ne me le fournit. Le fait est que le soleil déclinait derrière Sauve-Plaine; quand rentrèrent en mon pauvre corps fatigué mes esprits envolés bien loin. Plus n'était là l'Hospitalière me rôtissant sur le gril de saint Laurent avec tous ses discours. Tant seulement, repues de nourriture, les chèvres ruminaient sous les arbres, à quelques pas de moi.

« Sacripant ! » m'écriai-je.

Mon bras montra le chemin de Mirande.

A la porte de la ferme se tenait Félice, les Agathon avec elle. L'Hospitalière vint à moi.

« Eran, mère Agathonne et moi, nous avons préparé ton sac pour l'Afrique, me dit-elle.

— Merci à toutes vos bontés, mère Agathonne, et aussi aux tiennes, Félice ! » répondis-je.

J'ouvris la claire-voie des étables pour renfermer le bétail.

Comptant mes bêtes, je m'en souviens, mes lèvres tremblantes répétaient malgré moi ces mots :

« Je suis soldat, que Dieu me bénisse ! je suis soldat !... »

VII

Le lendemain, il ne faisait pas encore jour que le père Agathon était déjà en la cour de la ferme, m'appelant de sa voix cassée, sous la fenestrelle des étables. Ne le laissant crier davantage, je descendis avec Baduel. Je ne pus en passant me tenir d'embrasser mon bouc, lequel, devinant peut-être ma partance, s'était couché tout au bas de l'échelle conduisant à ma chambrette, au-dessus des râteliers. Sacripant accolé, j'envoyai un geste d'amitié aux chèvres, et m'encourus devers la cuisine, où tout le monde m'attendait sur pieds.

« Eh bien ! sommes-nous prêt, Eran ? me demanda le père Agathon.

— Oui, notre maître, je suis prêt, prêt semblablement à Jésus-Christ allant à son calvaire, répondis-je.

— Eh ! eh ! l'ami, cette raison ne signifie point que tu aies grand courage à passer la mer pour nous.

— N'ayez crainte, je la passerai, cette mer de l'Afrique, et mêmement j'arriverai jusqu'en l'Arabie, d'où, je pense, vous ne me verrez revenir après trois jours, comme notre Sauveur du tombeau.

— Va, va, tous les soldats ne meurent point, et le paysan, n'est, aux armées, si malheureux qu'on le croit aux Cévennes... »

Pour la première fois de sa vie, Baduel fit grimace à la soupe. Pour moi, encore que ma cuiller eût grand'peine à me déclaver les dents, je mangeai mon assiettée, et mêmement je mordis au croupion d'un canard que l'Agathonne avait fait rôtir pour la circonstance.

Cependant encore, que par un effort sur lui-même mon estomac prît nourriture, l'inquiétude tourmentant mes jambes ensemble avec mes bras, je me levai brusquement.

« Allons, adieu et bonjour à tous ? » dis-je.

Le père Agathon me mit mon bissac sur l'épaule.

« Tu trouveras là, me dit-il, un quartier de cabri et du jambon avec une miche de pain tendre.

— Merci, merci...

— Porte-toi bien au moins en ce pays, ajouta l'A-

gathonne au moment où je franchissais la porte de la cuisine.

— A la grâce de Celui qui a demeurance au ciel ! » répondis-je.

Tout le temps que j'avais employé à faire mon triste repas matinal, Félice était restée debout vis-à-vis de moi, me regardant avec attention, mais ne disant une parole. Avec les Agathon qui me suivaient au long du corridor de Mirande, me recommandant de leur renvoyer vitement Frédéry et ne tirant de leurs lèvres un mot de pitié pour moi, m'accompagnait aussi l'Hospitalière. On traversa la cour de la métairie. Les langues des vieux ne prenaient trève sur leur enfant.

« ... Empêche Frédéry, à ton arrivée aux armées, de tirer un coup de fusil de plus aux Arabes. Qu'il retourne vers nous tout de suite, disait l'Agathonne.

— Préviens-le qu'il ne doit séjourner en aucun endroit de sa route, car les luzernes sont déjà en hauteur, et nous l'attendons pour repiquer les faulx, » continuait l'Agathon.

Baduel poussa la claire-voie de la cour, et mit le pied en le sentier de Navacelle.

Sur les pas de mon oncle j'allais m'engager en ce chemin, quand, tout à coup, se plantant devant moi,

Félice m'arrêta. Surpris et ne sachant ce que je faisais, moi, en mes deux mains, je lui pris son Frédy. Lors, libre de ses bras, l'Hospitalière se suspendit à mon col, et ensemble tombèrent sur mes joues larmes de ses beaux yeux et baisers de ses lèvres douces.

« Eh bien? dis-je, lui rendant moi aussi larmes et baisers.

— Eran... Eran !... balbutia-t-elle.

— Félice! Félice !...

— Merci... oh! merci! » murmura-t-elle.

Et, reprenant son poupon, elle s'encourut à travers la cour, gagnant la porte de la ferme.

Tandis que les vieux Agathon restaient plantés sur leurs jambes, tout émerveillés de cette scène brusque, Baduel et moi nous tirâmes en droiture devers Navacelle.

Cheminant côte à côte avec lui, je dis à mon oncle :

— Voyez-vous, Jacquet, ces luzernes de Mirande sont déjà mûres, et, Frédéry ne pouvant, malgré ma diligence, arriver au Larzac du jour au lendemain, sage serait-il peut-être de ne point attendre son retour pour affiler les faulx.

— N'aie souci, mon garçon, je visiterai nos lu-

zernières de Sauve-Plaine et des Fontinettes, et j'y mettrai le fer, dès que pointeront aux tiges les premières fleurs.

— En fait, et si, coupant tout de suite vers Sauve-Plaine, vous alliez voir où en sont nos fourrages...

— Donc il te déplaît que je te fasse la conduite?

— Votre accompagnement m'éjouit tout au contraire, mon brave Jacquet; mais mon idée est que tant plus vous me suivrez loin sur cette route de l'Afrique, tant plus me crèvera le cœur votre abandon.

— Je ne viendrai que jusqu'à Navacelle. Il me faut bien, sur ta partance, connaître le conseil de M. Alquier. »

Nous hâtâmes le pas.

Le presbytère étant vide, nous cherchâmes M. Alquier en l'église, et le découvrîmes enfin à la sacristie. Il écrivait sur une grande page blanche. Mon Dieu! quelle belle écriture, et pourtant comme sa main glissait rapide sur le papier!...

« Chut! » nous dit-il.

Nous nous accoudâmes sur le rebord saillant d'une armoire, où sont enfermés les ornements de la paroisse, et nous attendîmes. Pendant ce temps, Baduel regardait les burettes sur leur plateau, comme si lui faisait

envie le vin clairet qui remplissait l'une d'elles, et moi, les yeux attachés sur la chape noire, la chape des enterrements, je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux laisser mes os ici qu'aller les porter si loin, en cette Afrique où n'étaient peut-être ni cimetière chrétien, ni curé de notre religion, ni fossoyeur de mes connaissances pour me préparer le dernier trou...

M. Alquier poussa tout à coup sa chaise.

« Eran, me dit-il, voici une lettre pour le Grand-Vicaire de Monseigneur. Ce Grand-Vicaire étant mon ami, il fera, à Montpellier, toutes les démarches nécessaires pour le remplacement de Frédéry. Tu t'en remettras complétement à lui.

— Soyez tranquille, monsieur Alquier, et merci ! » répondis-je, acceptant la lettre de ses mains.

Incontinent M. le curé ouvrit un tiroir du vestiaire, et en retira un surplis. Pensant qu'il allait vaquer en l'église à sa besogne coutumière et ne souhaitant lui causer plus long dérangement, je fis deux pas vers lui.

« Monsieur Alquier, lui dis-je, si la chose ne vous était trop contraire, je désirerais bien vous embrasser auparavant que de m'en aller par là-bas. »

Il me tendit les bras, et, sur ses deux joues, claquèrent les baisers de mes lèvres les plus jolis et les plus doux.

« Allons, bien le bonjour, monsieur Alquier, murmurai-je, bien le bonjour de tout mon cœur à vous... A propos, je vous souhaite toutes les grâces du ciel pour vos bienfaits à ce monde de Mirande et à moi ! »

Avec Baduel j'allais sortir, estomaqué jusqu'à la mort, quand M. le curé, lequel avait passé le surplis et saisi, en son bassin débordant d'eau bénite, l'aspersoir de cuivre, s'adressant à nous vivement ·

« Suivez-moi ! » nous dit-il.

Nos pas en les siens, nous marchâmes à travers l'église, gagnant le grand autel, au milieu du chœur. Là nous nous arrêtâmes. Lors, comme s'il allait chanter quelque office, M. Alquier monta les marches vers le tabernacle. Puis, se retournant vers moi, il leva l'aspersoir de mon côté, et de sa belle voix claire, semblable à la voix d'un ange :

« *Pater noster!...* » entonna-t-il.

Je me jetai à genoux et récitai : *Notre Père...*

A mesure que les saintes paroles tombaient de ma bouche, pleuvaient sur mon visage, sur toute ma tête, les gouttes d'eau bénite lancées par l'aspersoir.

« *Et ne nos inducas in tentationem*, continua M. Alquier...

— *Sed libera nos a malo!* » répondit Baduel.

Moi, tremblant et bouleversé, je n'avais plus rien en la gorge, ni voix ni respiration.

M. Alquier reprit le chemin de la sacristie à pas lents. Le considérant qui retraversait l'église, l'envie me brûlait de l'appeler et de le remercier de la bénédiction qu'il lui avait plu me donner. Malheureusement ma langue était comme paralysée. Ne pouvant tenter autre chose, j'allais courir à lui, et, de la main, lui envoyer un geste de reconnaissance, quand la porte de la sacristie se referma brusquement.

Me voyant la tête troublée, Baduel m'attira hors de l'église.

Nous cheminions silencieux, tirant toujours devers le Caylar.

Cependant, encore qu'à chaque pas nous nous éloignions davantage de la paroisse, Baduel ne cessait de marcher en mon sillon. M'arrêtant, je lui dis :

« Et si nous nous embrassions, mon brave Jacquet?

— Attendons, attendons encore.

— Finalement, vous ne pouvez me suivre comme ça jusqu'à la mer de Cette.

— A cette roche, là-bas devant nous, je te quitte, et, de là, tout seul, tu t'encourras à cette Afrique...

Donc, c'est bien décidé, tu pars pour la guerre?... »

A sa question, je restai muet.

Lui, continuant ses complaintes :

« Ma vie d'homme ne sera point heureuse à Mirande, va, mon fils... Pourquoi me retirer de Soulaget où je vivais à ma fantaisie, le corps libre et les esprits sains?... Et crois-tu que, venu le jour de la Toussaint, la tombe de l'Eremberte, en qui ta main ne plantera plus le moindre bouquet de laurier ni le plus petit brin de ramée, sera contente, au cimetière? Et tout cela pour cette Félice, pour une Hospitalière qui. .

— Baduel! Baduel! »

Nos sabots touchaient la roche indiquée pour notre séparation.

En cet endroit, le chemin se trouve encaissé entre de hauts rochers et à ce point étranglé que, deux hommes s'y rencontrant, l'un se colle aux granits tandis que l'autre pousse plus loin, soit devers Navacelle, soit devers le Caylar. Nous allions, mon oncle et moi, sortir de ce passage étroit, quand, sac au dos et bâton ferré en main, à un détour, apparut brusquement le facteur rural. Cet homme pâlit, avisant Baduel.

« J'ai une lettre pour les Agathon, dit-il, s'adressant à moi. Vous plairait-il la leur porter, chevrier ?

— Merci de votre braveté, l'ami, lui répondis-je. Malheureusement, ne devant retourner de longtemps à Mirande, je ne puis me charger de votre commission.

— Mais moi, je vais de ce pas chez les Agathon, et si vous me remettiez cette lettre.... murmura Baduel.

— Oh ! vous pouvez vous en rapporter à mon oncle comme à moi-même, » observai-je au facteur.

Cet homme fouilla son sac.

« Voilà ! dit-il à Baduel ; elle vient de l'Afrique.

— De l'Afrique ! » m'écriai-je.

Un moment nous nous regardâmes, mon oncle et moi.

L'homme de la poste avait disparu derrière les granits... Ne pensant à rien, nous nous sîmes, nos quatre yeux fixés sur ce papier. Les doigts de mon oncle firent la chose, et la feuille se déplia devant nous. Les écritures une fois sous le nez, il fallait les lire. Baduel avait assez de front.... Tenez ! l'ayant conservée avec d'autres papiers de ces temps-là, voici cette lettre :

« Hôpital militaire, 19 mars 1849.

» Je vous dirai, père Agathon, et mêmement à » vous, mère Agathonne, qu'il fait plus chaud en » Alger qu'aux Cévennes, et que moi, encore que » grande soit mon envie de visiter la ville des Ara- » bes, je n'ai pu quitter l'hôpital, cause de grands » remue-ménage en mes intérieurs corporels. Ça » arrive à tout le monde en débarquant. Le major... » enfin...

» Lui, Frédéry s'entend, et je vous demande excuse » et pardon, est sorti d'ici les jambes en avant et porté » par quatre infirmiers. Mais soyez tranquilles, il » était couché en une bonne caisse *de sapin, et rien » ne lui a manqué au cimetière, ni un bon trou en le » sable fin, — il est fin comme farine en ces pays, — » ni les prières de l'aumônier.*

» Moi, comptez-y, je l'ai secouru jusqu'à la fin » des fins de sa vie.

» Que voulez-vous ? Frédéry avait trop de languis- » sement à son Hospitalière et à son petit Frédy, et » il était à moitié mort auparavant que de toucher » terre d'Afrique. Aussi pourquoi lui écriviez-vous » qu'était venu au monde son Frédy ? Cette nouvelle » l'a coupé en deux, et, partant pour cette contrée de

» *l'Arabie où nous sommes, il me disait toujours :* —
» Jean, si je pouvais accoler l'enfant de Félice et de
» moi !...

» *Allons, allons, tout ça c'est des bêtises, mon*
» *brave père Agathon, et je vous prie de ne vous*
» *désoler sans fin après votre garçon perdu, quand*
» *vous arrivera le* mortuorum *du gouvernement.*
» *Pour ma lettre, n'en faites ni cas ni conséquence,*
» *encore que soit vraie ma proposition et que votre*
» *Frédéry ait été enterré comme je suis là.*

» Quelle farce pour un soldat, la vie ! » *C'est des*
» *camarades qui disent cela en fumant à la cantine*
» *de l'hôpital, et moi finalement, ne voyant par ici*
» *que coups de fusil à recevoir ou à donner, je ré-*
» *pète :* Quelle farce pour un soldat, la vie !

» *Faites savoir à ma tante Fontenille que si elle*
» *veut m'envoyer quelques pièces blanches, la poste*
» *du Caylar prend l'argent pour les soldats de mon*
» *régiment...*

» *A propos, il ne faudrait point confier les écus à*
» *Françon, cause qu'elle pourrait les manger en*
» *route avec je ne sais qui.*

» *Je vous salue,*

» JEAN BERNADEL. »

A Baduel et à moi les larmes jaillirent des yeux. Nous retournâmes vers Navacelle pour annoncer à M. Alquier la mort de Frédéry, et lui demander de tenir vis-à-vis des gens de Mirande telle conduite qu'il lui conviendrait. — Ah ! combien, en ce moment, m'eût été plus doux et plus facile le chemin de l'Afrique que le chemin de la paroisse !...

VIII

Hélas ! ce n'est pas un mois, ni deux, ni trois, qu'il fallut aux Agathon pour se remettre de ce terrible coup qui les écrasa. Ce ne fut qu'au printemps suivant, un an environ après la triste nouvelle venue de cette Afrique, qu'avec la nature renaissante et joyeuse, reparut quelque contentement chez nous. D'abord, le père Agathon commença, pressé par mes conseils et les rires de Baduel, à oublier un peu son chagrin. Vint ensuite l'Agathonne, laquelle, ayant été à la mort de son malheur et ce néanmoins revivant, de ses vieilles mains se cramponnait davantage à l'existence, et à mesure se remettait à nous parler, à nous sourire et à tenter œuvre de ses dix doigts.

Et notre Hospitalière?...

Ecoutez, en tout le monde connu, je ne crois pas

qu'il se soit jamais trouvé fille plus extraordinaire et plus inexplicable. Figurez-vous que tant plus, de jour en jour, les Agathon reprenaient goût au pain et se consolaient, tant plus semblait augmenter la peine de Félice. En les commencements, tout entière au soulagement des vieux, comme Baduel, comme moi, elle avait tiré de sa tête mille raisonnements à cette fin de leur restituer espérance et courage. Mais à présent, nos maîtres devenus plus calmes et plus confiants en Dieu, c'était elle que la douleur ravageait secrètement et mangeait un morceau après l'autre, comme, membre à membre, le loup dévore la brebis. Moi, la voyant toujours pâlir davantage, cent fois et plus je m'étais assermenté que je ne souffrirais son dépérissement jusqu'au bout, et que, par paroles câlinantes e douces, petit à petit j'essayerais de la rattacher à la vie. Malheureusement, placé devant elle, ou je me taisais, ensemble effrayé et vaincu par la désolation de tout son visage, ou, rendu fol par sa vue, je laissais de mes lèvres tomber des mots sans suite, parlant à tort et à travers de Frédéry, de Françon, de Jean Bernadel et mêmement de cette Afrique, de l'autre côté de la mer. Il arrivait aussi que Félice, plus farouche qu'une *patte-courte* en plein Larzac, s'enfuyait sans m'entendre, serrant son Frédy en ses bras

et poussant des cris, comme si l'eût dépitée ma rencontre ou blessée au cœur mon regard.

Je vous en dirai plus long, monsieur, si vous voulez savoir le commencement et la fin.

Vous vous en souvenez, sur les gens de Mirande M. Alquier avait en tous les temps exercé grande influence, principalement sur notre Hospitalière et sur moi. Pour moi, docile à ses doigts et à ses raisonnements à l'égal d'un franc osier des Fontinettes, je prêtais toujours obéissance à ses conseils, comme je l'eusse fait à ceux du bon Dieu parlant et marchant; les vieux Agathon suivaient mon exemple; mais vraiment c'était bien autre chose quant à ce qui touche Félice. Tant plus, aux jours anciens, cette fille avait été appliquée à courir au-devant de M. le curé, dès que sa soutane paraissait au bout du sentier de Navacelle, tant plus maintenant, de si loin qu'elle l'apercevait, fuyait-elle à travers champs, se blottissant où elle trouvait cachette, tantôt derrière un arbre, tantôt derrière un rocher.

M. Alquier avait remarqué la chose, mais n'ignorant nulle sapience tant de la terre que du ciel, il ne s'en était aucunement tourmenté, disant aux Agathon et à moi que cette sauvagerie de Félice prendrait terme, et que lui reviendraient la douceur de carac-

tère, les idées et la familiarisation d'autrefois. En attendant, il nous engagea tous à réciter des prières à cet effet qu'il plût au bon Dieu de changer l'humeur à notre Hospitalière, et, jaloux de ne dépenser plus de temps en paroles inutiles, il tomba à genoux sur la terre battue de la cour, où nous nous trouvions pour l'instant, et fit une longue oraison. Accroupie derrière les roues du chariot, tandis qu'autour de M. Alquier nous étions prosternés, les Agathon, Baduel et moi, Félice nous regardait avec de grands yeux pleins de trouble et d'égarement.

Cependant M. Alquier, lequel avait pris doucement les extravagances de notre malheureuse Hospitalière, commença à s'alarmer pour tout de bon à son sujet, quand, un dimanche, du haut de la chaire, comptant de l'œil son monde, semblablement à un berger son troupeau, il ne découvrit point Félice sise à côté des Agathon. Comme l'été était déjà en sa force, le calendrier touchant aux approches de Notre-Dame d'Août, que d'ailleurs, depuis des semaines et des mois, la fille de Mirande avait accompli sa rentrée en l'église, ne pouvant, ni à la neige, ni à son malheur déjà ancien de jeune accouchée, attribuer l'absence de Félice, il ne sut que penser de cet abandon des plus saints

devoirs de la vie. Ce qui peut-être l'affligea le plus en le fond, ce fut, se retournant vers moi debout près de l'autel, de voir en mes bras le petit Frédy.

Au fait, ne croyez point que ce poupon eût marché parmi nos rocailles, pour arriver à Navacelle. Je l'avais, tout au long du chemin, tenu sur mon épaule, comme généralement je faisais quand, prenant souci de plaire à Félice, je lui demandais de me confier son enfant. Que voulez-vous? Frédy avec moi, je ne me sentais plus seul à Sauve-Plaine, ni en un endroit quelconque de la campagne. Quelque chose de Félice était là, et, ne pouvant goûter grande joie avec la mère, je goûtais petite avec l'enfant. Je ne vous raconterai pas combien de fois, plantant là ma faulx, ma pioche ou mon bâton de chevrier, je volai à Frédy vautré sur le gazon, à l'ombre des arbres, et, interrompant ses jeux enfantins, je couvris de baisers sa tête blonde comme un grain de mil et ses yeux bleus comme la fleur du lin..... Ah! cet enfant de Félice!...

Ce même dimanche, la soupe mangée, chacun se disposait à mener un peu la vie à sa façon : Baduel à partir pour Soulaget à cette fin d'y étrangler avec les amis quelques fioles au cabaret, les Agathon à aller respirer la fraîcheur sis sous les saules au long des

Fontinettes, Félice à s'enfermer en sa chambre, moi à courir les champs pour décider les travaux de la semaine suivante, lorsque entra M. Alquier. L'Hospitalière essaya vitement de s'échapper. Mais, ayant compris son mouvement de fuite, M. le curé poussa la porte de la cuisine et mit sa main droite sur la cadole, signifiant à tout le monde, premièrement à cette fille, que personne ne devait sortir.

« Félice, vous avez manqué la messe aujourd'hui, » dit M. Alquier, dont la voix indiquait mécontentement d'âme et d'esprit.

Notre fille s'était tapie derrière un tas de bruyères et de branches de châtaignier servant à alimenter le feu. Elle ne répondit le mot à M. le curé.

« Félice, pourquoi avez-vous manqué la messe en ce saint jour de dimanche? reprit-il.

— Je ne veux de la messe ni des vêpres, » répondit l'Hospitalière toute farouche.

M. Alquier pâlit.

« Donc vous n'aimez plus le bon Dieu, Félice? demanda-t-il doucement.

— Non! non!

— Et pourquoi, mon enfant?

— Il est méchant.

— Que vous a-t-il fait? que vous a-t-il fait? s'écria

M. le curé, qui ne put s'empêcher de marcher vers les bruyères.

— Il m'a pris mon Frédéry. »

M. Alquier écarta vivement les branchages de bois mort, et, saisissant l'Hospitalière par la main, il la mena vers l'Agathonne, sur les genoux de laquelle sommeillait Frédy.

« Félice, dit-il à cette fille qui osait le dévisager sans vergogne, au lieu de vous être dur, le ciel s'est au contraire montré plein de miséricorde envers vous. Songez que votre conduite ayant été le scandale de la paroisse, non tant seulement il pouvait vous ravir Frédéry, mais encore votre enfant, par ce double malheur punissant le coupable et faisant disparaître à jamais sa faute visible et vivante en le pays. Le bon Dieu n'a voulu vous écraser aucunement, et il vous a laissé votre Frédy, qui dort là comme une grâce et comme une espérance..... »

Notre Hospitalière était-elle sourde, ou ne comprenait-elle point les paroles de M. le curé? Je ne sais. Vrai est que, plantée debout entre l'Agathonne et l'Agathon, elle ne déclavait les dents, regardant tantôt les uns tantôt les autres, et ayant comme un air de ne prendre souci de nulles paroles et de nulles gens.

« ... Et puis, continua M. Alquier, en ce monde, le bon Dieu vous a-t-il ménagé une consolation unique? Dites-moi, fille endurcie, comptez-vous pour rien auprès de vous la présence assidue de ces vieux et braves Agathon, de cet Eran et même de ce Baduel, quatre cœurs si dévoués et si amis? Toutes ces personnes empressées et fidèles ne sont-elles point un bienfait manifeste du ciel, et pouvez-vous dire ce que vous fussiez devenue avec votre Frédy, si la volonté divine ne les eût conservés là pour vous soulager, vous consoler et vous aimer? Félice, nous marchons en la vie enveloppés de la bonté de Dieu, comme marche enveloppé d'eau le poisson en la mare profonde des Fontinettes, et, encore que nos péchés soient lourds, cette bonté nous suit en tout endroit, semblablement à l'eau que la truite et le barbillon retrouvent toujours, dessus, dessous, par derrière et par devant, à gauche et à droite, partout. Cause pourquoi je vous blâme d'avoir désespéré, et vous conjure de reporter vos yeux au ciel...

— Ah! monsieur!... Ah! monsieur Alquier!... » murmura-t-elle.

Ses lèvres tremblantes ne purent ajouter un mot de plus.

Lors, de sa voix douce comme miel, M. le curé lui dit :

« Félice, ma fille, la plus chérie de mes enfants en toute la paroisse, parlez-nous, laissez en nos cœurs couler le vôtre..

— Ah ! si vous saviez comme je l'aimais !... Je me damnais, me donnant à lui sans religion, et tout de même je me donnais à lui... Voyant ouverts sur moi les yeux de Frédéry, je n'étais plus maîtresse ni de mon âme, ni de mon corps, et tant seulement je me sentais capable de lui obéir sur un signe et de me mettre à sa merci... Que voulez-vous ? le bon Dieu me montrant les bouches rouges de l'Enfer, encore j'eusse embrassé mon Frédéry, tant l'amour me possédait à l'égal d'une maladie qu'on a en l'intérieur et que rien n'est puissant à déraciner, ni remède, ni médecin... Puis il partit devers cette Afrique... Puis naquit notre Frédy... Puis mon Frédéry mourut de languissement en l'Arabie de l'Afrique... Mon Dieu! excuse, je ne vous en veux pas... Monsieur Alquier, mon bon monsieur Alquier du Seigneur, dites demain, en l'église, une messe pour moi à cette fin que je meure, et que j'aille retrouver mon Frédéry... Tenez! il faut que je vous le confesse, la mare des Fontinettes me jouera le tour de la mort. Cette eau des Fontinettes me regarde toujours, et me tourmente, et m'appelle... Oh ! monsieur Alquier, je retournerai entendre vos

messes bénies, vos vêpres semblablement, car, cause de mon enfant tout jeunet, il me faut trouver le courage de traîner encore ma vie par ici-bas... Et ces Agathon, et cet Eran, et ce Baduel, (surtout cet Eran, de Soulaget, lequel a secouru de son argent mon Frédéry du côté de la mer,) serait-il juste à moi de les abandonner seuls au Larzac ?... Ah ! monsieur Alquier, que je suis malheureuse, ne devant jamais voir mon mariage avec Frédéry !... Je vous demande pardon, je demande pardon à vous aussi, mes Agathon, mon Eran, mon Baduel, et à toute la paroisse avec... »

Ce disant, de gros sanglots étouffèrent sa voix, et elle tomba sur une escabelle, brisée par son immense douleur.

M. Alquier la considéra une minute. Puis tout à coup, des bras de l'Agathonne retirant Frédy endormi, il le déposa sur les genoux de Félice, et se retournant vers nous :

« Laissez-la pleurer, nous dit-il, elle est sauvée ! »

Et il partit à grands pas.

IX

Vrai est que, comme nous l'avait promis M. Alquier, l'humeur sauvage de Félice prit un terme. Certes ce ne fut point tout d'un coup que s'accomplit en elle si énorme changement; mais petit à petit, et pour ainsi parler minute à minute. L'été tirant à sa fin, à part son visage toujours pâle à souhait, toute la personne de notre Hospitalière respirait un tel air de contentement, qu'on put la croire revenue à ses jours anciens, à ses jours tranquilles avant le tirage au sort de Frédéry. Non tant seulement, à cette heure, elle ne manquait, à la paroisse, ni la messe, ni les vêpres, ni quelconque des offices de M. le curé; mais à la ferme, elle avait remis bras à toutes besognes, gardant la ***cabrade***, sarclant les blés, liant les gerbes et ne se faisant faute le soir, seilles recurées aux Fontinettes, d'aider l'Agathonne à traire les bêtes en la cour.

J'étais content. Certes, en le fond de mon homme, se trouvait une vaste inquiétude, l'inquiétude de mon amitié pour Félice. Ce néanmoins, la joie me trémoussait, après avoir craint la perte de cette fille, de la voir se relever de plus en plus, et reprendre à toutes nos occupations rustiques, à tous nos soins, et à tous nos travaux. Félice retournant à la terre, la terre, rude consolatrice des ennuis humains, la guérirait de sa mélancolie. Oh! quel plaisir, quand l'Hospitalière étant au parfait remise de sa tristesse, comme à l'époque de nos jeunes ans, elle me suivrait à Sauve-Plaine ou aux Fontinettes, jasant, jouant, folâtrant avec moi! Lors qui oserait me la ravir encore? Quelqu'un tomberait-il de la montagne ou d'ailleurs pour me l'enlever une seconde fois, ainsi qu'une première avait osé Frédéry? Non, non! Félice serait à moi, elle serait à moi!...

Pensant à mille choses plus délicieuses et plus enivrantes que le vin, je cheminais comme cela à travers les sentiers du pays, tantôt allant à mes besognes coutumières, tantôt retournant à la ferme, après une longue et accablante journée de soleil. Maintes fois, à cette heure sur le tard où rien ne bouge ni aux arbres ni aux chemins creux, oiseaux et nature s'endormant, je

laissais glisser la faucille ou le pic de mes doigts, et, m'étendant de mes quatre membres sur le gazon, oublieux du souper, j'abandonnais mon être à Félice, et me perdais en contemplations sans fin. Le plus souvent les songeries de mon bonheur étaient douces, car, l'Hospitalière m'apparaissant, elle me souriait et ne se refusait à mes baisers. Il arrivait pourtant que, sourde à mes prières amoureuses, Félice repoussait mes caresses, et appelait Frédéry à son secours. Un soir, — ce jour-là j'avais élagué nos frênes de Sauve-Plaine, — croyant, à quelques pas de moi, reconnaître le fils Agathon, lequel accourait aux cris de notre fille de Mirande, je bondis à lui et le tuai à grands coups de hache. Passant par là le lendemain, j'avisai un têtard tout ébranché... Et pourtant si Frédéry se fût trouvé là ! Enfin, voilà les femmes...

Cependant, encore que j'eusse grand'peine à contenir mon sang, lequel, tant plus le souvenir de Frédéry s'enfuyait de nos esprits, aux Agathon et à moi, tant plus, par l'espérance de récupérer Félice, s'échauffait et me montait ensemble violent et fol à la tête et au cœur, je paraissais tranquille et ne recherchais aucunement l'Hospitalière. Me contentant de Frédy, lequel m'appartenait plus que jamais, se complaisant aux amusements que je lui inventais, aux

chansons que je lui chantais, et peut-être un peu aussi à mes embrassades, je ne songeais encore à aborder la jeune mère, redoutant par mes paroles de réveiller un chagrin tant seulement endormi, et, voulant avancer mon aise, de le retarder à toujours. Car, il faut bien que je vous le confesse, si Félice se montrait sensible à mes attentions, à mes soins, à ma tendresse pour son enfant; si souvente fois, le recevant le soir de mes bras, elle m'avait adressé des mots et des regards capables de troubler tous mes sens de raison, les précautions avec lesquelles elle évitait ma rencontre me prévenaient que, Frédéry étant pour les vieux Agathon et pour moi mort, bien mort, il vivait pour elle et qu'elle ne l'avait en aucune façon oublié.

Les soleils d'automne sont des plus beaux et des plus doux, beaux et doux surtout pour les pâtres du Larzac, que le mauvais temps tout à l'heure retiendra prisonniers en les métairies. Les chèvres étrangères étant revenues chez nous pour le nouvel *abouquissage*, moi, dès le commencement d'octobre, j'avais repris la garde du troupeau, et, avec Frédy sur mon épaule, je tirais chaque matin par la campagne. Aujourd'hui, c'était Sauve-Plaine qui recevait la *cabrade;* demain, les roches des Fontinettes; après-de-

main, les pentes abruptes de la montagne. A ma sortie des étables, une idée unique préoccupait mes esprits : trouver, cause de Frédy, frileux à l'égal d'un rossignol du printemps, un abri contre le vent, lequel soufflait déjà âpre et dur à travers les branchages dénudés des arbres.

Aux Fontinettes, non loin de la mare, derrière un granit noir qui avait bien cinquante pieds en hauteur, j'avais découvert un cagnard que le soleil ne quittait point de la journée, et, encore que par là la pâture ne fût très-abondante, préoccupé de Félice, laquelle ne me laisserait son poupon s'il faisait mine de tousser, je menais chaque jour mes bêtes en cet endroit. Là, sis sur mon bissac, à la chaleur de tous les rayons du soleil, ou Frédy s'essayait à souffler aux trous d'une petite flûte de roseau, ou, debout, il folâtrait parmi le gazon roux, tantôt caressant les cornes de Sacripant, lequel pour lui complaire s'était mis à genoux devant lui, tantôt, s'il avisait une chèvre couchée et ruminant, allant lui saisir une des mamelles, et de ses deux mains la portant à sa bouche qui tout d'un coup laissait fuir le lait par tous les endroits à la fois. Moi-même, quand à la flûte ou aux bêtes l'enfant ne semblait plus prendre plaisir, je me mettais en train de le

distraire, et, étendu sur mon ventre à ses pieds, lui fredonnais toutes les chansons du pays.

Un jour, je lui répétais un couplet de la romancine que vous savez, quand, d'épais massifs de genévriers et de houx s'agitant en une anfractuosité des roches, apparut tout à coup devant moi, pâle comme la mort allant au cimetière, notre Hospitalière de Mirande.

« Seigneur! qu'as-tu, Félice? m'écriai-je, courant à elle.

— Rien, mon Eran, je n'ai rien. »

Je l'aidai à descendre jusqu'à notre abri. Ayant embrassé son enfant, la jeune mère se sit. Pas une parole ne tombait de nos lèvres. Je n'osais commencer, tant m'effrayaient les regards curieux et profonds que Félice tenait attachés sur moi.

« Si nous retournions à Mirande? dis-je à la fin des fins.

— Pourquoi à Mirande?

— L'Agathonne te ferait une tasse de tisane, ma Félicette.

— Aucunement je ne suis malade, mon Eran, mais heureuse au contraire.

— Heureuse!

— Et comment ne serait heureuse une mère, voyant elle-même combien est aimé son poupon!

— Tu sais...

— J'étais là, et je connais ta complaisance, ton amitié, tout ton cœur pour mon Frédy.

— C'est ton enfant.

— Et tu l'aimeras ainsi à l'éternité de ta vie ?

— A l'éternité de ma vie je l'aimerai, ma Félice.

— Sans te lasser jamais ?

— Les jambes se lassent à la longue en la marche par les chemins, mais non en l'amour le cœur de l'homme.

— Mais... »

Elle s'arrêta brusquement, me dévisageant avec une attention plus grande encore.

« Quoi ? lui demandai-je.

— Mais si, un jour... »

Derechef elle resta muette.

« Quoi ? quoi ? m'écriai-je.

— Si, un jour, trouvant femme à ton goût, au Larzac ou aux monts Garrigues...

— Une femme !...

— ... Tu te mariais, et par suite te venaient des enfants, aimerais-tu encore mon Frédy ?

— Ah ! Félice, toi n'ayant accepté le sort de mon existence, nulle femme ne m'appellera son homme en ce monde ni en l'autre.

— Et cette Françon des Fontenille?...

— C'était l'égarement de mes esprits...

— Mais elle reparaîtra chez nous, et peut-être...

— Je t'aime!...

— Moi! moi! »

Elle tremblait comme une feuille.

« Demande à M. Alquier mes intentions, lui dis-je.

— Lors, si je le voulais, encore que mon cœur porte deuil de Frédéry, tu me prendrais pour femme?

— Je te prendrais pour femme, ayant en l'âme toutes les consolations du Paradis.

— Et, quoique Frédy ne soit ton enfant, tu ne refuserais être son père?

— Son père je serais en toute jubilation.

— Ah! Eran, Eran, je souffre comme une damnée de l'Enfer... Adieu!... »

Par un effort elle se releva, puis essaya de regagner le chemin devers les genévriers et les houx. Mais au moment de poser pieds sur la roche granitique, elle se laissa aller en mes bras. Elle était mourante. Moi, fol et ne songeant à lui porter secours, je l'embrassai. Elle ne repoussa aucunement mes caresses, mêmement en ses deux mains enflammées par la fièvre elle pressa doucement les miennes.

Enfin reprenant parole :

« Et quand je serai morte, murmura-t-elle, tout de même Frédy sera ton enfant?

— Oh! tu ne mourras point, ma Félice, tu ne mourras jamais, toi! m'écriai-je.

— Partons!... »

Comme elle étendait la main du côté de Mirande, croyant que son geste signifiait le désir de retourner à la ferme, je la fis s'appuyer sur mon bras, et nous prîmes un sentier raide, lequel tourne à travers d'énormes rochers.

Nous marchions silencieux. Derrière nous venait à petits pas Frédy, suivi de toute la *cabrade*. Tout à coup, à un détour, se montra l'eau bleue des Fontinettes. L'Hospitalière frissonna de la tête aux pieds, et, se débarrassant brusquement de mon bras avant que possible me fût de la retenir, s'élança toute seule devers Mirande, criant :

« La mare! voilà la mare! »

J'allais m'emporter après elle, mais une main s'abattit sur mon épaule.

« Eh bien! que se passe-t-il, Eran? me demanda M. Alquier.

— Il se passe, lui répondis-je, que je suis plus heureux que notre Sauveur au jour de l'Ascension, quand il monta au ciel en présence de ses disciples.

— Et ce bonheur, qui te l'a donné ?

— Félice, monsieur Alquier, cette Félice des Agathon.

— Donc elle consent à t'épouser?

— Vous l'avez deviné, monsieur Alquier, elle consent...

— Béni soit le Seigneur, il a exaucé mes prières !

— Pour lors vous priiez pour notre mariage, vous, mon bon monsieur Alquier.

— Toi seul, en la main de Dieu, tu pouvais devenir le moyen de faire cesser le scandale de ma paroisse.

— Oh ! il finira ce scandale, monsieur Alquier, il finira !...

— Allons trouver Félice..... »

Vous comprenez, monsieur, que je n'eus grand'peine à abandonner la *cabrade* à la garde de Frédy et de Sacripant.

X

Quel homme divin ce M. Alquier! Ah! si la mémoire ne me faisant défaut, je pouvais vous répéter tous ses discours, d'abord à Félice, ensuite à l'Agathon, puis à moi! Que voulez-vous? tout cela était paroles d'or et d'argent, comme tant seulement sont coutumiers d'en dire les curés, et comme il n'en sortit jamais de la bouche d'un paysan cévenol. Apprenez, monsieur, que l'écoutant, nous pleurions tous, voire mon oncle Baduel, à qui ne s'adressait nullement le sermon.

A la fin M. Alquier se tut et, saisissant la main de Félice, il la mit en la mienne, disant à notre pauvre Hospitalière qu'en tout le Larzac et les monts Garrigues, depuis Lodève jusqu'à Saint- Affrique et jusqu'à Rodez, ne se trouvait garçon plus vaillant que moi, plus entendant à la terre et au bétail, et qu'elle ne pou-

vait, me prenant, choisir meilleur mari en toute la contrée. Vous devinez si pareils coups me portaient à l'âme, et si telles vanteries de moi à Félice devaient m'éjouir le cœur.

Donc, abandonnant aux vieux et à Baduel les travaux des champs et le soin de la *cabrade*, pendant plusieurs jours, avec l'Hospitalière, nous eûmes occupation à l'affaire de notre mariage, moi disposant tout en la ferme pour la noce, elle cousant une robe de percaline, que, prévenues de la circonstance, lui avaient envoyée les sœurs du Caylar.

M. Alquier, tout à Dieu, avait pensé que, recevant le sacrement du mariage, je pouvais aussi bien faire ma première communion, et Félice s'était chargée de me remémorer le catéchisme. Hélas! nous pardonne le ciel! jamais il ne fut question de la *doctrine* entre nous. Réunis, ou nous parlions de nos sentiments, de ce qu'il en serait dorénavant de notre vie, de notre bonheur, ou nous nous taisions, ne trouvant au bout de nos langues nuls mots pour déclarer ce qui se passait en nos intérieurs bouleversés de fond en comble. Pour moi, on m'eût tué plutôt que de me faire dire ce que je ressentais en le fond de mon homme.

Cependant, mon oncle Granier, maire de la commune de Navacelle, parut à Mirande. Averti par M. le curé, il avait, quelques jours devant, affiché à la porte de la mairie mon mariage avec Félice, et il venait savoir s'il nous plairait dire *oui* le lendemain. Je vous l'avouerai, encore que fût des plus raisonnables la proposition de mon oncle, l'entendant, un frisson se mit à me courir par tous les membres. Etait-ce le contentement de toucher, à la fin des fins, le but de toutes les espérances de ma vie? était-ce la prévision de quelque malheur?... Ma foi, je tirai vitement vers l'Hospitalière, et ne lui fis mystère de ce qu'on attendait de nous.

« Demain ! s'écria-t-elle, demain ! »

Répétant encore ce mot, elle jeta sur moi des yeux égarés.

« Si notre mariage ne t'agrée pour demain, lui dis-je, retardons-le encore, retardons-le tant que tu voudras.

— Et mon Frédy, que deviendra mon Frédy quand je serai morte?

— Oh! notre mariage ne sera la mort pour toi, ma Félice, mais au contraire la vie.

— Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu du ciel! » murmura-t-elle.

Puis, après un silence de quelques minutes, venant à moi tout à coup :

« Eran, aime bien mon Frédy, aime-le bien ! me dit-elle.

— Notre mariage fait, je n'aimerai ton garçonnet plus vivement qu'à cette heure, lui répondis-je ; seulement, — M. Alquier te racontera la chose, — toi étant ma femme, ton Frédy sera tout à fait mon enfant.

— Tout à fait ton enfant !

— Comme si, au lieu d'être de Frédéry, il était de moi.

— Donc tu reconnaîtrais mon petit bâtard devant tout le monde de la paroisse ?

— M. Alquier et le notaire du Caylar m'ont dit que cette reconnaissance était possible, et moi, désirant, cause de toi, devenir le père de ton poupon, je demande à la faire, si tu veux.

— Si je veux !... »

Elle me sauta au col et ardemment m'embrassa. Puis, de la corbeille d'osier où il dormait, arrachant Frédy, elle me le posa sur les bras.

« Tiens, mon Eran, s'écria-t-elle toute à la joie, prends-le, je te le donne, il est à toi !... Oh ! merci, chevrier de ma vie, merci à ton bon cœur, au nom de Dieu et au nom de celui qui est mort en cette

Afrique des soldats... Va, mon Frédy n'est aucunement mauvais, et tu verras, quand il sera en âge et connaîtra ton bienfait, comme il te rendra tout par ses caresses et son amitié. Je le sais, mon Frédy sera doux et tendre semblablement à celui qui est enterré par là-bas avec les Arabes de ce pays de la mer... Pour moi, décide, fais à ton jugement, et, si notre mariage te convient pour demain, préviens M. le maire et M. Alquier... A propos, qui sait si tu ne devrais pas aller à Madières, à Soulaget, au Mas-Bernat, partout en le Larzac, et inviter nos connaissances à la noce? Je voudrais, demain, l'église et la place de Navacelle pleines de monde, à cette fin que les gens de la paroisse ouïssent ta voix, quand tu diras : — « Ce Frédy de « l'Hospitalière de Mirande n'est nullement un bâtard, « il est mon enfant, et c'est moi, Eran de Soulaget, qui « suis son père... » — Mon Dieu! quel saint homme ce M. Alquier!... A présent, va-t'en à toutes nos affaires, emporte avec toi ton Frédy, et laisse-moi donner les dernières coutures à ma robe. Il faut que je sois belle demain pour toi, ô mon homme! ô le père aimé de mon enfant!... »

A nouveau elle m'accola gentiment et me poussa vers la porte.

Rentrant en la salle basse de la ferme, j'y trouvai M. Alquier, lequel venait d'arriver. Mon oncle Granier était encore là, devisant avec les Agathon de l'*abouquissage* et de notre Sacripant. A tous je racontai les nouvelles qui me gonflaient le cœur à le crever, et le grand jour fut arrêté pour le lendemain.

Le lendemain, cinq novembre, arrivèrent de bonne heure à Mirande mon oncle Granier et ma tante Priscille de Soulaget; après eux, la vieille Fontenille de Madières; enfin Cancalon du Mas-Bernat. Comptant nous faire politesse, sur l'invitation de Baduel qui les avait prévenus la veille, étaient accourus ces braves amis, avec beaucoup d'autres personnes de notre parenté ou de notre connaissance.

Moi, la tête un peu brouillée et l'œil aussi, j'étais debout en la cuisine, recevant tout ce monde endimanché, à celui-ci riant, à celui-là disant merci, à l'autre, encore qu'en le fond de mon homme j'eusse, je ne sais pourquoi, plutôt envie de pleurer que de m'éjouir, donnant gentil coup de poing sur l'estomac ou sur le dos.

On se mit à table, et, de la pointe de son couteau le père Agathon faisant sauter le couvercle d'une croustade, ouvrage magnifique de l'Agathonne, chacun en son assiette vit tomber et membres de volaille et mor-

ceau de pâtisserie. Besoin est-il d'ajouter que, Baduel prenant place à ce repas, les bouteilles allaient bon train.

Quant à moi, devant faire ma première communion à la messe de mon mariage, je ne mangeais aucunement, et de même Félice, laquelle, tenant absolution de M. Alquier, s'était promis aussi de recevoir le bon Dieu. Sis tous les deux devant le feu, car la bise commençait à piquer rudement, nous nous regardions à toute minute, et, ne soufflant le mot, nous nous contentions de nous serrer les mains.

Finalement, nos invités rassasiés, on se leva, et mon oncle Granier, son écharpe au flanc, ayant enfilé le chemin de Navacelle, nous le suivîmes.

Le garde-champêtre avait, pour la circonstance, balayé la salle de la mairie, et, attendant peut-être monnaie, le maître d'école de la paroisse était là écrivant sur un grand registre. Mon oncle prit un petit livre oublié en un coin, lut quelques lignes, puis nous dit que nous étions mariés. — Que voulez-vous? auparavant que de redescendre l'escalier, voyant toujours le maître d'école aux écritures pour moi, je lui baillai cinq sous pour sa peine.

Ah! monsieur, quel prône nous prêcha M. Alquier!

Ne vous étonnez, je vous prie, si les larmes, qui depuis le matin malgré moi me remplissaient les yeux, débordèrent. Oui, je n'ai nulle honte à vous l'avouer, en l'église de Navacelle, accoudé à la Sainte Table, je sanglotai comme un enfant. La pensée de tous les bonheurs qui me venaient ensemble : d'abord, celui d'épouser Félice, ensuite de sentir le bon Dieu descendre en mon intérieur, la pensée de tous ces bonheurs m'écrasait. Puis, pourquoi vous le cacher ? Félice que, dès le matin, j'avais trouvée triste, à présent me paraissait plus triste encore, tenant toujours son regard attaché au sol et ne le levant une fois sur moi. Qu'avait-elle? regrettait-elle ce mariage? pensait-elle à Frédéry ?...

Tout à coup, à mon entendement troublé, parvinrent ces paroles des Saintes Écritures prononcées par M. Alquier :

« *Que vos enfants croissent autour de votre table comme les jeunes plants des oliviers !...*

— Des enfants à nous ! » balbutiai-je.

Je dévisageai courageusement Félice. Elle était plus blanche que l'hostie que M. le curé nous avait mise en la bouche, et sa tête restait baissée.

« Mon Dieu ! murmurai-je les mains jointes, mon Dieu !... »

Quand je vous dis que Baduel n'aimait qu'une chose au monde : boire sec et manger salé. Figurez-vous que lorsque, après avoir passé la journée en diverses folâtreries à Navacelle, nous fûmes, sur le soir, retournés à Mirande, mon oncle n'eut rien de plus pressé que de tirer des placards les viandes rôties la veille : poulets, canards, pigeons, *pattes-courtes*, et d'inviter les gens de la noce à reprendre à la table leurs places du matin.

Encore que Félice n'eût envie de mordre à aucun de tous ces plats, et que mes pensées à moi, au lieu d'être à la mangeaille, fussent toutes à l'amour de ma femme, nous dûmes, pour ne point offenser notre monde, bon gré mal. gré, festoyer gaîment avec lui.

Cependant, si ma femme et moi, tout entiers à d'autres idées, prenions une part fort mince aux joyeusetés de la table, Frédy n'en prenait aucune, et bientôt, nonobstant l'Agathonne qui tâchait de le distraire, sa tête tomba sur le dossier de sa chaise et il s'endormit. Voyant cela, sans demander permission, Félice se leva et, en ses bras serrant son poupon, délibérément marcha vers la porte de la salle basse.

« Félice ! » m'écriai-je.

Elle se retourna, et, ne disant le mot, bien que Frédy lui fit obstacle, devant tous elle me baisa aux

joues. Volontiers je l'eusse suivie; malheureusement Cancalon s'esclaffa de rire, et, me tirant par la manche de ma veste, me répéta que l'heure n'était venue de m'en aller... Ah! ce Cancalon! ce méchant Cancalon de l'Enfer!...

Mais la grosse aiguille de notre pendule avait fait le tour du cadran, et, de sept heures, la petite était passée sur huit. Félice ne revenant, je ne me laissai plus longtemps retenir en la cuisine, et, de la table, je ne fis qu'un bond à la chambre de l'Hospitalière. Le croiriez-vous, monsieur? Frédy dormait en sa corbeille d'osier, mais point n'était auprès de lui sa mère.

« Félice! » appelai-je.

Rien.

« Félice! »

Nulle voix.

« Où est Félice? » demandai-je, entrant en la cuisine les yeux hors de la tête et les cheveux hérissés comme crinière de loup.

On se leva vitement.

En une minute, la métairie fut fouillée en ses coins et recoins. Je volais partout. J'avais la tête perdue.

Soudain, la porte à claire-voie s'ouvrit au fond de la cour.

« Félice! m'écriai-je.

— Qu'y a-t-il donc? dit M. Alquier.

— Félice est partie! nous avons perdu Félice! lui répondis-je d'une voix étranglée.

— Ah! mon Dieu! fit-il, portant la main à son front avec un geste de désespoir.

— Quoi? quoi?

— J'ai... de loin... aperçu une ombre... du côté des Fontinettes.

— Les Fontinettes!... »

Déjà, à toutes jambes, je m'encourais devers la mare, criant :

« Arrête, Félice!... Arrête!... Par pitié!... Cause de Frédy!... »

Personne en cet horrible endroit. Les arbres dépouillés n'opposant obstacle aux rayons de la lune, le bassin profond des Fontinettes brillait à l'égal d'un miroir. Furetant partout, tout à coup, au bord d'une roche, refoulé par le lent mouvement de l'eau, m'apparut un chiffon roulé. Je le saisis. C'était le fichu de Félice. Je sautai au milieu de la mare.

Monsieur, ma femme était au fond, encore chaude. Je l'agrippai de mes dix doigts.

Reparaissant sur l'eau avec ma charge, Baduel, M. Alquier et plusieurs autres se trouvaient là. Ils

m'arrachèrent Félice, et se précipitèrent vers Mirande. Tant seulement M. Alquier resta pour m'aider et me secourir. Hélas! je n'avais nul besoin de ses offices, et, mes talons touchant terre, je m'élançai du côté de la métairie.

Ma femme fut déshabillée par l'Agathonne et ma tante Priscille, couchée sur un matelas devant le feu et couverte de serviettes brûlantes. Comme innocent, je regardais tout et ne disais rien. Mes yeux étaient secs, et, encore que l'eau ruisselât de mon habillement, j'éprouvais par tout mon homme une insupportable chaleur...

On s'empressait de plus en plus autour de Félice...

Moi, je demeurais immobile comme un chêne sur la montagne. Ne sachant à quoi besogner, je trouvais le temps long, bien long... M. le curé entra... La connaissance qui s'en allait de mes esprits y revint brusquement. Je sautai au col de ce saint homme de Navacelle.

« Monsieur Alquier!... Ah! monsieur Alquier, faites un miracle!... Souvenez-vous, monsieur Alquier, de Notre-Seigneur et de la veuve de Naïm... Monsieur Alquier, vous qui êtes l'ami du bon Dieu, je vous en prie... »

Je me jetai à ses pieds, pleurant, m'arrachant les cheveux, me déchirant les habits et la chair de l'estomac avec.

M. le curé alla vers Félice et lui prit les deux bras, puis il se pencha sur elle. A ce moment, deux larmes des yeux de M. Alquier tombèrent sur ma femme.

« Eh bien? eh bien? » dis-je.

Ne me répondant, sur le corps de Félice il fit le signe de la croix.

« Monsieur Alquier... monsieur Alq...

— Elle est morte, » dit-il.

Sanglots et cris éclatèrent de tous côtés, et, saisis, tous nos gens tombèrent à genoux.

Moi, fol, véritablement fol, je demeurai debout; puis, m'approchant de ma pauvre Hospitalière défunte, je me mis à chanter à pleine voix :

« Gente pastourelle,
Viens, ton pastoureau
T'appelle :
C'est le renouveau,
La belle,
C'est le renouveau... »

FIN DU LIVRE QUATRIÈME

CONCLUSION

Je dus rester encore quelques jours à Mirande.

Enfin, le vent du midi venant à souffler, les neiges commencèrent à fondre, et un beau matin, Erembert et moi, nous prîmes à pied le chemin de Lodève.

Depuis qu'il m'avait raconté son histoire, mon hôte était comme devenu muet. Connaissant désormais de quelle douleur intime profonde son âme était déchirée, j'avais essayé à différentes reprises de mettre un peu de baume sur sa plaie saignante. Vains efforts! Ou bien, dès mon premier mot, Erembert s'était éloigné de moi; ou bien j'avais vu empreinte sur ses traits une telle expression de tristesse morne, que mes paroles avaient expiré sur mes lèvres subitement.

Donc nous allions silencieux à travers les sentiers effondrés, lui d'un pas rapide, comme un homme pressé d'en finir avec une obligation pénible, moi len-

tement et usant de tous les prétextes que pouvait me fournir le méchant état de la route pour prolonger notre voyage.

Certes, le chevrier de Mirande m'ayant ouvert son âme tout entière, je devais être satisfait d'avoir été admis à lire les belles pages de cette vie pleine de passion et de dévouement. Cependant j'éprouvais une vague inquiétude, et j'aurais voulu adresser quelques questions à Erembert. Si par son récit je me trouvais pleinement renseigné sur le sort de Frédéry, de Félice, sur le sien propre, ne flottais-je pas dans la plus grande incertitude à l'égard des Agathon, de Frédy, de M. Alquier, de Françon, de l'usurier de Nadalet, voire de Sacripant? — O insatiabilité féroce de l'esprit!...

Nous traversions Nadalet.

Au coin d'une jolie maisonnette, vers le fond du hameau, tout à coup s'éleva dans l'air matinal ce cri très-clair et très-net :

« Poules! poules! poules! »

Au même instant, des coqs, des poussins, des mères-couveuses, des canards, des dindonneaux, volant par-dessus les haies, sortant des trous des poulaillers voisins, encombrèrent la ruelle où nous cheminions. Le cou en avant et les ailes mi-ouvertes, tout ce monde

de gallinacés se ruait vers un porche, au fond duquel nous aperçûmes une grande femme debout, tenant relevés les deux coins de son tablier rouge. Tout en jetant des poignées de grains aux bêtes affamées, cette femme, d'un visage agréable et vêtue avec une propreté presque élégante pour une Cévenole, nous regardait.

Erembert hâta le pas.

« Comme ça, Eran, dit-elle à mon hôte, tu as toujours peur que le toit de ma maison ne te tombe sur les os! Entre donc avec ce monsieur, j'ai du ratafia aux cerises qui date du temps de mon homme.

— Grand merci, madame Malgrison, grand merci de votre honnêteté! »

Et, vivement, il enjamba le ruisseau des Fontinettes, qui coule là parmi les granits aux flancs veinés et polis comme le marbre.

Je le rejoignis sur l'autre rive.

Il était tout haletant et tout pâle.

« Eh bien! lui demandai-je, qu'avez-vous?

— Monsieur, monsieur, c'est la Françon des Fontenille! me répondit-il, agité d'une émotion qui rendait sa voix tremblante.

— Quoi! madame Malgrison...

— Cette fille étant revenue au pays, après avoir, pendant cinq années, rôdé aux environs de la marine,

l'usurier de Nadalet l'épousa. Au fait, paraît-il, elle apportait des écus blancs et des louis jaunes de par là-bas... On ne sait comment gagné, par exemple, cet argent...

— Mais pourquoi fuyez-vous Françon? On dirait que vous en avez peur.

— Peur!... »

Il rit convulsivement. Puis, tout à coup, redevenu grave, il fixa ses yeux sur les miens et articula lentement ces mots :

« Vous avez deviné, monsieur, vrai est que j'ai peur de Françon.

— Et pourquoi donc?

— Ecoutez-moi, s'il vous plaît : — Cause de Frédy, lequel était bien leur petit-fils, encore que né hors du mariage, cause aussi de mes travaux en mille manières, mourant, les Agathon me laissèrent tout leur bien en héritage. Ce nonobstant, les vieux partis, malgré mes efforts et mes plans, malgré Baduel et sa vaillance, malgré M. Alquier toujours de bon conseil, on devait encore force argent à Malgrison. L'usurier voulut faire exproprier Mirande, et vaines avaient été les paroles de M. Alquier, vaines mes prières pour arrêter les papiers timbrés, qui pleuvaient sur nous comme giboulées en mars sur la campagne, quand me fut avis d'aller trou-

ver la Françon des Fontenille, depuis quelques mois mariée à ce méchant homme de Nadalet, et de lui demander allégement à tant de malheurs... Que croyez-vous, monsieur? m'avisant, cette Françon, comme affolée, soudain me sauta au col et m'embrassa à bénédiction. Je reculai de plusieurs semelles à telles caresses inespérées. Mais elle, me rejoignant, à nouveau me baisa sur les deux joues, tantôt riant, tantôt pleurant, et ne décessant de m'accoler.

« — Et Malgrison! m'écriai-je.

» — Il est au Caylar.

» — Chez les huissiers peut-être...

» — N'aie crainte, mon Eran, point ne sera vendue ta métairie de Mirande, si tu le veux.

» — Oh! par pitié, Françon, ma Françonnette! »

Mes mains serraient la taille de Françoise Lazaire, comme si, au lieu de retenir cette fille, elles retenaient une de mes terres hypothéquées, le champ de Sauve-Plaine, par exemple.

La fille des Fontenille reprit :

« — Et moi te restituant Mirande, toi me restitueras-tu ton amitié? »

En ce moment, apparut devant moi, pâle comme au jour du jugement dernier, ma pauvre noyée des Fontinettes. L'envie brusquement me prit de tuer la femme

de l'usurier. Mais voyant Félice, incontinent je pensai à Frédy, et, réfléchissant qu'il convenait lui conserver Mirande, je versai de l'eau sur ma colère, comme j'eusse fait sur un feu prêt à tout embraser, et souris gentiment à Françon.

« — Voyons, continua-t-elle, me promets-tu de m'aimer encore comme tu m'aimas aux temps anciens, à Madières, au Mas-Bernat et mêmement au Pays-Bas?

» — Je t'aimerai comme je t'aimai partout en la montagne et en la plaine.

» — Seigneur! voici mon homme! »

Malgrison toussa sous le porche. Ne me souciant de rencontrer l'usurier, comme il entrait par la porte, je sautai par la fenêtre et pris ma course à travers champs.

Monsieur, à Mirande, dorénavant plus d'huissiers et plus de Malgrison. Tant seulement la femme de l'usurier venait me visiter de temps à autre, principalement le dimanche, quand, le monde de la métairie étant à se divertir aux environs, elle espérait me trouver seul. Moi, la voyant, quand nous étions sis en la cuisine, se rapprocher incessamment de ma personne, et l'entendant jacasser semblablement à une pie folle, je devinais bien à quelles fins allaient ensemble et son avancement et ses paroles. Mais tout entier à la morte des

Fontinettes, encore que la tentation menaçât de me griser, ou je reculais devant ses jupons, lesquels couvraient mes sabots, ou j'avais l'air de ne comprendre aucunement ses discours.

Ah! monsieur, un jour d'été, moi continuant mes postures innocentes, soudain Françon se mit en colère, et elle parla si ouvertement de ses intentions à mon endroit, des motifs qui chaque semaine la chassaient du côté de Mirande, que je n'oserai jamais vous répéter un seul des reproches malséants qu'elle m'adressa. Elle criait, et gesticulait, et s'arrachait le fichu de la poitrine... Finalement, dépitée par ma froideur, de la poche de son tablier, cette fille tira une feuille de papier marqué et me prévint qu'allait recommencer la guerre de l'expropriation. Mon sang cabriola en tout mon homme. Je bondis à elle, et, la saisissant à bras le corps... Monsieur, je crus que j'allais l'étrangler, et je l'embrassai à toutes lèvres. — C'est comme ça!...

Figurez-vous qu'à travers les fenêtres basses de la cuisine, on apercevait le gazon qui poussait épais et verdoyant sous les grands peupliers, au long du ruisseau des Fontinettes. Là, l'ombre était noire, et il faisait bon respirer la fraîcheur à deux pas de l'eau parmi les fleurettes épanouies. Souvente fois, cette Françon et moi, nous nous étions arrêtés sous ces arbres, elle de-

visant de notre amitié ancienne, moi pensant à autre chose, peut-être à Félice ou à Frédy, peut-être à mon Sacripant venu sur l'âge, peut-être à rien.

Avisant cet endroit solitaire, cette fille des Fontenille me saisit la main brusquement et m'attira hors de la métairie. Je la laissai faire et la suivis tête basse, comme qui va à quelque méchante action. J'étais en grande fureur, mais encore que mon cœur devinât clairement ce qui allait se passer, et qu'il battît pareillement à la cloche de Navacelle sonnant un glas, je marchais...

J'ouïs l'eau des Fontinettes...

Nous allions traverser le ruisseau quand, de l'autre côté de la planche jetée sur le courant, sortant d'un massif de noisetiers, apparut M. Alquier. Il nous laissa franchir la passerelle; puis, parvenus devant lui, à Françon et à moi, il délia nos mains qui s'étaient crispées l'une contre l'autre, et s'adressant à cette fille de Madières :

« — Que faites-vous ici, méchante femme? lui dit-il. Allez-vous-en, malheureuse! »

Ni le lendemain, ni les jours d'après, ni le dimanche qui suivit, Françon ne revint à Mirande. Que faisait-elle?... Quinze jours, trois semaines se passèrent...

